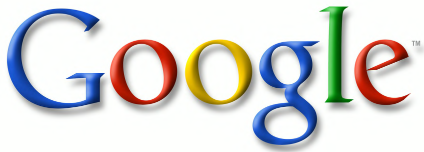


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

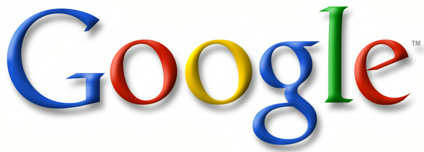
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

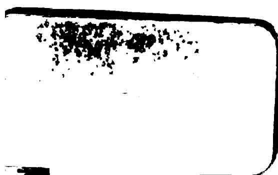

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438278 3

LENOX LIBRARY



Astor Collection.
Presented in 1884.





NTFL
(SAINT - ANGE)
OVID

LES

MÉTAMORPHOSES

D'OVIDE.

ASTOR NEW-YORK

LES

MÉTAMORPHOSES

D'OVIDE.

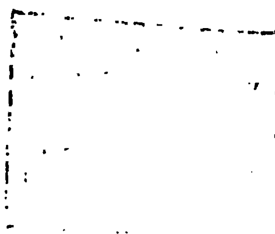
Saint-Ange.
NTFL

ASTOR NEW-YORK

Placement des Gravures du Tome Premier.

Portrait Desaintange. . . . . Titre.
Frontispice. . . . . Préface.
Ovide reçoit de sa muse une plume d'une aile de l'Amour. . . . 3
Dieu débrouille le cahos. 5
Prométhée forme l'homme. 11
L'Age d'or et l'Age d'argent. 13
Le Printemps. 15
L'Eté. 15
L'Automne. 15
L'Hiver. 15
L'Age d'airain et l'Age de fer. 17
Les Géants foudroyés 19
Jupiter fait assembler les dieux. 21
Lycaon métamorphosé en loup. 25
Le Déluge universel. 31
Neptune calme les flots. 37
Le serpent Python tué par Apollon. 49
Daphné poursuivie par Apollon. 51
Jupiter, amoureux d'Io, couvre la terre de nuages. 63
Io métamorphosée en vache. 67
Syrinx est poursuivie par Pan et métamorphosée en roseaux. . 75
Argus, gardien d'Io, est endormi par Mercure. 77
Jupiter apaise Junon en faveur d'Io. 79
Phaéton monte au palais du Soleil. 117
Phaéton foudroyé par Jupiter. 145
Les sœurs de Phaéton métamorphosées en peupliers. 149
Calisto trompée par Jupiter. 157
Calisto chassée de la suite de Diane. 163
Calisto métamorphosée en ours. 165
Coronis poursuivie par Neptune. 173
Nyctimène métamorphosée en hibou. 175
Ocyroé annonce à son père les destinées d'Esculape. 181
Apollon conduit des troupeaux. 185
Mercure métamorphosé en pierre de touche. 187
Mercure arrêté sur la ville d'Athènes. 189
Pallas commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouse. 193
Jupiter métamorphosé en taureau. 199
Agénor ordonne à Cadmus d'aller chercher sa sœur. 229
Cadmus tue le dragon qui avait dévoré ses compagnons. . . . 233
Diane au bain métamorphose Actéon en cerf. 243
Actéon déchiré par ses chiens. 249
Jupiter descend dans le palais de Sémélé. 253
Naissance de Bacchus. 257
Echo cherchant à amuser Junon. 268
Penthée déchiré par sa mère. 297

Paris. — Impr. de Pommeret et Guénot, rue Mignon, 2. — (1847.)



F. Desaintange.

pinx.   sculp.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUITES EN VERS,

AVEC DES REMARQUES ET DES NOTES,

PAR M. DESAINTANGE.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE,

LE TEXTE LATIN EN REGARD,

Et ornée de 129 Estampes, gravées au burin sur les dessins des meilleurs peintres de l'Ecole française, MOREAU le jeune et autres.

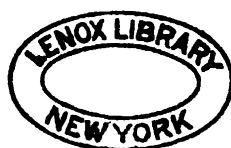
TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DESRAY, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 4.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M DCCC VIII.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVIS DES ÉDITEURS.

La réputation de cette traduction d'Ovide, la seule qui soit en même tems fidèle, originale et élégante, est aujourd'hui établie; et elle durera aussi long-tems que fleurira la langue de Despréaux et de Racine. Elle était digne de tous les honneurs typographiques. L'Auteur, qui a revu avec soin le Poëme, la Préface et les Remarques, y a mis la dernière main. De notre côté, rien n'a été négligé pour que cette Edition, enrichie de son portrait, et ornée de 140 estampes gravées sur les dessins des premiers peintres de l'Ecole française, Moreau le jeune, et autres, répondît par la beauté des papiers et des caractères (ceux-ci ayant été fondus exprès), au mérite d'un ouvrage conquis par notre langue sur la langue latine. Les soins qui ont été apportés à la correction du texte latin, nous font espérer

que les lecteurs, en le comparant au texte du *Variorum*, s'appercevront facilement qu'ils n'ont jamais possédé d'édition des Métamorphoses d'Ovide plus pure ni plus correcte.

AUX MANES

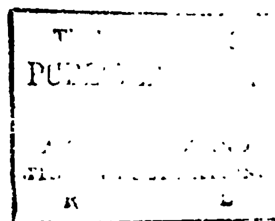
DE

A. R. TURGOT,

Ministre d'État et Contrôleur-Général [1].

TOI qui t'intéressas à mes premiers essais,
Tes vœux sont accomplis : j'ai fini mon ouvrage.
Que ne vis-tu? te plaire, obtenir ton suffrage,
Eût été mon plus doux et mon plus beau succès.
S'il ne reste de toi que d'éternels regrets,
A tes mânes sacrés j'offre au moins mon hommage.

[1] Voyez l'éloge de ce vertueux Ministre, à la fin de l'Epître à M. de Condorcet, dans mes *Mélanges de Poésies*.





Frontispice.

PRÉFACE.

SERVIUS prescrit comme une loi, aux savans qui discutent sur les anciens auteurs, de n'examiner leurs ouvrages qu'après avoir donné quelques particularités sur leur vie et sur leur personne. Je commencerai donc par un exposé de ce que nous savons de la vie d'Ovide, ou pour mieux dire, de ce qu'Ovide nous apprend de lui-même.

Sulmone fut sa patrie, et n'en tire pas moins de gloire que Mantoue d'être la patrie de Virgile. Les discordes civiles, qui furent les suites du meurtre de Jules César, et que l'ambition alluma entre ses vengeurs même, signalèrent l'époque de sa naissance. L'année qui le vit naître vit périr les deux consuls Hirtius et Pansa, dans une bataille sanglante contre Antoine, qui assiégeait Modène.

Sulmone est mon pays, site humide et fertile,
A trois jours de voyage éloigné de la ville.
C'est là que je naquis, époque où le Tésin
Vit périr deux consuls par un même destin [1].

[1] *Sulmo mihi patria est, gelidis uberrimus undis,*
Millia qui novies distat ab urbe decem.
Editus hîc ego sum : nec non ut tempora noris,
Cùm cecidit fato consul uterque pari.

Sa famille était riche et distinguée; il descendait d'une longue suite de chevaliers romains.

> Si de savoir mon rang vous êtes curieux,
> Chevalier, je descends d'innombrables aïeux [1].

On sait qu'après les sénateurs, l'ordre des chevaliers était le premier dans Rome. A seize ans, Ovide fut revêtu de la robe de pourpre appelée *laticlave*, qui ne se donnait qu'aux enfans des plus nobles chevaliers, et qui était une espèce d'assurance que dans la suite ils seraient reçus dans l'ordre des sénateurs.

Son patrimoine répondait à son rang et à sa naissance. Il parle de ses possessions rurales dans l'Abruze, de ses jardins agréablement situés près des faubourgs de Rome, non loin de la jonction de la voie Appienne avec la voie Flaminienne.

> Mes domaines si beaux dans les champs de l'Abruze
> Ne sont pas les seuls biens que regrette ma Muse;
> Ni près de Rome encor ces superbes jardins,
> Plantés dans un vallon qui s'ombrage de pins [2].

[1] *Si genus excutias, equites ab origine primâ,*
Usque per innumeros inveniemur avos.

[2] *Non meus amissos animus desiderat agros,*
Ruraque Peligno conspicienda solo:
Nec quos piniferis positos in collibus hortos
Spectat Flaminiæ Claudia juncta viæ.

Enfin, il possédait une belle maison dans le quartier du Capitole, qui n'a pu, dit-il, lui servir de sauve-garde.

Ovide nous apprend encore qu'il n'était pas l'aîné de sa famille; il eut un frère plus âgé que lui d'un an, né comme lui le deuxième des cinq jours consacrés dans le mois de mars aux fêtes de Minerve, c'est-à-dire, le treize des calendes d'avril, selon le calendrier romain, et le vingt mars selon le nôtre.

Tous deux au même jour nous avions reçu l'être :
Un même jour fêtait l'instant qui nous vit naître [1].

Dès leur plus tendre enfance, une éducation soignée cultiva les germes naissans de leur esprit. Ovide, ainsi que son frère, eut pour maîtres les plus habiles grammairiens. Il déclama sous le célèbre rhéteur Arellius Fuscus; car, qu'on ne s'y trompe pas, la déclamation était à Rome l'apprentissage de l'art oratoire. C'était une gymnastique où de jeunes athlètes essayaient leurs forces, et se disposaient aux sérieux exercices de l'arène judiciaire. Elle n'avait pas encore dégénéré en une école d'exagération sophistique,

[1] *Lucifer amborum natalibus adfuit idem :*
Una celebrata est per duo liba dies.

ce qu'on voulait qu'il fût. Libre, par la mort de son père, de cultiver les Muses, il les courtisa avec une passion que les malheurs qu'il éprouva dans la suite n'affaiblirent jamais. Il renonça à une profession incompatible avec ses penchans, et laissa sans regret à son frère les honneurs du barreau, qui lui furent enlevés avec la vie à l'âge de vingt-trois ans.

Le génie maîtrise ceux qu'il enflamme avec non moins de tyrannie que l'amour. Comme l'amour, il enchaîne à sa suite des malheureux qui se font une jouissance de leurs tourmens; comme lui, il aime à marcher à travers les obstacles, et triomphe de toutes les difficultés. La sensibilité est le foyer de l'un et de l'autre. Ovide était né sensible; la passion impérieuse de l'amour le domina presqu'autant que celle des vers. Peu touché du crédit et des distinctions attachées aux grands emplois, il n'eut d'ambition que celle des lettres, et ses plaisirs furent une des occupations importantes de sa vie.

Jamais l'ambition, passion inquiète,
Ne troubla par ses soins la paix de ma retraite [1].

Les Muses et les belles le dédommagèrent des

[1] *Sollicitæque fugax ambitionis eram.*

sacrifices qu'il avait pu leur faire. Chéri de Corinne et de l'Empereur, il eut pour amis les meilleurs écrivains de ce beau siècle. Il eut un commerce intime avec Emilius Macer, Bassus, Ponticus, Properce, Gallus et Tibulle. L'élégie très-touchante qu'il composa sur la mort de ce poète aimable, fait honneur à l'un et à l'autre.

Horace lui-même voulut l'avoir pour ami et pour confident de ses vers. Ovide parle du plaisir qu'il goûtait à en entendre la lecture.

Sur sa lyre féconde en lyriques merveilles,
Combien de fois Horace enchanta mes oreilles ! [1]

Mais on a remarqué comme une singularité, que le nom d'Ovide ne se trouve pas une seule fois dans les écrits d'Horace. Il ne paraît pas qu'il ait eu aucune liaison avec Virgile; il ne fit que le voir, comme il le dit lui-même:

Virgilium vidi tantùm.

Quoiqu'Ovide ne fût le courtisan que des Muses et des belles, Auguste sut reconnaître et récompenser son mérite; il l'honora de quelques distinctions civiles, et l'éleva à la dignité de

[1] *Detinuit nostras numerosus Horatius aures,*
Dum ferit ausoniâ carmina culta lyrâ.

décemvir, dont un des priviléges était d'avoir une place marquée dans les jeux publics. Ovide compta d'illustres amis parmi les grands de Rome : on y voit des Fabius, des Cotta, des Pompée, et plusieurs autres personnages consulaires, avec lesquels il vivait dans une familiarité intime. On peut juger quelle fut sa renommée de son vivant même, s'il est vrai que les premiers de Rome par leur rang et par leur mérite, lui firent l'hônneur de porter des anneaux où sa tête était gravée sur des pierres précieuses [1].

Je conjecture que cette anecdote si honorable pour le poète est fondée sur une élégie où il adresse à un ami ces paroles touchantes:

O vous, dont l'amitié conserve mon image,
Du lierre qui me ceint ôtez-en le feuillage.
Le lierre ne sied bien qu'aux poètes heureux;
Le cyprès convient seul à mon destin fâcheux.
Tu sais bien, cher ami, qu'on parle de la sorte,
Toi, dont le doigt par-tout me porte et me rapporte.
D'un ami relégué, mais présent par tes soins,
Autant que tu le peux, tu vois les traits du moins;

[1] He acquired the friendship of many, such as were great in learning and nobilitie; among whom not a few of consular dignitie: and honored by divers that, they wore his picture in rings cut in precious stones. (*Vie d'Ovide*, par George Sandys, auteur d'une traduction des *Métamorphoses* en vers anglais, dédiée à l'infortuné Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne.)

Et peut-être tu dis, le cœur gros, l'œil humide :
Que loin de nous, hélas! est notre cher Ovide!
Oui, de ta piété ces soins me sont bien chers;
Mais Ovide est en grand bien mieux peint dans ses vers;
Lis-les donc, et sur-tout lis les Métamorphoses;
Excuse leurs défauts, et plains-moi de leurs causes [1].

Ovide déplore ainsi son bonheur passé; car il était heureux, et semblait devoir toujours l'être. Il n'était ni jaloux, ni envié; il s'était abstenu de la satire, et la satire avait respecté ses écrits.

Chéri de mes rivaux, j'eus ce bonheur; l'Envie
Qui mord tous les vivans, n'a point mordu ma vie,
Ni rongé de ses dents un seul de mes écrits [2].

La douceur et l'agrément de son commerce

[1] *Si quis habes nostris similes in imagine vultus,*
Deme meis hederas, Bacchica serta, comis.
Ista decent lætos felicia signa poëtas :
Temporibus non est apta corona meis.
Hæc tibi dissimulas; sentis tamen, optime, dici;
In digito qui me fersque refersque tuo.
Effigiemque meam fulvo complexus in auro,
Cara relegati, quà potes, ora vides.
Quæ quoties spectas, subeat tibi dicere forsan,
Quàm procul à nobis Naso sodalis abest!
Grata tua est pietas : sed carmina major imago
Sunt mea, quæ mando qualiacumque legas;
Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus.

[2] *Nec qui detrectat præsentia, Livor iniquo*
Nullum de nostris dente momordit opus.

le faisaient aimer de tout le monde. Mais, comme si je ne sais quelle fatalité condamnait les hommes de génie à expier leurs talens par des disgraces, il eut le malheur d'encourir l'animadversion de l'Empereur, et fut exilé à Tomes, ville de la Sarmatie ou de la Scythie d'Europe, sur le Pont-Euxin, vers l'embouchure du Danube. Accoutumé aux délices de Rome, une terre affreuse et sauvage, habitée par des peuples encore plus sauvages que leur terre, fut pour lui une véritable Sibérie. Là, entouré d'hommes assez barbares pour qu'il ne fût lui-même qu'un barbare au milieu d'eux, il se représente parmi les Sarmates et les Gètes, comme une statue muette qui n'entend pas leur langage et qui n'en est pas entendue.

Quelles furent les causes de son exil; on l'ignore: il en apporte deux:

Deux torts ont fait ma perte, une erreur et mes vers [1].

On voit assez que ses vers ne furent pas son plus grand crime, et qu'ils ne furent que le prétexte de sa disgrace. Il le fait assez entendre dans une élégie, où se plaignant à Cupidon de ce qu'il

[1] *Perdiderint cùm me duo crimina, carmen et error.*

avait occasionné les malheurs de son maître, ce dieu lui répond :

Que n'est-ce ton seul crime ! il eût obtenu grace.
Tu sais qu'une autre offense a causé ta disgrace [1].

Voltaire, car quelque matière qu'on traite il faut citer cet écrivain, qui a laissé par-tout des traces de sa plume universelle; Voltaire, dans une dissertation critique, soupçonne qu'Ovide était coupable d'avoir surpris Auguste dans un inceste avec sa fille Julie. Ce qu'il avait avancé en prose avec sa légèreté accoutumée, il le répète en vers dans son épître à Horace :

Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers;
Et fit transir sa Muse au milieu des déserts.

Il fonde sa conjecture sur ce que Suétone, dans la vie de Caligula, rapporte que ce Prince publiait que sa mère était née de l'inceste d'Auguste avec Julie. Mais Suétone ne dit pas que cette inculpation fût vraie, qu'elle fût même supposée sur une apparence plausible; il dit simplement que Caligula répandait ce bruit : *Præ-*

[1] *Utque hoc, sic utinam defendere cætera posses!*
Scis aliud, quod te læserit, esse magis.

dicabat matrem suam ex incesto, quod Augustus cum Juliâ filiâ commisisset, procreatam. Mais la ridicule vanité d'un Empereur aussi indigne et aussi décrié, qui ne craignit point de déshonorer la mémoire d'Auguste, son aïeul maternel, pour se vanter d'en être sorti en droite ligne, loin de confirmer cette conjecture, ne sert qu'à la rendre plus suspecte. Ce qui achève de la détruire absolument, c'est qu'elle se fonde sur un anachronisme des plus grossiers : car il est constant qu'Ovide ne fut exilé que dix ans après Julie, fille d'Auguste. Cela n'est donc pas; car si cela était, Ovide aurait-il osé en parler si souvent dans ses vers? Eût-il osé une seule fois, quoiqu'en termes couverts, rappeler un secret si honteux au souvenir d'un Empereur dont il n'était occupé qu'à fléchir la colère? Ce crime ou cette erreur est donc une énigme historique.

Un savant Œdipe, italien [1], a cherché à la deviner. Voici le précis de ses recherches, poussées jusqu'à la vraisemblance. Selon lui, la jeune Julie, petite-fille d'Auguste, eut un commerce coupable avec Agrippa Posthume, son frère. Ovide, admis dans leur familiarité, vit un

[1] Tirabolchi, dans une dissertation très-longue et très-scientifique.

jour par hasard ce qui se passait entre eux; et d'abord témoin involontaire de leurs amours incestueux, il en devint par faiblesse le fauteur et le complice. Cette intrigue criminelle fut découverte. On sut qu'Ovide en avait été le confident. On trouva dans les mains de Julie ses poésies galantes; et ses vers, qui avaient ainsi quelque rapport avec sa faute, furent le prétexte public de son exil, parce qu'il tenait à l'honneur de la famille des Césars de cacher sa véritable offense. Cette explication est d'autant plus plausible, qu'Ovide et la seconde Julie furent exilés à la même époque. Mais ce n'est qu'une conjecture. L'énigme subsiste, et apparemment subsistera toujours. Ovide avait promis qu'il n'en donnerait jamais le mot.

Sur le reste, je dois me taire, et je me tais [1].

Il espérait par ce silence rentrer en grace auprès d'Auguste. Mais il ne put jamais le fléchir, ni obtenir son rappel. Il passa neuf ans dans le triste lieu de son exil, où il finit ses jours la troisième année du règne de Tibère.

Ovide avait près de soixante ans, lorsqu'il mourut. Il avait laissé à Rome ce qu'il avait de

[1] *Alterius facti causa silenda mihi.*

plus cher, ses illustres amis, sa famille, une épouse chérie, et sa fille Pérille, sa digne élève par son esprit et par son goût pour la poésie. On ne sait pas bien de quelle femme elle était née; car il en eut trois successivement. Il nous apprend qu'il était très-jeune lorsqu'il se maria pour la première fois, et que cette union ne fut pas de son choix. Il ne garda pas long-tems sa première épouse, et en prit une seconde qu'il répudia de même; mais la troisième lui fut très-fidèle et très-attachée, et conserva son estime et son cœur. Il avait desiré, au cas qu'il finît sa vie dans l'exil, que ses cendres fussent portées à Rome, et qu'on mît sur son tombeau l'épitaphe suivante qu'il avait composée:

Hic ego qui jaceo, tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere, Nasonis molliter ossa cubent!

« J'ai chanté les Amours, ces doux tyrans des cœurs.
» Mon esprit fit ma gloire; il a fait mes malheurs.
» O passant! si ton cœur fut amoureux et tendre,
» Dis: Que d'Ovide ici repose en paix la cendre »!

Mais il ne paraît pas que ses desirs aient été remplis [1].

[1] Quelques érudits ont prétendu que son tombeau fut trouvé

Sa disgrace fit voir en lui une pusillanimité de caractère, indigne également et d'un poète, et d'un chevalier romain. On lui reproche d'avoir avili ses vers, en prodiguant à Octave des louanges poussées jusqu'à l'idolatrie, sans que celui dont il faisait un dieu, voulût même les entendre. On ne sait ce qu'on doit le plus blâmer ou de la servile opiniâtreté du poète à flatter lâchement l'Empereur, ou de l'inflexible indifférence de l'Empereur, qui fut obstinément sourd aux prières du poète.

Ovide, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des immortels;
Ton exil nous apprend qu'il était trop injuste
Pour avoir des autels.
En t'éloignant de lui sans cause légitime,
Il t'a désavoué;
Et les dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.
Certes, il fallait bien que ce fût un barbare,
De raison dépourvu,
Pour priver son pays de l'esprit le plus rare
Que Rome ait jamais vu.

en Bulgarie en 1508, avec cette inscription, qui, selon Jouvency, bon juge en cette matière, ne paraît pas d'une latinité digne du siècle d'Auguste :

Hic situs est vates, quem divi Cæsaris ira
Augusti patriâ cedere jussit humo.
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris;
Sed frustrà : hunc illi fata dedêre locum.

Mais ni ton nom fameux jusqu'aux bords où l'Aurore
Se lève pour nous voir ;
Ni tes justes regrets, ni tes beaux vers encore,
Ne purent l'émouvoir.
O combien s'affligea la déesse d'Éryce
Des plaintes que tu fis,
Et de voir un tyran faire tant d'injustice
Au maître de son fils [1] !

Quelle que fût la faute d'Ovide, ses grands talens devaient l'en absoudre : son pardon eût honoré l'Empereur. Rome n'eût pas été privée de l'aimable favori des Muses et des Grâces qui en faisait les délices et l'ornement, et dont l'offense involontaire méritait plus d'indulgence.

De tous les poètes qui illustrèrent le siècle d'Auguste, Ovide est sans contredit le plus ingénieux, le plus varié, le plus fécond. On admire Virgile ; on aime Ovide. L'un est un modèle de perfection qu'on étudie avec plus de soin : l'autre enchante par une aisance inimitable, et par je ne sais quelle grace plus belle

[1] Ces stances sont tirées d'une élégie sur l'exil d'Ovide, par de Lingendes. Elle parut pour la première fois il y a près de cent soixante-trois ans, à la tête d'une traduction des *Métamorphoses* faite par Renouard. Elle a vieilli depuis, et le langage en est devenu suranné. Ce que j'en ai extrait est ce qu'il y a de mieux, et peut plaire encore.

encore que la beauté. Tous ses vers sont faits comme d'eux-mêmes : toutes ses transitions sont également faciles et ingénieuses. Un style vif, brillant et naturel, une élocution abondante et serrée, tantôt pleine et tantôt légère, et toujours éloquente et poétique; tel est le caractère distinctif de ce génie heureux et singulier.

Si l'on cherche dans tous les siècles et dans tous les pays où les talens ont fleuri, un poète que l'on puisse comparer à Ovide, on ne trouvera que Voltaire. L'époque où ils écrivirent tous deux peut être rapprochée. L'un a eu dans Despréaux et dans Racine des modèles de perfection que l'autre avait eus de son tems dans les écrits d'Horace et de Virgile. L'un a pu dire aussi bien que l'autre :

Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.

Comme Voltaire, Ovide fut doué de cette étonnante facilité du génie, qui, toujours affranchi des entraves du travail, embrasse tous les sujets et se plie à tous les genres. Si Voltaire offre au monde littéraire le phénomène d'un poète, rival à-la-fois d'Homère, de Sophocle et d'Anacréon, qui manie avec la même aisance la trompette de l'Epopée, le poignard de Melpo-

mène, et le luth d'Erato, qui décrit en vers le système de Newton et les passe-tems du Mondain, qui pleure sur la cendre de le Couvreur et de Genonville, et plaisante avec Momus philosophe dans le boudoir d'Emilie; enfin, qui laisse échapper en foule ces bagatelles ingénieuses, qu'on nomme *pièces fugitives*, de la même plume, dont les traits mâles et hardis retracent au grand Frédéric les principes de la loi naturelle et de la morale : comme lui, Ovide exprime avec un égal succès les soupirs de l'Héroïde et les tragiques fureurs de Médée [1], célèbre l'observance du culte et des rites religieux après avoir dicté les leçons de l'amour, chante les mystères secrets de la volupté, et les élémens sortis du chaos, peint les Muses en pleurs autour du tombeau de Tibulle, et les Grâces à la toilette de Corinne. Comme Ovide enfin, Voltaire a passé les dernières années de sa vie, sinon exilé, du moins relégué loin de la capitale, dont son nom faisait la gloire, et ses écrits les délices.

Nul ne fut plus capable qu'Ovide d'embellir

[1] Tous les ouvrages d'Ovide ne nous sont point parvenus; nous en avons perdu qui méritent d'être regrettés, et en particulier une tragédie de Médée, que l'on représentait encore du tems de Vespasien, et qui a été louée par Quintilien et par Pline.

des couleurs poétiques les fictions merveilleuses de la mythologie. La poésie était son élément, et si elle n'eût pas été inventée, on sent qu'il l'aurait créée. Quelle imagination féconde! quelle verve facile! quelle grace! quelle délicatesse dans tous ses écrits! Bornons-nous ici à l'examen des Métamorphoses. C'est le chef-d'œuvre du poète, et peut-être de la poésie, s'il est vrai que la poésie n'est que le don d'imaginer et l'art de peindre [1].

Ce grand ouvrage est unique, et par son sujet, et par son genre. C'est le seul poëme cyclique qui soit parvenu jusqu'à nous. Si le poète cyclique n'a pas besoin de cet art si difficile de déplacer les événemens, pour les faire naître les uns des autres avec plus de merveilleux, et les rapporter à une action principale; on ne doit pas croire que les Métamorphoses ne soient

[1] Je ne dis rien des défauts d'Ovide; il en a pourtant. L'esprit précède toujours sa plume; mais, comme il en a beaucoup, il en met par-tout et quelquefois à l'excès. Quelquefois encore on peut lui faire un reproche plus grave; il abandonne son beau naturel à des jeux de mots et à des caprices d'imagination qui vont jusqu'à badiner dans une circonstance sérieuse. On dirait qu'il se rit de son sujet, du lecteur et de lui-même. Mais ces défauts se rencontrent rarement dans les *Métamorphoses*, et toutes les fois qu'il y a lieu, je les remarque dans mes Commentaires.

qu'un amas didactique de descriptions, et un recueil confus des fables inventées autrefois dans l'Egypte et dans la Grèce. C'est une série de fictions, toutes liées entr'elles d'une chaîne non interrompue, qui embrasse successivement tous les siècles, dont Ovide a su faire un poëme où tout marche et se suit, où les événemens, les personnages se succèdent avec ordre, s'amènent les uns les autres, et dont l'univers entier est la scène. On le voit toujours guidé par le fil de la chronologie, alors qu'il semble n'obéir qu'à la baguette de l'imagination, courir de merveille en merveille depuis l'origine du monde jusqu'au siècle d'Auguste. Il fallait un art non moins difficile que celui de l'Epopée pour passer sans cesse d'une fable à une autre dans cette suite innombrable de tableaux allégoriques, qui forment l'ensemble du poëme. Il semble que ce soit une magie. On croit parcourir dans l'optique du génie la galerie de l'Olympe.

La fable est le patrimoine des arts. Elle a plu et doit toujours plaire, non parce que l'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement, comme l'a dit Fontenelle, mais parce qu'elle flatte délicieusement l'imagination, de toutes

facultés de l'ame, pour ainsi dire, la plus sensuelle.

On aimera toujours les erreurs de la Grèce ;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe,
Ils sont païens à l'Opéra.

Je sais bien que la philosophie, qui usurpe aujourd'hui le domaine des arts imitateurs, tend à faire évanouir les prestiges de la féerie antique. Elle n'en est pas moins une source inépuisable d'allusions aimables et d'allégories charmantes, dont l'application plus ou moins heureuse dépend du génie et du goût. L'esprit philosophique n'en doit proscrire que l'abus : et pour me servir d'une idée fabuleuse, la philosophie elle-même, toutes les fois qu'elle parlera le langage des vers, peut se parer des charmes de la fiction, comme Junon dans Homère s'embellit de la ceinture de Vénus. Ces fictions, qui ont survécu au culte qui les a consacrées jadis, ne peuvent jamais vieillir. On peut, a dit Voltaire, détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir [1].

[1] « La philosophie coupera la gorge à la poésie », disait Despréaux dans son humeur chagrine. Non : elle est immortelle ; son culte ne peut jamais être aboli chez un peuple ami des arts : c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais. D'autres sciences, comme

Les poètes anciens, aussi bien que les modernes, n'ont jamais regardé les divinités fabuleuses que comme des êtres d'imagination, attribués à un art dont le privilége est de tout animer.

Tout prend une ame, un corps, un esprit, un visage.

En vain prétend-on qu'il suffit au génie de contempler la nature et de la peindre, que ses grands phénomènes et les nouvelles découvertes dues aux progrès des sciences, offrent plus de ressources à l'imagination que des fictions usées et invraisemblables. L'expérience prouve assez qu'on ne peut décrire en poète les merveilles de la nature, sans leur associer les merveilles de la fable. Corneille, ce génie si mâle et si profond, en sentait le charme. Il en a pris la défense en vers; et personne, que je sache, ne s'est exprimé sur cela avec plus de vivacité, de force et de verve.

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable!
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,

plus récentes, peuvent avoir quelque tems plus de crédit : l'intérêt de la curiosité se mêle alors à celui d'une instruction nouvelle; mais elles ne diront jamais rien au cœur, ce premier mobile de l'homme, et cette première base de l'art du poète. Voilà sur quoi se fonde la prérogative de la poésie, et certes elle n'est pas chimérique.

Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la Muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices,
Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez;
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques.

Quoi! bannir des enfers Proserpine et Pluton,
Dire toujours le Diable, et jamais Alecton,
Sacrifier Hécate et Diane à la lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune?
Un berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que la triste Écho répète ses regrets!
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades,
L'air sera sans zéphyrs, les fleuves sans Naïades!

. . . .

Otez à Pan sa flûte, adieu les pâturages:
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages.
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une plante pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour ornement
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on ne crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone;
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en cent lieux par la nymphe aux cent voix?

Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire;
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?

Tous ces vieux ornemens, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Trianon et Versailles,
Des Nymphes malgré vous danseront alentour;
Cent demi-dieux badins leur parleront d'amour;
Du Satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des Sylvains feront fuir les Napées;
Et si le bal s'ouvrait dans ces aimables lieux,
J'y ferais malgré vous trépigner tous les dieux.

Rien de plus rempli d'instructions utiles et de vérités, que les fictions de la poésie antique. L'allégorie et la morale ont été l'objet de ceux qui les ont inventées. Cela est si vrai que si on examine bien les fables, on reconnaîtra qu'elles contiennent ce qu'il y a de plus excellent dans les plus nobles sciences, l'histoire, l'astronomie, la géographie, et les plus beaux secrets de la nature et de la morale. C'est ce qui a fait dire à Platon que les sages de l'antiquité avaient voulu qu'elles fussent le premier lait que l'on fît sucer aux hommes, qui devaient les considérer comme un aliment qui passe dans l'esprit sans peine, et qui le prépare à une nourriture plus solide. Le poëme des Métamorphoses est donc un livre d'éducation également instructif et agréable. Si des tableaux séduisans des passions, si des images gracieuses ont alarmé sur le danger de cette lecture la sévérité de quel-

ques rigoristes, qui apparemment voudraient que de près et de loin, on dît aux jeunes étudians,

> Qu'il n'est au monde aucune femme,
> Aucuns desirs, aucun amôur [1];

ils n'ont pas assez réfléchi que le vice y est toujours peint des couleurs qui en inspirent l'horreur, et que la vertu y est embellie de tous les charmes qui la rendent aimable. Si on explique dans les classes les amours si touchans de Didon et d'Enée, pourquoi se ferait-on un scrupule d'y expliquer les amours fabuleux chantés par Ovide?

L'utilité de ce merveilleux ouvrage a été de tout tems si bien reconnue, que les Grecs eux-mêmes, qui se vantaient d'être les précepteurs des Romains et des autres peuples qu'ils traitaient de barbares, n'ont pas dédaigné de le mettre en vers dans leur langue [2].

[1] La Fontaine.

[2] *Nec injuriâ Græci, quamvis se omnibus aliis nationibus disciplinas tradidisse, ac nullius ipsi auxilio indigere videri vellent, hoc tamen opus, propter maximam rerum cognitu pulcherrimarum copiam, e latinâ linguâ in suam omni studio interpretandum, vertendumque curarunt.*

Raphaëlis Regii præfatio ad Metamorphoses.

Ce poëme n'est pas seulement un livre classique, où l'on puise à sa source la connaissance de la mythologie ; c'est encore un magasin de comparaisons, de narrations et de descriptions pour les poètes, et pour les peintres une immense galerie de tableaux, dont la variété égale la richesse. C'est pour les orateurs un répertoire de monologues et de harangues, modèles admirables d'une éloquence à-la-fois pathétique et ingénieuse.

Daniel Heinsius, savant plein d'esprit et de goût, fait un éloge remarquable d'Ovide dans son Traité de la Tragédie. Après avoir exalté comme des chefs-d'œuvre les narrations d'Hérodote et de Thucydide, où ces deux grands historiens ont eu l'art de mêler le dramatique; après avoir vanté les récits tragiques de Sophocle, il ajoute : « Ovide les surpasse tous, soit qu'il faille donner de la vraisemblance à ce qu'il y a de plus invraisemblable, comme dans le récit d'une métamorphose; soit qu'il faille répandre de la clarté sur ce qu'il y a de plus obscur, comme dans l'exposition des secrets de la nature et de la physique, ou des dogmes de Pythagore ; soit enfin qu'il faille exposer les choses les plus petites avec une simplicité élégante.

Par-tout il est peintre des passions et des mœurs: toujours inimitable, lors même que dans un style presque familier, il s'abandonne avec indulgence aux jeux et aux caprices de son imagination. Il dit avec aisance tout ce qu'il veut; et tout ce qu'il enseigne se comprend sans peine. Son expression est si heureuse, si désespérante, que personne ne peut se flatter de la rendre; non, personne, si ce n'est quelque génie extraordinaire. Par-tout de belles sentences, par-tout des lieux communs admirables. Ce ne sont pas toujours des aventures fabuleuses qu'il raconte: il expose souvent des histoires véritables. Quoi de comparable à cette simplicité exquise que les lecteurs vulgaires ne savent pas goûter assez, et qui fait l'admiration et le désespoir de ceux qui savent en sentir le prix? Ses vers sont si purs, si naturels, si coulans, que je ne sais pas, et ceux-là sans doute ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent dire, qui pensent qu'on pourrait y changer quelque chose. Par-tout la latinité est des plus belles. Et c'est avec grande raison que Muret, l'homme qui depuis la renaissance des lettres a écrit en latin sans affectation, avec le plus d'élégance et de pureté, déclare que le critique qui voudrait y trouver à redire,

devrait être regardé comme un blasphémateur sacrilége; et Joseph Scaliger a encouru cet anathème [1]. Pour Jules Scaliger, il avait coutume, dans ses leçons de rhétorique, de recommander les écrits d'Ovide, comme des modèles accomplis, et de s'appuyer de l'autorité et des citations de ce grand poète pour confirmer ses préceptes; ce que je me rappelle d'avoir entendu dire plus d'une fois à son illustre fils. Mais le beau naturel du génie d'Ovide, cette grace ingénue, cette beauté simple qui brille sur-tout dans ses narrations, est au-dessus de tout. Sachons donc les sentir et les apprécier à leur juste valeur. Ses critiques l'accusent de redondance; sans doute il surabonde, mais comme l'Océan auquel vous voudriez en vain opposer des digues,

[1] En effet, Joseph Scaliger critique avec une morgue pédantesque des passages excellens de notre poète, en particulier l'exposition des Métamorphoses, et va même jusqu'à proposer des corrections de sa façon.

Au reste, Joseph Scaliger ne s'est pas embarrassé de se contredire; car voici comme il commence l'article d'Ovide :

« *Jam verò ad eum pervenimus locum in quo et ingenii magnitudo, et acumen judicii exercenda sunt. Quis enim de Ovidio satis dignè dicere possit, nedùm ut eum audeat reprehendere ?* »

Nous voilà arrivés au chapitre le plus propre à exercer l'esprit et le goût; car, qui pourrait parler assez dignement d'Ovide, bien loin qu'il ose y reprendre quelque chose ?

comme les grands fleuves, qui, plus ils sont pleins, plus ils sont impatiens des rivages et des ponts qui les asservissent. Ce sont les petites sources et les étangs qui ne se débordent jamais ».

Omnes Ovidius transcendit : sive falsa probabiliter, sive obscura perspicuè, sive utraque ornatè, sive omnia simpliciter exponenda : falsa ut in metamorphosi; obscura, ut mathematica et antiquitatis arcana; quæ ad mores pertinent, ubique : etiam cùm ludit et lascivit, idque verbis et oratione vulgari; ut et dicat quæ velit, et doceat quæ quisque intelligat. Tàm admirabili felicitate, ut cùm quivis idem posse videatur, nemo possit; nemo, nisi magni et excitati animi, tentare idem ausit: sapientes etiam desperent. Ubique sententiæ, ubique loci communes. Neque semper falsa narrat : plurimas historias exponit. Quid autem cùm simplicitate illâ comparandum, quam indocti ac rustici fastidiunt, urbani et ingenui sine ullâ imitationis spe adorant. Numerorum autem tanta puritas, simplicitas, ac invidenda suavitas, ut quid magni viri velint, cùm mutari quosdam posse existiment, neque ipsi, nisi fallor, neque nos intelligamus. Ubique latinitas vel inter plures prima:

ut non temerè Muretus, quo, post litteras renatas, nemo sine affectatione elegantiùs scripsit, quemdam qui autori tanto hanc detraheret prodigii instar, ovis ac sulphure lustrandum meritò existimet: ut et Josephus Scaliger. Julium autem in rhetoricis, tanquam absolutum et perfectum ex omni parte exemplum, scripta ejus commendasse, neque aliâ autoritate, quæ doceat, ibi confirmasse, non semel ex ejus divino filio audire memini. Sed natura ejus viri, candor, ingenuitas, simplicitas, quæ in narrationibus potissimùm elucet, suprà votum est. Proximum est ergo, ut de iis justè judicemus. Aiunt redundare critici. Et sit sanè hoc verum. Idem Oceano quoque evenit, cui frustrà ponas legem; idem fluviis, quorum quisque quò generosior est, eò minus ripas agnoscit ac pontem. Fontes et stagna inter se consistunt. (De Tragœdiæ constitutione.)

Selon Rapin, Ovide prodigue les trésors de l'élocution et de la pensée; et on ne saurait assez en conseiller la lecture aux disciples de l'éloquence et de la poésie, pour exciter la vivacité de leur esprit, et pour féconder leur imagination. (*Réflexions sur la Poétique.*)

Le poète, qui dans la Métromanie a si bien

peint l'enthousiasme de son art, se mit à relire les Métamorphoses dans les dernières années de son extrême vieillesse. Son ami Dussaulx, traducteur de Juvénal, fut curieux de savoir quelle impression cette lecture avait faite sur le cerveau du vieux poète. « O mon ami, s'écria Piron, c'est là qu'on boit la poésie à pleine coupe ». Ce mot dit tout, et vaut seul un long éloge.

Un écrivain connu par un goût sûr et par une saine critique, M. de La Harpe, dans son Cours de Littérature ancienne et moderne, n'en porte pas un jugement moins favorable, et il le motive. Ce paragraphe, qui renferme ce qu'il y a de mieux à dire à ce sujet, et ce qu'on ne peut mieux dire, trouve ici sa place naturelle.

« Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie; et son poëme des Métamorphoses est un des plus beaux présens que l'antiquité nous ait faits. C'est dans ce seul ouvrage, il est vrai, qu'il s'est élevé fort au-dessus de ses autres productions; mais aussi quelle espèce de mérite ne remarque-t-on pas dans les Métamorphoses? Et d'abord quel art prodigieux dans la texture du poëme! Comment Ovide a-t-il pu de tant d'histoires différentes, le plus souvent étrangères les unes aux autres,

former un tout si bien suivi, si bien lié, tenir toujours dans sa main le fil imperceptible qui, sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses, arranger si bien tant d'événemens, qu'ils naissent tous les uns des autres, introduire tant de personnages, les uns pour agir, les autres pour raconter, de manière que tout marche et se développe sans interruption, sans embarras, sans désordre, depuis la séparation des élémens qui remplace le chaos, jusqu'à l'apothéose d'Auguste [1] ? Ensuite quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature du sujet, et pour diversifier par l'expression tant de dénouemens, dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire, un changement de forme! C'est là sur tout le plus grand charme de cette lecture; c'est l'étonnante variété des couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, tantôt nobles et imposans jusqu'à la sublimité, tantôt simples jusqu'à la familiarité; les uns horribles, les autres tendres; ceux-ci effrayans, ceux-là gais, rians et doux.

[1] Il fallait dire de Jules César : ceci est une erreur légère. Ovide, à la fin de son poëme, fait des vœux pour Auguste, mais il ne fait point son apothéose.

» Toutes ses peintures sont riches, et aucune ne paraît lui coûter. Tour à tour il vous élève, vous attendrit, vous effraie; soit qu'il ouvre le palais du soleil, soit qu'il chante les plaintes de l'amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie, et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, l'olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avait fourni, et ce qu'il a pu y ajouter [1]. Mais combien d'histoires charmantes! Que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée? Tous les théâtres ont mis Ovide à contribution.

» Je sais qu'on lui reproche, et avec raison,

[1] Beaucoup de savans, dit Scaliger, ont cru qu'Ovide avait trop de génie pour avoir rien emprunté des Grecs; mais, comme son poëme est un tissu composé des fables de ceux-ci, je ne doute point qu'il n'en ait tiré plusieurs sujets, d'autant plus qu'ils avaient publié divers recueils sous le titre de *Métamorphoses;* mais il paraît, par ce qui nous reste des anciens sur cette matière, qu'il les a infiniment surpassés.

« *Ovidii ingenium multis majus visum est, quàm ut quidquam de Græcis mutuaretur. Cùm tamen ille transmutationum libros e Græcorum fabulis contexuerit; non dubito quin eorum adjutus argumentis, etiamsi quid extaret illustrius, suis inseruerit: præsertim cum μεταμορφωσεων titulo ab illis quoque sint editi libri* ». (Ovidii cum Græcis comparatio, *Poëtices, cap.* 8, *lib.* 5.)

du luxe dans son style, c'est-à-dire, trop d'abondance et de parure : mais cette abondance n'est pas celle des mots qui cache le vide des idées; c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornemens, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail, ni l'effort. Enfin, l'esprit, la grace, la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches; et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, *qu'il plaît même dans ses défauts.*

Quelqu'un a dit de nos jours :

J'étais pour Ovide à vingt ans,
Je suis pour Horace à quarante.

S'il a voulu dire qu'Horace a le goût plus sûr qu'Ovide, cela est incontestable; mais je crois qu'à tout âge on peut aimer, et beaucoup, l'auteur des Métamorphoses. Voltaire avait une grande admiration pour cet ouvrage; et l'on sait qu'il ne prodiguait pas la sienne. Sans doute on ne peut comparer le style d'Ovide à celui de Virgile; mais peut-être fallait-il que Virgile existât, pour que l'on sentît bien ce qui manque à Ovide [1] ».

[1] Si la versification d'Ovide est moins travaillée, moins soute-

Voilà le poëme que j'ai voulu tellement approprier à l'idiome de notre langue, qu'il devînt un de nos plus grands monumens en poésie. Une traduction fidèle en vers est de tous les genres d'écrire le plus difficile. « L'extrême difficulté de suivre son modèle à pas inégaux et contraints, cette difficulté d'être en même tems fidèle à la pensée, à l'expression, et à la mesure, rend le succès si pénible et si rare, qu'on peut assurer que dans tous les tems il y aura plus de bons poètes que de bons traducteurs en vers ». (*Elémens de Littérature de* Marmontel, *article* Traduction.)

Un ancien philosophe tenait pour maxime qu'on ne devait aller prendre de l'eau dans le puits de son voisin qu'après avoir fouillé son propre terrain jusqu'à la craie. Il semble qu'une opinion à-peu-près semblable ait fait croire long-

nue, moins majestueuse que celle de Virgile, elle est plus variée, elle a je ne sais quoi de plus vif et de plus facile. *Questo facile è quanto difficile !* Voilà ce qui rend le poëme des *Métamorphoses* bien moins aisé à traduire que l'*Énéide*. « Dans toutes les langues, observe Marmontel, le style noble, élevé, se traduit ; le léger, le simple, le naïf est presque intraduisible. Toutes les langues ont les couleurs entières de l'expression, et n'ont pas les mêmes nuances. Rien de plus difficile à imiter, d'une langue à l'autre, que le familier noble ». (*Élémens de Littérature, article* Traduction.)

tems qu'on ne devait traduire que lorsqu'on était incapable de produire. C'était croire que pour reproduire les beautés originales des plus grands génies d'Athènes et de Rome, on n'avait pas besoin de génie. Si une traduction n'était que l'application judicieuse des termes correspondans d'une langue à une autre; si la force, la beauté du style existait dans les mots pris séparément, et non dans leur combinaison savante; si le vrai sens était toujours bien rendu par la version littérale, une bonne traduction ne serait jamais qu'un ouvrage subalterne : mais si pour rendre, avec tout leur effet, les tableaux d'un grand poète, il faut posséder sa palette et ses pinceaux, et savoir employer ses couleurs avec autant d'habileté que lui-même; s'il est nécessaire de sentir avec énergie, avec délicatesse, et d'exprimer avec précision et avec grace; si l'on considère qu'à l'intelligence parfaite de la langue qu'on traduit, il faut joindre toutes les perfections du style dans celle où l'on écrit; on sera forcé de convenir qu'il y a dans l'art de traduire en vers des difficultés beaucoup au-dessus des forces des écrivains ordinaires, et quelquefois désespérantes pour les premiers talens. Il n'y a jamais eu des bons traducteurs dépourvus des

facultés de l'esprit propres à la composition originale, tandis qu'on a vu beaucoup de génies originaux, qui ont échoué dans la traduction [1]. Cette vérité est aujourd'hui reconnue; et l'art de traduire est sorti de cette espèce de roture, où il avait été condamné par la faute des écrivains vulgaires qui l'ont dégradé si long-tems.

On a donné d'excellentes observations sur la manière de bien traduire. La règle principale, fondée sur la diversité du génie des langues anciennes et des langues modernes, consiste à ne pas trop s'asservir à la lettre, et à sacrifier plutôt le mot à l'image et à la pensée, que de ramper sous la servitude littérale.

Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres.

Car c'est ici plus qu'ailleurs que l'esprit vivifie et que la lettre tue.

« Il n'en est pas de la traduction, dit la savante Dacier dans la préface de l'*Iliade*, comme

[1] Voulez-vous, à l'appui de cette assertion, des exemples bien propres à la confirmer? Despréaux, qui a traduit en vers les passages d'Homère et des tragiques grecs cités par Longin, Despréaux en quelques endroits est resté au-dessous d'eux et de lui-même. Labruyère, auteur si original et si inimitable, n'est qu'un écrivain ordinaire dans la traduction de Théophraste. Je ne

de la copie d'un tableau, où le copiste s'assujétit à suivre les traits, les couleurs, les proportions, les contours, les attitudes de l'original qu'il imite ; cela est tout différent. Un bon traducteur est tout au plus comme un statuaire qui travaille d'après l'ouvrage d'un peintre, ou comme un peintre qui travaille d'après l'ouvrage d'un statuaire : il est comme Virgile, qui peint le Laocoon d'après l'original de marbre, ouvrage admirable qu'il avait devant les yeux. Dans cette imitation, comme dans toutes les autres, il faut que l'ame, pleine des beautés qu'elle veut imiter, et enivrée des heureuses vapeurs qui s'élèvent de ces sources fécondes, se laisse ravir et transporter par cet enthousiasme étranger, qu'elle se le rende propre, et qu'elle produise ainsi des expressions et des images très-différentes, quoique semblables ».

Bien traduire, c'est donc créer avec plus d'entraves que l'auteur qui imagine. Traduisez avec une exactitude littérale le fameux *Medea*

reconnais plus l'auteur de Didon dans les traductions en vers des *Géorgiques* et du sixième livre de l'*Énéide*, par Lefranc de Pompignan. Enfin la plume de d'Alembert, si ferme et si exercée, la plume si mâle et si éloquente du philosophe de Genève, n'est qu'une plume faible et gênée dans les fragmens qu'ils ont traduits de Tacite.

superest de Sénèque le tragique, « il me reste Médée », vous ôtez toute l'énergie; mais si vous dites avec le grand Corneille:

Que vous reste-t-il? Moi.

je retrouve la pensée latine dans toute sa fierté. Voilà une traduction à-la-fois semblable et différente, à-la-fois exacte et originale.

Omettre ou ajouter, abréger ou paraphraser, ce n'est pas traduire. Quelquefois néanmoins, sans abréger, on peut tout rendre en moins de mots. En voici un exemple:

Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Tout cède aux longs travaux, et sur-tout aux besoins.

Quelquefois aussi on peut employer un plus grand nombre de mots sans tomber dans le vice de la paraphrase:

Hoc quod loquor, inde est.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Le vers entier de Boileau est plus rapide et aussi concis que l'hémistiche de Perse. Ce n'est point paraphraser non plus, que développer par des expressions interprétatives certains traits de l'original relatifs à des choses si connues dans le

tems où il écrivait, qu'il n'avait besoin que d'un mot pour se faire entendre. Mais s'il est permis de se soustraire à la tyrannie de la lettre, on n'en est pas moins asservi aux formes du style. En un mot, plus une traduction conservera les traits distinctifs de l'original, plus elle aura de mérite. Toute imitation, quelque belle qu'elle puisse être, n'est jamais qu'un aveu authentique de l'impuissance de traduire.

Dans ses écrits, un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien.

Ce proverbe est applicable aux imitateurs infidèles par l'ambition de mieux faire. Les traducteurs peuvent être regardés, sous beaucoup de rapports, comme des peintres de portraits : saisir la physionomie de leur auteur, voilà la perfection de leur art.

De Chloé tu peins le visage,
Et le fais plus beau que le sien :
Peintre, crois-moi, réforme ton ouvrage;
C'est faire mal que de faire si bien.

Il s'est fait en divers tems plusieurs traductions des *Métamorphoses* d'Ovide. Je n'ai rien à dire des versions de Marolles, de Martignac, de Renouard, de Duryer, de Bellegarde; elles

sont aujourd'hui oubliées ou inconnues; il n'y a même que les bibliographes qui sachent qu'il en existe une en vers par Thomas Corneille, écrivain savant, laborieux et estimable, mais sans génie et sans goût. Ce n'est autre chose qu'une paraphrase rimée, lâche et diffuse, où l'on ne trouve pas de suite trois vers que l'on puisse lire, et où l'on reconnaisse l'auteur de la touchante tragédie d'Ariane. Ovide y parle d'un bout à l'autre une langue rude, grossière et surannée; elle est oubliée depuis long-tems, mais elle m'a été utile quelquefois, et j'ai cru pouvoir en recueillir quelques hémistiches, sans que l'on puisse m'accuser de plagiat; car enfin l'art du style ne se pille pas : c'est amasser de vieux haillons pour en faire de belles étoffes [1].

[1] « Il n'appartient qu'à un vrai génie, observe un Aristarque moderne, de vaincre les difficultés que présente une traduction en vers. Virgile lui-même disait qu'il était plus aisé d'arracher à Hercule sa massue, qu'un vers à Homère; et nous savons quelles peines donnaient à Despréaux les vers qu'il imitait d'Horace. C'est créer en effet, que d'enrichir la poésie nationale d'ornemens qui ne semblaient pas faits pour elle; d'introduire dans la langue des tours qui lui manquent, et de naturaliser si bien ces fleurs étrangères, qu'elles semblent nées sur le sol même où on les a transplantées. Ces conquêtes sur le génie et la langue des Anciens font autant d'honneur à un écrivain que l'usage le plus heureux de son propre génie.

» Il est encore une autre espèce d'imitation moins glorieuse à

La fin du dix-huitième siècle a vu paraître une nouvelle traduction du poëme d'Ovide en prose, sous le nom de Malfilâtre. Ce nom promet un bon ouvrage; mais c'était une supercherie de libraire. Le faux Malfilâtre mutile Ovide et l'atténue dans sa version en prose, à-peu-près comme un critique, qui, malgré son peu de goût pour le Tasse, s'est avisé de le traduire, l'a tronqué et l'a exténué dans ses vers sans poésie.

Nous avions déjà les traductions de Banier et de Fontanelles. Banier n'est qu'un érudit, sans esprit et sans discernement; ses explications,

la vérité, parce qu'elle est moins difficile et qu'elle suppose plus de goût que d'invention dans le style, mais qu'on ne saurait blâmer justement, c'est la découverte et le choix qu'on peut faire des beautés enterrées dans de vieux ouvrages écrits dans la même langue, lorsqu'elle était encore rude et grossière. Les lecteurs qui ne cherchent que du plaisir, et qui ne veulent point, avec raison, dévorer l'ennui de plusieurs pages pour rencontrer quelques beaux traits, savent gré à celui qui a pris la peine de déterrer, de repolir ces brillans mal enchâssés, et de les mettre habilement en œuvre. C'est un bien conquis légitimement; car ce qui n'est pas lu n'est pas censé avoir été écrit; et c'est même faire honneur à ces beautés ignorées que de les retirer de l'oubli poudreux où elles étaient reléguées, pour les produire dans un ouvrage où elles tiennent un rang distingué. C'est ainsi que Virgile trouvait des paillettes d'or dans le fumier d'Ennius. C'est ainsi que Despréaux, Racine, La Fontaine, Molière, faisaient d'excellentes récoltes chez nos vieux auteurs ».

savamment fastidieuses, qui furent l'occasion de sa version, ne sont bonnes qu'à désenchanter l'imagination et à dégoûter de la science. Il prétend mêler et concilier la mythologie et l'histoire; mais ses inductions systématiques sont forcées, et tirées de si loin, qu'elles rebutent, et n'expliquent rien. Des savans plus judicieux ont rejeté ces époques fabuleuses qu'il nous donne pour la chronologie. Ils prétendent à leur tour que la fable entière n'est qu'une histoire figurée de l'astronomie et de la physique; et sur beaucoup de points, leur système est porté jusqu'à la plus grande vraisemblance. Mais Banier était de l'académie des inscriptions et belles-lettres; il avait du crédit dans le monde littéraire; il avait rajeuni le vieux style de Duryer : sa traduction eut plusieurs éditions; elle eut même les honneurs de l'*in-quarto*, et devint un livre de bibliothèque : ce qui prouve que les livres, aussi bien que les hommes, ont leur destinée heureuse ou malheureuse.

Et habent sua fata libelli.

La vogue qu'elle a eue est fort au-dessus de son mérite; elle est écrite avec pesanteur; la fleur de l'esprit et de l'imagination n'y entre

pour rien; on y cherche en vain cette élégance harmonieuse que la prose comporte, et qui est au moins une faible image du style et du nombre poétique.

Fontanelles ne passe rien et cherche à tout rendre; mais sans parler des contre-sens dont sa version fourmille, il n'a pas senti qu'une fidélité littérale, froide, diffuse et traînante, est la plus grande des infidélités.

L'ingénieuse Sévigné comparait les traducteurs à des domestiques qui vont faire un message, et qui, en disant quelquefois le contraire de ce qu'on leur a ordonné de dire, prêtent à leurs maîtres des façons de parler grossières et vicieuses. Il faut convenir qu'il y a bien peu de traductions auxquelles ce bon mot ne soit applicable. Parmi le nombre immense des mauvaises qui se multiplient tous les jours, à peine en distingue-t-on quelques-unes d'estimables.

A vrai dire, quelle version en prose peut jamais rendre la magie et le charme d'un poëme? Pour bien rendre, il faut sentir; et celui qui sentira vivement les beautés d'un poète, ne pourra jamais se résoudre à le réduire à la prose. La véritable manière de traduire les poètes est d'être poète comme eux. J'ai fait tous mes efforts

pour que cette traduction en vers fût digne de plaire aux amateurs savans et délicats de la poésie latine et française : *doctis sermones utriusque linguæ*. Le sentiment des difficultés a excité mon obstination à les vaincre. J'ai eu l'ambition moins de réussir que de faire bien, et de prouver tout ce que peut notre versification dans un genre où seul, le célèbre Delille a obtenu un seul très-grand succès. Enfin, j'ai voulu que les Métamorphoses fussent tellement traduites, que si quelqu'un se hasardait désormais à les retraduire, il fût nécessité à être ou un imitateur infidèle, ou un copiste plagiaire. C'est ce qui est arrivé à un rapsodiste de Banier et de ses explications. Ce n'est pas assez pour lui de manier d'une main lourde les fleurs poétiques d'Ovide ; il ne respecte pas les miennes ; il les effeuille et les éparpille çà et là dans le champ inculte de sa vile prose. Il calque mes tours, il prend mes expressions ; et sa version n'est élégante et fidèle dans quelques parcelles de phrase, que quand il est le plagiaire de mes vers. Cette rapsodie n'aurait été regardée de personne, si, à la honte des arts et de la typographie, elle n'était accompagnée de belles estampes gravées sur les dessins de Barbier et de Monsiau, et imprimée avec luxe.

Au surplus, ce grand ouvrage commencé dans la première ardeur de la jeunesse, et continué dans des alternatives d'occupations et de loisirs, de courage et de lassitude, eût été beaucoup plutôt achevé, si la situation du poète eût été plus tranquille. On se plaint de la disette des talens, et on les néglige. L'existence d'un homme de lettres sans parti est comptée à-peu-près pour rien. On le laisse seul avec son art lutter contre la fortune et contre l'envie. Heureux si, réduit à partager ses forces pour combattre à-la-fois l'une et l'autre, ses efforts redoublés ne sont point accusés d'inaction! [1]

Enfin le voilà fini : et ma santé souffrante et délabrée m'avertit qu'il en était tems. Je puis dire avec l'éloquent philosophe de Genève :

« Lecteur, si vous l'accueillez avec indulgence, vous accueillerez mon ombre ».

[1] J'ai cru ne pouvoir rien faire de mieux que de laisser mûrir mon travail plusieurs années, afin d'être plus en état d'en connaître les imperfections, de corriger les négligences qu'on se pardonne dans la chaleur de la composition, et de vaincre des difficultés qu'on ne vient à bout de surmonter qu'après avoir lutté contre elles à plusieurs reprises. Dans une composition originale, un vers n'est bien que quand il ne peut pas être mieux : dans une traduction, un vers qui ne peut pas être mieux n'est bien que quand il ne peut pas être une copie plus fidèle et plus originale.

Un commentaire était un relief nécessaire à cette traduction. Attaché par ma profession à l'enseignement public, j'ai eu pour but d'être utile aux maîtres et aux disciples de l'éloquence et de la poésie. J'ai tâché de faire sentir et d'expliquer les secrets de la composition savante et ingénieuse d'Ovide. En un mot, j'ai voulu faire sur ce poète, à la manière de Rollin, autant que j'en étais capable, ce que Lacerda a fait en latin sur Virgile.

Les Métamorphoses, quelque bien liées qu'elles soient entre elles, peuvent être considérées comme autant d'épisodes ou de tableaux différens, qui veulent être vus séparément et étudiés de près. Voilà pourquoi je les ai divisées par fables, où le lecteur peut s'arrêter au hasard, sans qu'il soit obligé d'avoir lu ce qui précède ou ce qui suit, pour prendre du plaisir à ce qu'il va lire.

Je ne peux finir sans avertir que toutes les fois que j'ai trouvé ailleurs, et même dans les poètes les plus connus, des vers exactement traduits des Métamorphoses, je ne me suis point fait un scrupule de les prendre et de les restituer à Ovide. En user ainsi, ce n'est pas être plagiaire. Je dis plus : le traducteur qui s'impose la loi

d'une fidélité scrupuleuse, se met par là même dans l'impossibilité d'être plagiaire. Il marche non sur la ligne qu'il se trace, mais sur la ligne qui lui est tracée, et ne peut pas s'écarter de son sentier pour ramasser des vers dans le champ d'autrui; mais si par hasard il rencontre en son chemin ce qu'il cherche, il profite de la trouvaille, et reprend son bien où il le trouve.

LETTRE

A M. DESAINTANGE [1].

1780.

JE ressemble, mon cher confrère, à ce Sybarite, qui, à la seule inspection de l'homme robuste et infatigable, lequel fendait du bois, suait à grosses gouttes des peines que celui-ci se donnait. Quand je contemple votre lutte éternelle avec votre original, ma paresse anti-versifiante frémit du travail opiniâtre que vous vous êtes imposé. Il faut en vérité un courage peu commun pour enchaîner à ce point le sens, la rime et l'expression rebelle. Ovide est souple; mais malgré sa souplesse, il ne vous échappe pas. C'est là saisir Protée; et les Muses, bien mieux que les Néréides, vous en ont donné le secret. Vous vous êtes donné bien des soins pour nous donner du plaisir; je vous en remercie. Vos vers ont de la précision, de la grace et de l'harmonie. Mais faut-il que je vous parle à cœur ouvert? ce travail ne rend pas assez de gloire pour ce qu'il coûte. Ceux qui possèdent la langue d'Ovide verront seuls vos succès, et les autres ne s'en douteront seulement pas. L'abbé Delille a traduit de même les Géorgiques, direz-vous; mais si l'Académie ne l'eût pas

[1] On a cru devoir conserver cette lettre, écrite avec une originalité aimable, parce qu'elle contient les objections qu'on a coutume de faire contre le genre de la traduction, et qu'il était bon qu'elles fussent une fois assez bien réfutées pour n'avoir plus besoin de l'être.

récompensé, le public demeurait insolvable. En général, c'est un travail ingrat de traduire en vers français les spondées et les dactyles romains. La différence se fait sentir au moindre rapprochement; et quand le traducteur devient l'égal, ce qui vous arrive le plus souvent, c'est plutôt par l'adresse d'un talent rare et flexible que par la force de la langue. La nôtre est trop rebelle, et votre triomphe même prouve son impuissance. Si les traducteurs d'ailleurs ne sont plus roturiers, comme vous le dites ingénieusement, ce sont aussi des nobles de nouvelle date, des nobles de cloche ou d'échevinage. Quand on a son expression formée, telle qu'est la vôtre, il faut traduire ses propres pensées. Manquez donc plutôt à votre promesse qu'à votre gloire; nous vous pardonnerons bien de nous donner vos idées et vos images, au lieu de celles d'Ovide. Une traduction entière vous emporterait impitoyablement les plus précieuses années pour l'imagination, et en sortant de là, vous auriez de la peine à marcher sans modèle. Eh! que de nouvelles idées en philosophie et en morale à revêtir d'un coloris qui les répande! Vous avez trop de talent pour continuer une besogne aussi longue et aussi fatigante. Le public, *cet illustre ingrat*, ne tient point compte des difficultés vaincues. Une tragédie, un roman qui peigne les mœurs, un morceau de philosophie ou touchante ou hardie, tout cela fait plus de plaisir à composer, coûte moins de peine, et rapporte plus d'honneur. Avide de nouvelles jouissances, je veux goûter de votre ame, permettez-moi cette expression, plutôt que de votre talent. Celui-ci existe bien, et je suis d'autant empressé à le voir occupé à vous rendre vous-même.

Après avoir loué vos vers élégans et faciles, je vous dirai, si vous voulez achever cette immense traduction, de tenter de les frapper quelquefois d'une manière plus hardie. Crai-

gnez-vous les journalistes souligneurs ? Ils dessèchent tout ; ils ont perfectionné la versification et tué la poésie. Que reste-t-il de tous leurs beaux dire ? Rien pour la langue, ni pour l'audace, ni pour l'expression. Adieu, songez que c'est le Sybarite qui parle, couché sur son lit de prose ; il déteste le travail, et veut que sa pensée coule de sa plume : jamais il ne veut relire ni corriger. Il ne faut pas l'en croire : mais il ne faut pas non plus ajouter foi à ceux qui recommandent précisément le contraire. Vous me dispenserez de relire cette lettre ; car ce que je sais le mieux dans le monde, c'est combien je vous estime et combien je vous suis attaché.

MERCIER.

RÉPONSE

DE M. DESAINTANGE.

Il y a long-tems, aimable prosateur, que j'aurais renoncé à un genre de composition qui a tant de difficultés et si peu de juges, si je n'avais espéré que quelques esprits distingués me dédommageraient de la peine qu'exige une traduction en vers, en prenant eux-mêmes la peine de me bien lire. Vous avez, pour votre compte, réalisé mon espérance. Je vous en sais d'autant plus de gré, que si l'on rencontre beaucoup de lecteurs, il y a bien peu de gens qui sachent lire, et qu'une lecture de ce genre est une véritable fatigue pour un Sybarite couché à son aise sur son lit de prose. On a dit que celle-ci était à la poésie, ce qu'est la simple démarche à une danse gracieuse et bien mesurée. On pourrait ajouter, avec non moins de justesse, que le poète traducteur est au poète ordinaire, ce qu'est un voltigeur et un danseur de corde à un danseur de l'opéra.

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poëta.

Comment accorder cette liberté de génie si nécessaire à la poésie, avec la double entrave de la fidélité à son auteur, et de la difficulté de la mesure et de la rime? De combien de manières ne faut-il pas que l'esprit se plie et se replie, pour saisir, comme vous l'observez, l'esprit versatile d'Ovide, et forcer la langue rebelle de se prêter à la souplesse de la sienne? La perfection est un modèle, auquel à toute force

on peut atteindre. Il ne faut que du talent et du travail. Mais la naïveté, les graces ne s'imitent point : elles sont fugitives, capricieuses, légères ; et pour me servir de votre ingénieuse allégorie, les attraper, c'est saisir Protée.

Je ne me flatte point, malgré vos éloges, d'avoir à cet égard le secret des Néréides. Mais je suis bien convaincu que celui qui le posséderait et le mettrait habilement en usage, en retirerait un grand profit de gloire littéraire. Non, le public n'est point ingrat : il peut d'abord se laisser tromper ; mais il est juste à la longue. Si jusqu'ici une traduction lui a paru mériter moins d'estime qu'un ouvrage d'invention, c'est la faute des traducteurs, et non pas la sienne. Il a apprécié le genre, sur le peu de mérite de ceux qui s'y sont exercés. Vous prétendez qu'il ne tient pas compte de la difficulté surmontée. Oui, quand on se borne à vaincre une difficulté pour le seul plaisir de l'avoir vaincue : et il a bien raison. Mais s'il en résulte de véritables beautés, de nouvelles richesses pour la poésie, de nouvelles ressources pour la langue ; si dans une comparaison toujours redoutable pour l'interprète, mais toujours agréable pour le lecteur, le goût, l'imagination, l'oreille, sont également flattés ; il en sait d'autant plus de gré que les obstacles semblaient plus insurmontables.

Vous me donnez sur la composition originale des conseils dangereux par leur séduction. En effet, comment oset-on embrasser plus d'un genre ? Il est si difficile de réussir dans un seul ! A mesure que l'on se perfectionne dans l'un, on devient moins propre à l'autre : et d'ailleurs souvent la santé manque, si quelquefois le talent ne manque pas. C'est à vous qu'il appartient de mettre la morale et la philosophie en action dans des drames intéressans, ou dans des romans qui peignent les mœurs. Vous êtes appelé à ce genre. On

sent que le zèle de la vertu et l'amour de l'humanité échauffent votre ame et votre style. Philosophe observateur et écrivain original, peignez-nous le tableau de Paris. Mais si vous me permettez de vous rendre conseils pour conseils, ne vous perdez pas dans la physique, qui n'a rien d'analogue à l'étude du cœur de l'homme, qui par l'instinct de votre talent a été la grande passion du vôtre. Moi, je continuerai à vous lire. C'est de cette manière qu'il me sera utile et agréable de sortir de ma sphère poétique, et d'imiter ces philosophes grecs qui voyageaient pour s'instruire, mais qui revenaient toujours dans leur patrie.

Quisquis quam didicit censebo exerceat artem.

En supposant que je prenne ce parti, et que je continue un travail qui a de quoi effrayer par sa longueur et par ses difficultés, vous m'exhortez, et je dois vous en remercier, à tenter de frapper quelquefois mes vers d'une manière plus hardie. Il me semble pourtant que si ma version a le mérite de la fidélité, c'est sur-tout par la facture du vers et par l'expression poétique. Je suis loin de confondre la pureté du style avec le purisme : je sais que la poésie vit de hardiesses. Jamais un puriste n'eût osé dire :

Avant que le pouvoir des consuls ou des rois
Eût gravé sur l'airain la menace des lois.

La terre, vierge encor, fertile sans culture,
Du soc qui la déchire ignorait la blessure.

On dit que des Géants l'audace révoltée
Osa de monts en monts escalader l'éther,
Ivre du fol orgueil d'assiéger Jupiter.
Mais le maître des dieux armant sa main puissante,
Foudroya de leurs monts la menace effrayante,
Et sous le poids d'Ossa haussé sur Pélion,
Il écrasa l'orgueil de leur rebellion.

Il s'élance sur lui, le presse, le menace,
Et, prêt à le saisir, semble mordre sa trace.
C'est là que le Pénée échappé de sa source,
Du Pinde à gros bouillons précipitant sa course,
Epanche avec fracas le torrent de ses flots,
Et de leur chute au loin fatigue les échos.
L'écume jaillissante, en vapeurs transformée,
Elève dans les airs une humide fumée.

Vous voyez bien que si j'avais été si fort élevé dans la crainte des journalistes et de leurs soulignemens, je n'aurais pas risqué, *la blessure du soc*, *graver la menace des lois*, *mordre la trace*, *fatiguer les échos de leur chute*, *une humide fumée*, vingt autres hardiesses de ce genre, et toute la description de l'escalade et de la chute des géants, qui n'est pas moins remarquable par l'expression figurative que par l'harmonie imitative.

Les scrupuleux trop craintifs sont toujours malheureux en littérature comme en morale : et je ne suis point de ceux-là. Mais je suis encore moins de ceux qui se donnent pour les créateurs d'une langue poétique inconnue à Despréaux, à Racine, à Voltaire, et qui ne sont que les recrépisseurs du style de Ronsard et de Dubartas. Ces messieurs n'ont la mesure de rien. Ils prennent des incohérences pour des alliances heureuses de mots. Ils se permettent des césures défectueuses, ou nulles, des enjambemens de la fin d'un vers sur l'autre, pour achever un sens. Cela est commode en effet, quand on a de la peine à s'exprimer. On se dispense ainsi de la moitié du travail nécessaire pour faire de bons vers, des vers qui renferment précision, clarté, force et harmonie. Vouloir suivre leur exemple, ce serait vouloir retomber dans la barbarie d'où Malherbe nous a tirés par la justesse sévère de son goût et la délicatesse de son oreille.

La décadence de la belle littérature devient tous les jours

de plus en plus sensible. Nous commençons à avoir le goût blasé. Nous trouvons fade un vin de Bourgogne vieux et velouté : il nous faut des liqueurs fortes.

Fervida quæ subtile exsurdent vina palatum.

On a fait le procès à Boileau et à Rousseau, les deux plus grands versificateurs de notre langue. Leurs écrits où domine le bon sens, source du vrai beau, ne sont plus goûtés que par quelques esprits solides, qui se donnent la peine d'en démêler l'art et la justesse. On voudrait les réduire au mérite d'une correction froide et commune. Malheur au jeune écrivain qui ne sentirait pas en eux le génie! Oui, c'est sur-tout de ces auteurs qu'il est vrai de dire ;

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

L'excellence de l'art consiste dans une poésie douce, pleine, correcte, sage à-la-fois et hardie, et non dans une poésie renversée, obscure, extravagante, en un mot, sans règle aucune, et pour ainsi dire, licencieuse. Le style, dit Horace, doit être comme un beau fleuve qui coule avec autant de force que de pureté.

Vehemens et liquidus, puroque simillimus amni.

Oh! que c'est une chose difficile que cette aimable et noble facilité des beaux vers! Qu'il est rare de réunir assez de talent et de goût pour joindre à la force et à la hardiesse cette douceur élégante, qui ne nous empêche pas d'avoir de très-belles inversions, sans embarras et sans obscurité. On voudrait aujourd'hui oublier que le langage de la poésie, quoique divin, doit avant tout être humain ; et on a tort. Adieu, je n'aurai jamais celui d'oublier que vous avez un peu d'estime pour moi ; j'en ai beaucoup pour vous, et je vous embrasse.

DESAINTANGE.

LIVRE PREMIER.

P. OVIDII

NASONIS

METAMORPHOSEON,

LIBER PRIMUS.

ARGUMENTUM, SIVE EXPOSITIO.

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora. Dî cœptis, nam vos mutastis et illas,
Aspirate meis; primaque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen [1].

I. *Chaos.*

Ante mare, et tellus, et, quod tegit omnia, cœlum,
Unus erat toto Naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre Chaos : rudis indigestaque moles;
Nec quicquam, nisi pondus iners; congestaque eòdem

[1] *Perpetuum carmen*, un poëme cyclique, un poëme continu, comme la circonférence d'un cercle. Nous lisons de même dans Virgile, *perpetuis considere mensis*, s'asseoir à des tables rondes.



Ovide reçoit de sa muse une plume d'une aile de l'Amour.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

EXPOSITION.

Je cède à mon génie, et je veux, dans mes veilles,
Des corps jadis changés célébrer les merveilles.
Dieux ! vous qui fîtes seuls ces changemens divers,
Dans ce hardi projet encouragez mes vers :
Et du berceau des tems descendant d'âge en âge,
Jusqu'aux jours des Césars conduisez mon ouvrage.

I. *Le Chaos.*

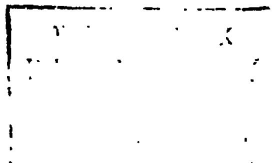
Avant la mer, la terre, et la voûte des cieux,
La nature, cette œuvre admirable des dieux,
Sans mouvement, sans vie, indigeste, uniforme,
N'était qu'un tout confus, où rien n'avait sa forme.

Non bene junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan;
Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe;
Nec circumfuso pendebat in aëre tellus
Ponderibus librata suis; nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite [1].
Quàque fuit tellus, illic et pontus et aër:
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër: nulli sua forma manebat;
Obstabatque aliis aliud: quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.

II. *Elementa.*

HANC Deus et melior litem Natura diremit:
Nam cœlo terras, et terris abscidit undas;
Et liquidum spisso secrevit ab aëre cœlum.
Quæ postquam evolvit, cæcoque exemit acervo,
Dissociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis et sine pondere cœli
Emicuit, summâque locum sibi legit in arce.
Proximus est aër illi levitate, locoque.

[1] On a cité de tout tems ce vers spondaïque comme un des plus beaux exemples de l'harmonie imitative. Jamais elle n'est artificielle dans Ovide. Le rythme nombreux et facile de ses vers a naturellement l'accent de sa pensée.





Dieu débrouille le Cahos,

On l'appela Chaos, mélange ténébreux
D'élémens discordans mal ordonnés entr'eux.
Le dieu dont la clarté donne la vie au monde,
N'épanchait point les feux de sa chaleur féconde;
Et le cours de Phœbé ne réglait point les mois.
La terre dans le vide, où la soutient son poids,
N'était point suspendue; et pressée autour d'elle,
Thétis n'embrassait point les longs flancs de Cybèle.
L'air, et la terre, et l'onde, et le feu confondus,
Dans l'ombre primitive au hasard répandus,
Entassaient pêle-mêle et le plein et le vide,
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide,
Les corps les plus pesans, les corps les plus légers,
L'un de l'autre ennemis, l'un à l'autre étrangers.

II. *Les Elémens.*

Un dieu, de l'univers architecte suprême,
Ou la nature enfin se corrigeant soi-même,
Sépara dans les flancs du ténébreux Chaos,
Et les cieux de la terre, et la terre des eaux,
Et de l'air moins subtil épura la lumière.
Quand il eut débrouillé la confuse matière,
Entre les élémens séparés à jamais,
Il établit les lois d'une éternelle paix.
Le feu léger monta dans le ciel planétaire;
L'air, voile diaphane, enveloppa la terre;

Densior his tellus, elementaque grandia traxit;
Et pressa est gravitate sui. Circumfluus humor
Ultima possedit, solidumque coërcuit orbem [1].

III. *Mundi compactio.*

Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille Deorum,
Congeriem secuit, sectamque in membra redegit;
Principio terram, ne non æqualis ab omni
Parte foret, magni speciem glomeravit in orbis.
Tum freta diffundi, rapidisque tumescere ventis
Jussit, et ambitæ circumdare litora terræ.
Addidit et fontes, immensaque stagna, lacusque;
Fluminaque obliquis cinxit declivia ripis :
Quæ diversa locis, partim sorbentur ab ipsa,
In mare perveniunt partim, campoque recepta
Liberioris aquæ, pro ripis litora pulsant.
Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes.

IV. *Zonæ.*

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ
Parte secant Zonæ, quinta est ardentior illis;
Sic onus inclusum numero distinxit eodem

[1] Ovide explique le système du monde. L'exactitude didactique est ici tellement précieuse, que j'ai cherché avant tout le mérite de la clarté, sans néanmoins lui sacrifier l'élégance et la poésie.

Elle entraîna l'amas des plus lourds élémens,
Sur son centre affermi posa ses fondemens,
Gravita sur soi-même, et l'onde qui l'embrasse
Entoura mollement sa solide surface.

III. *Formation du Monde.*

QUAND ce dieu, quel qu'il fût, en des lieux différens,
Aux élémens divers eut assigné leurs rangs,
De la terre d'abord informe en sa structure
Sa main en orbe immense arrondit la figure.
Autour d'elle à sa voix roulent les vastes mers;
Les vents soulèvent l'onde; ils épurent les airs.
Aux fleuves, aux ruisseaux entraînés par leur pente,
Il traça les détours où leur onde serpente:
Répandus sur la terre, ils fécondent son sein,
Courent au fond des mers se perdre en leur bassin;
Et fiers de n'être plus resserrés dans des rives,
Roulent en liberté leurs eaux long-temps captives.
Il creusa les étangs, les lacs et les marais,
D'une immense verdure ombragea les forêts,
Abaissa les vallons, applanit les campagnes,
Et de rocs sourcilleux couronna les montagnes.

IV. *Les Zônes.*

ET comme il a tracé, géomètre éternel,
Cinq zônes partageant les régions du ciel;

Cura Dei; totidemque plagæ tellure premuntur.
Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu :
Nix tegit alta duas [1] : totidem inter utramque locavit;
Temperiemque dedit, mixtâ cum frigore flammâ.

V. *Venti.*

Imminet his aër : qui, quantò est pondere terræ
Pondus aquæ levius, tantò est onerosior igni.
Illic et nebulas, illic consistere nubes
Jussit, et humanas motura tonitrua mentes,
Et cum fulminibus facientes frigora ventos.
His quoque non passim mundi fabricator habendum
Aëra permisit : vix nunc obsistitur illis,
Cùm sua quisque regant diverso flamina tractu,
Quin lanient mundum; tanta est discordia fratrum.
Eurus ad Auroram Nabathæaque regna recessit,
Persidaque, et radiis juga subdita matutinis.
Vesper, et occiduo quæ litora Sole tepescunt,
Proxima sunt Zephyro : Scythiam Septemque triones
Horrifer invasit Boreas : contraria tellus
Nubibus assiduis, pluvioque madescit ab Austro.
Hæc super imposuit liquidum, et gravitate carentem,
Æthera, nec quicquam terrenæ fæcis habentem.

[1] Cet hémistiche est poétique par son extrême concision : mais le vers qui précède est d'un prosaïsme qui ne serait pas soutenable en français. Il m'a fallu embellir de quelque poésie l'exactitude didactique du texte.

Cinq zônes sur la terre, aux mêmes intervalles,
Partagent ses climats en mesures égales.
Une par la chaleur dévorée en tout tems,
Ceint le milieu du globe, et n'a point d'habitans.
Un éternel amas de neige et de froidure,
Des deux pôles glacés hérisse la ceinture;
Et du froid et du chaud variant le degré,
Sur deux zônes encor règne un ciel tempéré.

V. *Les Vents.*

Moins léger que le feu, mais plus léger que l'onde,
Le fluide des airs environne le monde.
C'est là qu'il suspendit les nuages mouvans,
La foudre, effroi de l'homme, et l'empire des vents.
Mais celui qui des airs leur a livré les plaines,
Asservit à des lois leurs bruyantes haleines;
Et rendant leur discorde utile à l'univers,
Relégua chacun d'eux en des climats divers.
L'impétueux Borée envahit la Scythie;
L'Eurus oriental régna sur l'Arabie:
Les bords où le soleil éteint ses derniers feux,
Échurent à Zéphyre; et l'Autan nébuleux
Souffla sur le Midi la pluie et les orages.
Par-delà le séjour des vents et des nuages,
S'étend dans l'empyrée un espace azuré
Où nage de l'Ether le fluide épuré.

VI. *Sidera.*

Vix ea limitibus dissepserat omnia certis;
Cùm, quæ pressa diu massâ làtuêre sub illâ,
Sidera cœperunt toto effervescere cœlo.
Neu regio foret ulla suis animantibus orba,
Astra tenent cœleste solum, formæque Deorum:
Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ:
Terra feras cepit, volucres agitabilis aër.

VII. *Homo.*

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset:
Natus homo est: sive hunc divino semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo:
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli [1].
Quam satus Iapeto [2], mixtam fluvialibus undis,
Finxit in effigiem moderantûm cuncta Deorum.
Pronaque cùm spectent animalia cetera terram;
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

[1] *Cognati.* Le ciel et la terre sortis du chaos, leur commune origine, étaient en quelque sorte parens. Voilà le sens très-beau de l'expression latine.

[2] Prométhée, Titan, fils de Japet.


Eisen del.   De Longueil sc.

Promethée forme l'Homme.

VI. *Les Astres.*

Lorsque le grand arbitre eut prescrit ces limites,
A des astres sans nombre il traça leurs orbites.
Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatans,
Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-tems.
Tout eut ses habitans : la demeure éthérée
Fut le séjour sacré des dieux de l'empyrée.
Les animaux divers, les poissons, les oiseaux,
Peuplèrent et la terre, et les airs, et les eaux.

VII. *L'Homme.*

Mais la nature encor semblait attendre un maître,
Doué de la raison, un roi digne de l'être :
Enfin l'homme naquit : soit qu'un être divin
L'ait animé d'un souffle émané de son sein ;
Soit que la terre encor de jeunesse parée,
Des rayons de l'Éther à peine séparée,
Eût imprégné de vie un limon plus parfait ;
Et qu'alors un Titan, savant fils de Japet,
A l'image des dieux modérateurs du monde,
Eût pétri sous ses doigts cette argile féconde.
Sous le joug de l'instinct les animaux penchés,
Tous baissent leurs regards à la terre attachés :
L'homme lui seul, debout, la tête redressée,
Élève jusqu'au ciel sa vue et sa pensée.

Sic, modò quæ fuerat rudis et sine imagine, tellus
Induit ignotas hominum conversa figuras.

VIII. *Ætas aurea.*

Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo [1],
Sponte suâ, sine lege, fidem rectumque colebat.
Pœna metusque aberant; nec verba minacia fixo
Ære legebantur : nec supplex turba timebant
Judicis ora sui; sed erant sine judice tuti.
Nondum cæsa suis [2], peregrinum ut viseret orbem,
Montibus, in liquidas pinus descenderat undas :
Nullaque mortales, præter sua, litora norant.
Nondum præcipites cingebant oppida fossæ :
Non tuba directi, non æris cornua flexi [3],
Non galeæ, non ensis, erant : sine militis usu
Mollia securæ peragebant otia mentes.
Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus [4], per se dabat omnia tellus :

[1] La vivacité concise de cette locution est tout-à-fait dans le goût de la langue poétique. On dirait en prose : *Nullo homine licentiam cohibente.*

[2] *Suis.* Ce pronom est ici très-expressif : il donne à entendre que la montagne, où le pin est né, est sa patrie.

[3] La trompette est longue et droite : le clairon est recourbé.

[4] Cette belle métaphore est en quelque sorte une prosopopée. Le poète anime la terre : le soc de la charrue la blesse. Jamais cette idée, tant de fois redite, n'a été si bien exprimée.



Eisen inv. et del. *Lemire sc.*

l'Age d'Or et l'Age d'Argent.

Le limon ennobli, changeant ses vils destins,
Reçut ainsi les traits du premier des humains.

VIII. *L'Age d'or.*

L'Age d'or, âge heureux du monde en son enfance,
Sans règle et par instinct observa l'innocence;
Et sans que le pouvoir des consuls et des rois
Eût gravé sur l'airain la menace des lois,
Sans que le châtiment servît de frein au vice,
Par amour du devoir on suivait la justice.
De crainte et de respect un juge environné,
N'effrayait point le crime à ses pieds prosterné.
L'homme, simple en ses mœurs, simple dans sa droiture,
Pour juge avait son cœur, et pour loi la nature.
Le pin, qui de ses monts descendu sur les mers,
Court voyager au loin dans un autre univers,
Se plaisait à vieillir au lieu qui le vit naître.
Chacun bornait le monde à son vallon champêtre.
On n'avait point forgé les casques ni les dards,
Ni de fossés profonds entouré des remparts.
La trompette aux combats n'appelait point encore,
Ni du clairon guerrier l'airain courbe et sonore;
Et ce siècle innocent, sans guerre, sans procès,
Goûtait les doux loisirs d'une éternelle paix.
La terre, vierge encor, fertile sans culture,
Du soc qui la déchire ignorait la blessure.

Contentique cibis, nullo cogente, creatis,
Arbuteos fœtus, montanaque fraga legebant,
Cornaque, et in duris hærentia mora rubetis;
Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore glandes.
Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris îbant [1]:
Flavaque de viridi stillabant illice mella.

IX. *Ætas argentea.*

Post quàm, Saturno tenebrosa in Tartara misso,
Sub Jove mundus erat; subiit argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretiosior ære.
Juppiter antiqui contraxit tempora veris:
Perque hiemes, æstusque, et inæquales autumnos,
Et breve ver, spatiis [2] exegit quatuor annum.
Tum primùm siccis aër fervoribus ustus
Canduit, et ventis glacies astricta pependit.
Tum primùm subière domos: domus antra fuerunt,
Et densi frutices, et vinctæ cortice virgæ.

[1] On a tâché de reproduire dans la traduction la forme ingénieusement symétrique de la phrase latine.

[2] *Spatiis*, espaces de tems, saisons.

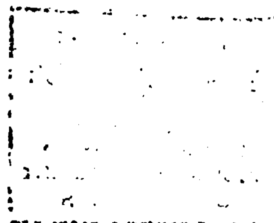


Eisen inv. *Le veau sc.*

l'Hiver.

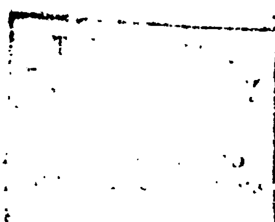


l'Automne.





L'Eté.





Le Printems.

Heureux de ses présens, nés sans soins, sans apprêts,
L'homme sur les buissons cueillait ses plus doux mets,
Les fruits de l'arboisier, la fraise montagneuse,
Et la mûre attachée à la ronce épineuse;
Des glands tombés du chêne il se nourrit long-tems.
Ce fut le règne heureux d'un éternel printems.
Les zéphirs échauffaient de leurs tièdes haleines
Mille fleurs sans semence écloses dans les plaines.
L'épi, sans laboureur, jaunissait les guérets.
Des sources d'un lait pur, des sources d'un vin frais,
Serpentaient en ruisseaux, jaillissaient en fontaines,
Et le miel distillait de l'écorce des chênes.

IX. *L'Age d'Argent.*

Vainqueur du vieux Saturne, un dieu moins indulgent
Soumit bientôt le monde à son sceptre d'argent.
Jupiter en saisons partageant les années,
De l'antique printems abrégea les journées.
L'été brûla les champs glacés par les hivers,
Et l'automne inégale attrista l'univers.
Alors l'air s'alluma de chaleurs dévorantes,
Et le froid aiguisa ses flèches pénétrantes.
On chercha des abris : un antre, des buissons,
Furent nos premiers toits, nos premières maisons.
Pour la première fois un long travail commence.
Il fallut enfouir une ingrate semence :

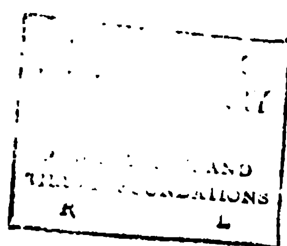
Semina tum primùm longis Cerealia sulcis
Obruta sunt, pressique jugo gemuêre juvenci [1].

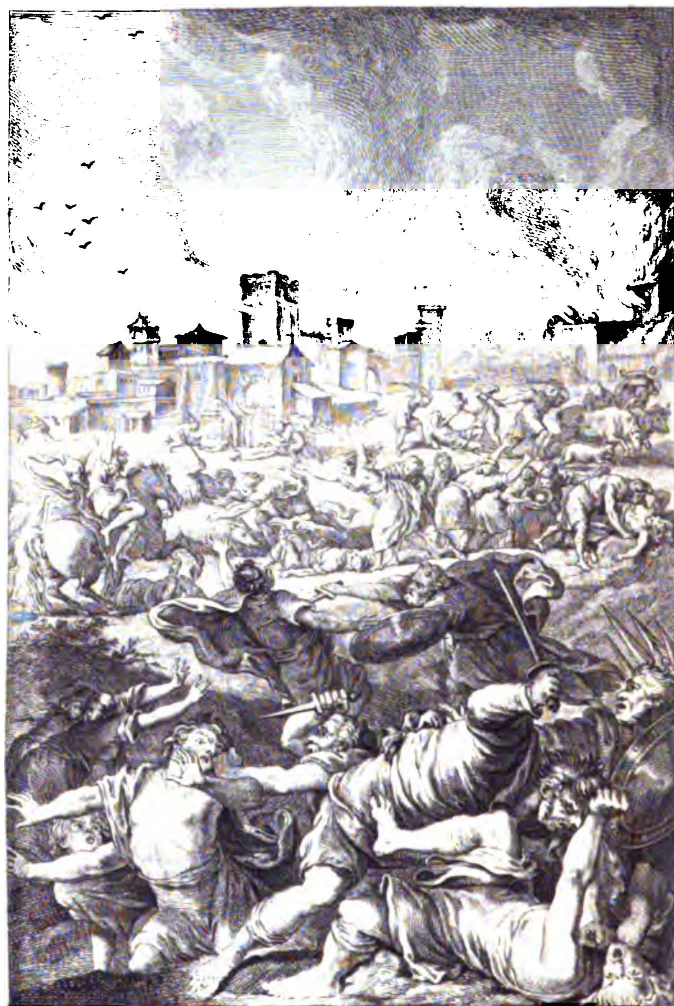
X. *Ætates ærea et ferrea.*

TERTIA post illas successit aënea proles,
Sævior ingeniis, et ad horrida promtior arma;
Nec scelerata tamen. De duro est ultima ferro.
Protinus irrumpit venæ pejoris in ævum
Omne nefas : fugêre pudor, verumque fidesque :
In quorum subiêre locum fraudesque, dolique,
Insidiæque, et vis, et amor sceleratus habendi.
Vela dabat ventis, nec adhuc bene noverat illos
Navita : quæque diu steterant in montibus altis,
Fluctibus ignotis insultavêre carinæ [2].
Communemque priùs, ceu lumina Solis et auras,
Cautus humum longo signavit limite mensor.
Nec tantùm segetes alimentaque debita dives
Poscebatur humus ; sed itum est in viscera terræ :
Quasque recondiderat, Stygiisque admoverat umbris,
Effodiuntur opes, irritamenta malorum.

[1] La répétition redoublée des *s*, des *j* et des *g*, exprime par leurs consonnances la gêne et la fatigue des bœufs courbés sous le joug de la charrue.

[2] *Insultare*, qui signifie au propre sauter sur, au figuré insulter, exprime très-bien le roulis d'un navire, qui semble défier avec mépris la colère des flots.


AND
R
L



Eisen inv. *De Launay sc.*

L'Age d'Airain et l'Age de Fer.

Et le bœuf attelé pour la première fois,
Connut du joug gênant la fatigue et le poids.

X. *L'Age d'Airain et l'Age de Fer.*

L'AGE d'airain vit naître une race nouvelle,
Farouche, belliqueuse, et non pas criminelle.
Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer,
Que triompha le crime échappé de l'enfer.
La vérité s'enfuit, la pudeur, la justice.
A leur place ont régné la fraude, l'artifice,
Et l'envie, et l'orgueil, la soif de posséder,
Et plus coupable encor la soif de commander.
Le hardi nautonnier, sur la foi des étoiles,
A des vents mal connus osa livrer ses voiles;
Et la mer vit les pins, avec orgueil flottans,
Insulter la tempête, et braver les autans.
La terre, ainsi que l'air, long-tems libre et commune,
Connut de l'arpenteur la limite importune:
Un long sillon traça la borne des enclos.
Ce ne fut point assez des biens pour nous éclos,
Des tributs exigés de ses plaines fécondes;
On osa déchirer ses entrailles profondes,
Des veines de ses flancs arracher ces métaux,
Ces trésors corrupteurs, alimens de nos maux,
Trésors que la nature, avec prudence avare,
Cacha loin de nos yeux aux confins du Ténare.

Jamque nocens ferrum, ferroque nocentius aurum
Prodierat : prodit bellum, quod pugnat utroque,
Sanguineâque manu crepitantia concutit arma.
Vivitur ex rapto : non hospes ab hospite tutus,
Non socer à genero : fratrum quoque gratia rara est [1].
Imminet exitio vir conjugis, illa mariti :
Lurida terribiles miscent aconita novercæ :
Filius ante diem patrios inquirit in annos.
Victa jacet Pietas : et Virgo cæde madentes,
Ultima cœlestûm, terras Astræa reliquit.

XI. *Gigantes.*

Neve foret terris securior arduus æther,
Affectasse ferunt regnum cœleste Gigantas :
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.
Tum pater omnipotens misso perfregit Olympum
Fulmine, et excussit subjecto Pelio Ossam [2].

[1] Dans mes premiers essais, ce vers se trouve rendu ainsi :

Il n'est plus de concorde, et même entre les frères ;

il m'a fallu sacrifier cette exactitude de détail à l'exactitude plus précieuse de l'ensemble.

[2] L'hiatus de ce vers, qui semble pécher contre les règles de la versification latine, exprime, par une licence vraiment poétique, les efforts des Géans pour entasser montagnes sur montagnes. C'est un modèle particulier d'harmonie imitative. On a hasardé dans la traduction une consonnance très-rude pour reproduire la beauté désespérante du vers latin.



Eisen inv. Massard sc.

Les Géants foudroyés.

A peine eut-on connu le fer coupable et l'or,
L'or, métal plus funeste, et plus coupable encor;
Soudain parut la Guerre, amante du carnage,
Qui de l'or et du fer fait un barbare usage,
La Guerre, entrechoquant dans ses sanglantes mains,
Son bouclier, son glaive, et ses dards inhumains.
Chacun vit de rapine : on s'égorge, on se pille.
Plus d'hospitalité, plus de nœud de famille.
Du beau-père en secret le gendre est l'ennemi.
Entre les frères même on ne voit plus d'ami.
L'époux contre l'épouse arme sa main perfide,
Et l'épouse médite une intrigue homicide.
La marâtre, féconde en noires trahisons,
De la froide ciguë exprime les poisons.
Le fils des jours d'un père accuse la durée.
La nature est sans droits : et la divine Astrée
D'un séjour d'où le crime a chassé tous les dieux,
La dernière, en pleurant, remonte dans les cieux.

XI. *Les Géans.*

La demeure des dieux ne fut pas respectée.
On dit que des géans l'audace révoltée,
Ivre du fol orgueil d'attaquer Jupiter,
Entassant monts sur monts, escalada l'éther.
Mais le grand Jupiter, armant sa main puissante,
Foudroya de leurs monts la menace effrayante,

Obruta mole suâ cùm corpora dira jacerent;
Perfusam multo natorum sanguine Terram
Incaluisse ferunt, calidumque animasse cruorem.
Et, ne nulla feræ stirpis monumenta manerent,
In faciem vertisse hominum : sed et illa propago
Contemtrix Superûm, sævæque avidissima cædis,
Et violenta fuit : scires è sanguine natos.

XII. *Deorum conventus.*

Quæ pater ut summâ vidit Saturnius arce,
Ingemit : et, facto nondum vulgata recenti,
Fœda Lycaoniæ referens convivia mensæ,
Ingentes animo et dignas Jove concipit iras;
Conciliumque vocat : tenuit mora nulla vocatos.
Est via sublimis, cœlo manifesta sereno :
Lactea nomen habet, candore notabilis ipso.
Hâc iter est Superis ad magni tecta Tonantis,
Regalemque domum : dextrâ lævâque Deorum
Atria nobilium valvis celebrantur apertis [1].
Plebs habitant diversa locis : à fronte potentes
Cœlicolæ, clarique suos posuêre penates.

[1] *Celebrare* ne signifie pas toujours célébrer, solemniser. Il veut dire en bonne latinité, hanter, fréquenter. *Domum alicujus celebrare*, fréquenter une maison. *Celebrantur viæ legatorum multitudine.* Cicéron. « On rencontre des ambassadeurs dans tous « les chemins. » On trouvera dans ce poëme plus d'un exemple de ce verbe pris dans cette dernière acception.



Jupiter fait assembler les Dieux.

Et sous le poids d'Ossa haussé sur Pélion,
Il écrasa l'orgueil de leur rebellion.
Du sang de ses enfans la terre au loin fumante
Craignit de voir sa race avec eux expirante;
Elle anima ce sang dans ses flancs renfermé.
Ainsi d'hommes nouveaux un peuple fut formé,
Peuple impie, altéré de meurtre et de rapine,
Et ne démentant point sa sanglante origine.

XII. *Assemblée des Dieux*.

Quand Jupiter eut vu les crimes des Humains,
Songeant, ô Lycaon, à tes mets inhumains,
Il gémit: il conçoit une fureur extrême,
Digne de tant d'horreurs, et digne de lui-même.
Il convoque les dieux, et soudain à sa voix
Tous les dieux au conseil se rendent à-la-fois.

Une voie en tout tems par les dieux fréquentée
Blanchit l'azur des cieux; on la nomme Lactée.
Elle sert d'avenue à l'auguste séjour
Où Jupiter réside au milieu de sa cour.
On voit aux deux côtés, sous de vastes portiques,
S'ouvrir à deux battans des portes magnifiques,
Vestibules pompeux des dieux patriciens.
Ailleurs sont confondus les toits des plébéiens.
Au milieu du parvis la façade présente
Des dieux du premier rang la demeure imposante.

Hic locus est; quem, si verbis audacia detur,
Haud timeam magni dixisse Palatia cœli.

Ergo ubi marmoreo Superi sedêre recessu,
Celsior ipse loco, sceptroque innixus eburno,
Terrificam capitis concussit terque quaterque
Cæsariem : cum qua terram, mare, sidera, movit :
Talibus inde modis ora indignantia solvit.

Non ego pro mundi regno magis anxius illâ
Tempestate fui, quâ centum quisque parabant
Injicere Anguipedum [1] captivo brachia cœlo.
Nam, quamquam ferus hostis erat, tamen illud ab uno
Corpore [2], et ex una pendebat origine bellum.
Nunc mihi, quâ totum Nereus circumsonat orbem,
Perdendum mortale genus : per flumina juro
Infera, sub terras Stygio labentia luco.
Cuncta priùs tentanda : sed immedicabile vulnus
Ense recidendum, ne pars sincera trahatur.
Sunt mihi Semidei, sunt, rustica numina, Nymphæ,
Faunique, Satyrique, et monticolæ Silvani :
Quos quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus, certè terras habitare sinamus.
An satis, ô! Superi, tutos fore creditis illos,
Cùm mihi, qui fulmen, qui vos habeoque regoque,
Struxerit insidias, notus feritate, Lycaon?

[1] Les poètes donnent aux Géans des piés de serpens.

[2] *Corpore*, c'est-à-dire, *ab uno gigantum populo.*

C'est là, s'il faut le dire en langage mortel,
La cour de Jupiter, et le palais du ciel.
Le dieu, le sceptre en main, se place sur son trône;
L'immortelle assemblée en cercle l'environne.
De son auguste front le calme s'est troublé;
Et la terre, et les mers, et les cieux ont tremblé.
Non, lorsque des Géans la fureur conjurée
Vint avec leurs cent bras assiéger l'empirée,
Dit-il, en ce danger dont j'étais menacé,
D'un trouble aussi cruel je ne fus point pressé.
Leur force plus qu'humaine étayait leur audace;
Mais je n'avais en eux à punir qu'une race.
Aussi loin que Nérée embrasse l'univers,
Je ne vois aujourd'hui que des hommes pervers.
Il faut les perdre tous; il le faut : et j'en jure
Par ce fleuve terrible, ennemi du parjure,
Qui roule aux sombres bords dans les bois infernaux.
On cherche en leur principe à pallier les maux :
Mais il faut que du fer la rigueur secourable
Sans pitié déracine un ulcère incurable.
Il est des demi-dieux, des Nymphes, des Sylvains :
S'ils ne sont point admis à vos honneurs divins,
Qu'en sûreté du moins ils habitent la terre :
Et qui respectera leur sacré caractère,
Quand sur moi Lycaon osa porter ses coups,
Moi qui régis la foudre, et l'univers, et vous?

Confremuêre omnes : studiisque ardentibus ausum
Talia deposcunt. Sic, cùm manus impia sævit
Sanguine Cæsareo Romanum extinguere nomen,
Attonitum tantæ subito terrore ruinæ
Humanum genus est; totusque perhorruit orbis :
Nec tibi grata minùs pietas, Auguste, tuorum,
Quàm fuit illa Jovi. Qui post quàm voce manuque
Murmura compressit, tenuêre silentia cuncti.

XIII. *Lycaonis impietas et pœna.*

Substitit ut clamor pressus gravitate regentis;
Juppiter hoc iterum sermone silentia rumpit.
Ille quidem pœnas, curam hanc dimittite, solvit :
Quod tamen admissum, quæ sit vindicta, docebo.
Contigerat nostras infamia temporis aures [1]:
Quam cupiens falsam, summo delabor Olympo,
Et Deus humanâ lustro sub imagine terras.
Longa mora est, quantum noxæ sit ubique repertum
Enumerare : minor fuit ipsa infamia vero.
Mænala transieram, latebris horrenda ferarum,
Et cum Cylleno gelidi pineta Lycêi.
Arcados hinc sedes et inhospita tecta tyranni

[1] *Infamia temporis*, le bruit, le récit infamant des crimes et des horreurs dont l'âge de fer était souillé. *Infamia* signifie au propre, mauvaise renommée. *Infamis annus pestilentiâ*, une année fameuse par la peste.



Gravelot inv. et del. *Lemire sc.*

Lycaon métamorphosé en Loup.

Tous les dieux ont frémi : l'immortelle assemblée,
De surprise et d'horreur également troublée,
Demande le coupable, et veut, avec éclat,
Venger leur souverain d'un si grand attentat.
Ainsi lorsqu'autrefois à ta perte animée,
Une main sacrilége indignement armée,
César ! osa tenter par un coup inhumain
D'éteindre dans ton sang l'honneur du nom romain;
Indigné des complots formés contre un grand homme,
Tout l'univers trembla pour le destin de Rome :
Et le zèle des tiens ne te fut pas moins cher,
Que le zèle des dieux le fut à Jupiter.

XIII. *Crime de Lycaon et son châtiment.*

Flatté de cette ardeur à venger son offense,
Du geste et de la voix il impose silence;
On se tait : le respect commande à leur courroux.
Le coupable est puni, dit-il, rassurez-vous.
Apprenez à-la-fois le crime et la vengeance.
Aux récits des forfaits d'un siècle de licence,
Ne voulant sur ces bruits en croire que mes yeux,
Sous les traits d'un mortel je descendis des cieux.
D'abominations la terre était semée :
Par-tout la vérité passait la renommée.
Au-delà du Ménale et de ses antres sourds,
Repaires dangereux des brigands et des ours,

Ingredior, traherent cùm sera crepuscula[1] noctem.
Signa dedi venisse Deum; vulgusque precari
Cœperat. Irridet primò pia vota Lycaon.
Mox ait: Experiar, Deus hic, discrimine aperto,
An sit mortalis: nec erit dubitabile verum.
Nocte gravem somno nec opinâ perdere morte
Me parat: hæc illi placet experientia veri.
Nec contentus eo, missi de gente Molossâ
Obsidis unîus jugulum mucrone resolvit[2]:
Atque ita semineces partim ferventibus artus
Mollit aquis, partim subjecto torruit igni.
Quos simul imposuit mensis, ego vindice flammâ
In domino dignos everti tecta Penates.
Territus ille fugit; nactusque silentia[3] ruris
Exululat, frustraque loqui conatur: ab ipso
Colligit os rabiem, solitæque cupidine cædis
Vertitur in pecudes: et nunc quoque sanguine gaudet.

[1] Le crépuscule, nom dérivé du vieux terme latin, *creperus*, qui signifiait incertain, douteux, parce que le crépuscule est le tems où l'on doute s'il est jour ou nuit.

[2] *Obsidis*, ôtage, vient du verbe *sedeo*, qui a encore pour dérivés, *præses*, qui réside, *reses*, *deses*. Ces deux derniers mots signifient fainéant, oisif, qui ne fait rien. *De gente Molossâ*, les Molosses, peuple de l'Epire.

[3] Le silence de la campagne, pour la campagne silencieuse. C'est le privilége de la poésie, de se composer une langue particulière par la combinaison des mêmes mots, dont la prose fait usage.

Au-delà du Cyllène et des bois du Lycée,
A l'heure où par degrés la lumière effacée
De la nuit qui s'avance annonce le retour,
J'entrai dans l'Arcadie, et parus à la cour,
Palais d'un roi tyran, cour inhospitalière.
J'annonce ma présence, et le peuple en prière
Rend hommage à genoux à ma divinité :
Mais Lycaon insulte à leur crédulité.
S'il est dieu, leur dit-il, nous en aurons la preuve,
Et de la vérité je veux faire l'épreuve.
Dans les bras du sommeil, le perfide sans bruit
S'apprête à me surprendre au milieu de la nuit.
Il prétend m'égorger ; et c'est-là, le barbare !
Pour me connaître mieux, l'épreuve qu'il prépare.
Non content du trépas qu'il m'avait destiné,
Il immole un ôtage en sa cour amené,
Et m'apprête un festin de sa chair palpitante,
Fumante sur la flamme ou dans l'airain bouillante.
Ces exécrables mets sont à peine servis,
Il voit du châtiment ses attentats suivis.
La foudre qui me venge et me fait reconnaître,
Sous ses toits embrasés court et poursuit le traître.
Il fuit dans la campagne, il s'écrie, et sa voix
N'est plus qu'un hurlement, épouvante des bois.
Il écume, et toujours altéré de carnage,
Dans le sang des troupeaux il abreuve sa rage.

In villos abeunt vestes, in crura lacerti.
Fit lupus, et veteris servat vestigia formæ.
Canities eadem est [1], eadem violentia vultu :
Idem oculi lucent : eadem feritatis imago.

XIV. *Fulmen in terras jaculari meditatur Jupiter.*

Occidit una domus : sed non domus una perire
Digna fuit : quà terra patet, fera regnat Erinnys.
In facinus jurasse putes : dent ocius omnes,
Quas meruêre pati, sic stat sententia, pœnas.
Dicta Jovis pars voce probant, stimulosque furenti
Adjiciunt : alii partes assensibus implent [2].
Est tamen humani generis jactura dolori
Omnibus : et, quæ sit terræ mortalibus orbæ
Forma futura, rogant : quis sit laturus in aras
Tura? ferisne paret populandas tradere gentes?
Talia quærentes (sibi enim fore cætera curæ)
Rex Superûm trepidare vetat, sobolemque priori
Dissimilem populo promittit origine mirâ.

[1] Cet hémistiche serait rendu très-heureusement par ce vers :

Ses cheveux étaient gris ; son poil est gris encore.

La concision en a exigé le sacrifice.

[2] *Partes implere* signifie remplir son rôle ; *assensu*, par un signe d'approbation. Peut-être le poète fait-il allusion à l'usage établi dans le sénat romain, de se ranger du côté des opinans pour ou contre. *Patres pedibus ibant in aliorum sententiam.*

Il voit en piés hideux ses deux bras alongés,
En un poil hérissé ses vêtemens changés.
Loup farouche, il respire en sa forme nouvelle
Cette férocité qui lui fut naturelle :
Son poil est gris encor, son œil rouge de sang :
Tout en lui des forêts signale le brigand.

XIV. *Jupiter veut foudroyer la terre.*

LA foudre a consumé son palais mis en poudre;
Mais plus d'un toit coupable a mérité la foudre.
Le crime étend par-tout l'empire d'Erynnis.
Tous sont méchans, pervers; ils seront tous punis :
J'en ai porté l'arrêt; il est irrévocable.

Les dieux approuvent tous sa colère implacable :
Les uns joignent aux siens leurs fiers ressentimens,
Et l'excitent encore à de prompts châtimens;
D'autres à leur avis se rangent en silence.
Mais s'ils confirment tous l'arrêt de sa vengeance,
Tous semblent regretter la perte des mortels.
N'auront-ils plus d'encens ? n'auront-ils plus d'autels ?
Sans l'homme, que sera le monde solitaire ?
Veut-il donc à la brute abandonner la terre ?

Jaloux de rassurer leur esprit inquiet,
Jupiter de ces soins se charge, et leur promet
Qu'un peuple merveilleux, de nouvelle origine,
Doit naître, et des humains réparer la ruine.

Jamque erat in totas sparsurus fulmina terras;
Sed timuit, ne forte sacer tot ab ignibus æther
Conciperet flammas, longusque ardesceret axis [1].
Esse quoque in fatis reminiscitur, adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat; et mundi moles operosa laboret [2].
Tela reponuntur, manibus fabricata Cyclopum:
Pœna placet diversa; genus mortale sub undis
Perdere, et ex omni nimbos dimittere cœlo [3].

XV. *Diluvii descriptio.*

PROTINUS Æoliis Aquilonem claudit in antris,
Et quæcumque fugant inductas flamina nubes:
Emittitque Notum: madidis Notus evolat alis,
Terribilem piceâ tectus caligine vultum.
Barba gravis nimbis; canis fluit unda capillis:
Fronte sedent nebulæ: rorant pennæque sinusque.
Utque manu latâ pendentia nubila pressit,
Fit fragor: hinc densi funduntur ab æthere nimbi.
Nuncia Junonis, varios induta colores,
Concipit Iris aquas, alimentaque nubibus affert.

[1] L'axe est proprement cette ligne qui passe d'un pôle à l'autre par le centre de la sphère: ainsi l'épithète *longus* n'est pas une cheville.

[2] *Operosa*, c'est-à-dire, *periclitans*.

[3] On a tâché de reproduire dans la traduction le rhythme nombreux de cette tirade.



Le Déluge Universel.

La foudre dans sa main flamboyante d'éclairs
Va partir et rouler dans le vaste univers.
Mais il craint que la flamme au hasard égarée,
Ne porte l'incendie à la voûte éthérée.
Il se souvient encor qu'un tems est annoncé,
Où d'un embrasement le monde menacé
Verra cieux, terre et mers, tous consumés en poudre,
Dans le premier chaos crouler et se dissoudre.
Il dépose ces traits qu'en ses noirs arsenaux
Le Cyclope trois fois remit dans les fourneaux;
Et des torrens du ciel penchant l'urne profonde,
Il veut sous un déluge ensevelir le monde.

XV. *Description du Déluge.*

Aux antres d'Eolie il retient dans les fers
L'Aquilon et les vents, qui, balayant les airs,
Dissipent les vapeurs et chassent les nuages;
Et commande à l'Autan d'assembler les orages.
L'Autan vole, escorté de nuages épars :
Son front sombre et terrible est chargé de brouillards;
Ses ailes, ses cheveux, sa barbe appesantie,
Semblent se distiller en longs ruisseaux de pluie.
Sa main ramasse au loin les nuages errans,
Les presse; l'air éclate et se fond en torrens.
L'arc pluvieux d'Iris de cent couleurs nuée
Aspire les vapeurs et grossit la nuée.

Sternuntur segetes, et deplorata coloni
Vota jacent [1]; longique labor perit irritus anni.
  Nec cœlo contenta suo Jovis ira : sed illum
Cæruleus frater juvat auxiliaribus undis [2].
Convocat hic amnes : qui post quàm tecta tyranni
Intravêre sui; Non est hortamine longo
Nunc, ait, utendum : vires effundite vestras.
Sic opus est : aperite domos : ac, mole remotâ,
Fluminibus vestris totas immittite habenas.
  Jusserat : hi redeunt, ac fontibus ora relaxant,
Et defrenato volvuntur in æquora cursu.
Ipse tridente suo terram percussit : at illa
Intremuit, motuque sinus patefecit aquarum.
Exspatiata ruunt per apertos flumina campos;
Cumque satis arbusta simul, pecudesque, virosque,
Tectaque, cumque suis rapiunt penetralia sacris.
Si qua domus mansit, potuitque resistere tanto
Indejecta malo; culmen tamen altior hujus
Unda tegit, pressæque labant sub gurgite turres.
Jamque mare et tellus nullum discrimen habebant :
Omnia pontus erant : deerant quoque littora ponto.
  Occupat hic collem : cymbâ sedet alter aduncâ,
Et ducit remos illic, ubi nuper ararat.

[1] Les vœux des laboureurs, c'est-à-dire, l'espérance d'une récolte abondante.

[2] *Cæruleus.* On donne cette épithète à Neptune, à cause de la couleur des eaux de la mer, dont il avait l'empire.

Tout le fruit de l'année et de ses longs travaux,
Tout l'espoir des moissons a péri sous les eaux.

C'est peu pour Jupiter : le roi des mers profondes
Prête au courroux du ciel le secours de ses ondes.
Il convoque les dieux des fleuves, des ruisseaux :
« Qu'est-il besoin de perdre et le tems et les mots?
Il s'agit de montrer qui je suis, qui vous êtes;
Ouvrez les réservoirs de vos sources secrètes;
Forcez digues, remparts; ravagez, entraînez,
Et donnez un champ libre à vos flots déchaînés ».

Il parle; on obéit. Leurs digues sont rompues;
Leur courant plus rapide, à vagues épandues,
Porte un double tribut à la mer qui l'attend.
Le roi des mers lui-même, armé de son trident,
Soudain frappe la terre; elle tremble, et les ondes
S'ouvrent de ses flancs creux les cavernes profondes.
A flots impétueux les fleuves débordés
Précipitent leurs cours sur les champs inondés;
Ils entraînent troupeaux, bergers, arbres, cabanes,
Et les temples des dieux, comme les toits profanes.
Si quelque tour résiste et reste encor debout,
L'onde en presse le faîte, et la couvre par-tout.
D'un bout du monde à l'autre elle étend ses ravages:
Tout était mer; la mer n'avait point de rivages.

L'un saisit une barque, un autre gagne un roc:
La rame se promène où se traîna le soc.

Ille supra segetes, aut mersæ culmina villæ,
Navigat : hic summâ piscem deprendit in ulmo.
Figitur in viridi, si Fors tulit, ancora prato;
Aut subjecta terunt curvæ vineta carinæ :
Et, modò quâ graciles gramen carpsêre capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.
Mirantur sub aquâ lucos, urbesque, domosque
Nereïdes : silvasque tenent Delphines, et altis
Incursant ramis, agitataque robora pulsant.
Nat lupus inter oves : fulvos vehit unda leones [1] :
Unda vehit tigres : nec vires fulminis apro,
Crura nec ablato prosunt velocia cervo :
Quæsitisque diu terris, ubi sidere detur,
In mare lassatis volucris vaga decidit alis.
Obruerat tumulos immensa licentia ponti,
Pulsabantque novi montana cacumina fluctus.
Maxima pars undâ rapitur : quibus unda pepercit,
Illos longa domant inopi jejunia victu.

[1] Ici Sénèque reproche à Ovide de ne pas soutenir le ton sublime de sa description, de descendre à de petits détails, de s'en amuser, et de se jouer en quelque sorte de sa matière. Farnabe réfute Sénèque : il répond que dans le tableau de la submersion universelle, le poète a dû peindre les animaux, que ni leur légèreté, ni leur force, ni leur courage, ne purent sauver de leur perte. Farnabe a raison. Mais Sénèque n'a pas tort de desirer que le poète ne se fût pas permis certains jeux de phrase, qui, par un vice de forme, diminuent l'intérêt du fond, vice que la traduction n'a pas.

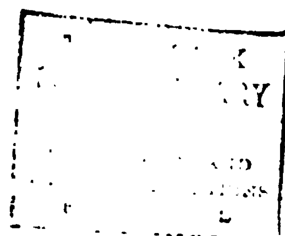
Celui-ci sur ses toits gouvernant sa nacelle,
Voit nager ses moissons dans l'onde universelle;
Celui-là sur un orme, asile des oiseaux,
Est surpris de trouver un habitant des eaux.
Où le pampre a verdi, le pin creusé fend l'onde;
Et l'ancre trouve un pré sous la vague profonde.
Le phoque monstrueux se roule sur les monts
Où la chèvre légère ébranchait les buissons.
La Néréïde, au fond des campagnes humides,
Admire des palais, des tours, des pyramides.
Les citoyens de l'onde habitent les forêts,
Et le dauphin joyeux bondit sur leurs sommets.
Il n'est plus d'ennemis : on voit nager ensemble
La brebis et le loup que le danger rassemble.
L'onde a vaincu le tigre emporté dans son cours :
L'agilité du cerf ne peut sauver ses jours.
Las de voler au loin, sans trouver de refuge,
L'oiseau tombe, et périt dans la mer du déluge.
Elle a couvert les monts abaissés sous ses flots,
Et sur les eaux encore amoncèle les eaux.
Dans l'immense océan nul vivant ne surnage,
Tout fut enseveli; le monde fit naufrage :
Ou si l'onde épargna quelques infortunés,
Par une longue faim leurs jours sont terminés.

XVI. *Servati à diluvio Deucalion et Pyrrha.*

SEPARAT Aonios Actæis Phocis ab arvis,
Terra ferax, dum terra fuit; sed tempore in illo
Pars maris, et latus subitarum campus aquarum.
Mons ibi verticibus petit arduus astra duobus,
Nomine Parnassus, superatque cacumine nubes.
Hîc ubi Deucalion, nam cætera texerat æquor,
Cum consorte tori parvâ rate vectus adhæsit;
Corycidas [1] Nymphas, et numina montis adorant,
Fatidicamque Themin, quæ nunc [2] oracla tenebat.
Non illo melior quisquam, nec amantior æqui
Vir fuit, aut illâ metuentior ulla Deorum.
Juppiter ut liquidis stagnare paludibus orbem,
Et superesse videt de tot modò millibus unum,
Et superesse videt de tot modò millibus unam;
Innocuos ambos, cultores numinis ambos;
Nubila disjecit: nimbisque Aquilone remotis,
Et cœlo terras ostendit, et æthera terris.
Nec maris ira manet: positoque tricuspide telo
Mulcet aquas rector pelagi: supraque profundum

[1] On allait sur le Parnasse consulter les oracles au fond d'une grotte appelée Coryce, consacrée aux nymphes de la montagne et à Thémis.

[2] Farnabe explique très-bien le sens de l'adverbe *nunc. Terræ, quæ primo tenebat oraculum, successit Themis, huic Apollo.*





Neptune calme les Flots.

XVI. *Deucalion et Pyrrha sauvés du Déluge.*

De l'antique Aonie, aux Muses consacrée,
Par les champs Phocéens l'Attique est séparée;
Champs féconds, mais alors vastes plaines des mers,
Abîmes spacieux et liquides déserts.
Là, du double sommet de sa longue colline,
Un mont perce la nue où sa hauteur domine.
Le Parnasse est son nom : sur ce roc élevé,
A l'aide d'une barque avec peine sauvé,
Parvint Deucalion seul avec sa compagne.
Ils adorent tous deux les dieux de la montagne:
Aux nymphes de Coryce, à la sage Thémis,
Ils offrent d'humbles vœux, un cœur pur et soumis.
Nul homme autant que lui, nulle femme autant qu'elle,
Ne fut des saints devoirs observateur fidèle.
Quand Jupiter a vu le monde submergé,
Lavé par le déluge, et de crimes purgé;
Et que de tant d'humains qui couvraient sa surface,
Deux à peine sauvés survivaient à leur race,
Tous deux faisant le bien, tous deux craignant les dieux;
Il écarte aussi-tôt les brouillards pluvieux,
Ordonne à l'Aquilon de leur livrer la guerre,
Et rend la terre au ciel, et le ciel à la terre.
La mer calme ses flots; l'humide souverain
Du trident redoutable a désarmé sa main.

Exstantem, atque humeros innato murice tectum,
Cæruleum Tritona vocat : conchæque sonaci
Inspirare jubet; fluctusque et flumina signo
Jam revocare dato. Cava buccina sumitur illi
Tortilis [1], in latum quæ turbine crescit ab imo :
Buccina, quæ medio concepit ut aëra ponto [2],
Litora voce replet, sub utroque jacentia Phœbo.
Tum quoque, ut ora Dei madidâ rorantia barbâ
Contigit, et cecinit jussos inflata receptus,
Omnibus audita est telluris et æquoris undis :
Et quibus est undis audita, coërcuit omnes.
Jam mare litus habet : plenos capit alveus amnes :
Flumina subsidunt : colles exire videntur.
Surgit humus : crescunt loca decrescentibus undis.
Postque diem longam nudata cacumina silvæ [3]
Ostendunt, limumque tenent in fronde relictum.
Redditus orbis erat : quem post quàm vidit inanem,
Et desolatas agere alta silentia terras,
Deucalion, lacrymis ita Pyrrham affatur obortis.
O soror ! ô conjux ! ô ! femina sola superstes,

[1] *Tortilis*, qui se recourbe en spirale sur elle-même. *Turbine ab imo*, c'est-à-dire, *ab imâ parte buccinæ, quæ est instar turbinis.*

[2] *Concepit aëra*, c'est-à-dire, *accepit flatum ac spiritum à Tritone.*

[3] *Diem* pour *tempus*. Ce substantif mis au genre féminin, signifie en bonne latinité un temps indéfini. Cette remarque grammaticale est digne d'attention.

Il appelle Triton au dos couvert d'écaille,
Triton qui, sur les eaux où domine sa taille,
Reflète, au jour mouvant dans le cristal des airs,
Et l'azur de la nacre, et la pourpre des mers.
Il paraît, et le dieu dont il est l'interprète
Lui commande d'enfler sa bruyante trompette,
Et de faire rentrer des bords les plus lointains
Les fleuves dans leurs lits, les mers dans leurs bassins.
Triton saisit soudain sa conque monstrueuse,
Sa conque, dont la forme oblongue et tortueuse,
Toujours se recourbant et s'alongeant toujours,
S'élargit en croissant par d'obliques détours.
Aussi-tôt que le dieu l'approcha de sa bouche,
Aux bords où le soleil et se lève et se couche,
De ses sons prolongés tout au loin retentit;
Tout au signal donné rentre en l'ordre prescrit.
Les fleuves ont des bords, la mer a des rivages.
Les monts sortis des eaux lèvent leurs fronts sauvages.
Si long-tems engloutis, les arbres dépouillés
Reparaissent enfin de fange encor souillés:
Et l'onde qui décroît, semble accroître le monde.
La terre a reparu, solitude profonde,
Où se taît du néant l'effroi silencieux.
Deucalion soupire, et les larmes aux yeux,
Il s'écrie : O ma sœur ! ô ma femme ! ô seul reste
D'un sexe submergé par le courroux céleste !

Quam commune mihi genus, et patruelis origo [1].
Deinde torus junxit; nunc ipsa pericula jungunt :
Terrarum, quascumque vident occasus et ortus,
Nos duo turba sumus : possedit cætera pontus.
Nunc quoque adhuc vitæ non est fiducia nostræ
Certa satis : terrent etiamnum nubila mentem.
Quid tibi, si sine me fatis erepta fuisses,
Nunc animi, miseranda, foret? quo sola timorem
Ferre modo posses? quo consolante, dolores?
Namque ego, crede mihi, si te modò pontus haberet,
Te sequerer, conjux : et me quoque pontus haberet.
O ! utinam possim populos reparare paternis
Artibus; atque animas formatæ infundere terræ.
Nunc genus in nobis restat mortale duobus,
(Sic visum Superis) hominumque exempla manemus.

XVII. *Homines à lapidibus procreati.*

Dixerat, et flebant : placuit cœleste precari
Numen; et auxilium per sacras quærere sortes.
Nulla mora est; adeunt pariter Cephisidas undas,
Ut nondum liquidas, sic jam vada nota secantes.

[1] Quelque soin que j'apporte à conserver au style d'Ovide toute sa précision, il y a des occasions où, dans notre langue, cette concision deviendrait obscurité.

J'évite d'être long, et je deviens obscur.

Ici la parenté de Deucalion, fils de Prométhée, avec sa femme Pyrrha, fille d'Epiméthée, frère de Prométhée, avait besoin pour nous d'être expliquée.

C'était peu que du sang le fraternel lien
Eût uni de si près et ton père et le mien ;
C'était peu que depuis l'amour et l'hyménée
Eussent joint nos deux cœurs et notre destinée ;
Le ciel voulait encor, pour serrer tous ces nœuds,
Dans le péril commun nous réunir tous deux.
Hors nous, tout a péri dans les gouffres de l'onde ;
Nous deux seuls aujourd'hui nous sommes tout le monde.
Je n'osè même encor répondre de nos jours.
Ces nuages errans m'épouvantent toujours.
Sans sauver ton époux, si le ciel t'eût sauvée,
Hélas ! à quel destin serais-tu réservée ?
Seule, à qui pourrais-tu confier tes douleurs ?
Qui calmerait ta crainte ou sécherait tes pleurs ?
Chère épouse, sans moi, si la mer t'eût ravie,
Ah ! crois que ton époux dans la mer t'eût suivie !
Comme à vous, ô mon père ! oh ! s'il m'était donné
D'animer un limon sous mes doigts façonné !
Mais le ciel à son gré règle ce que nous sommes,
Et dans nous sauve au moins un modèle des hommes.

XVII. *Ils réparent le genre humain.*

Il dit ; tous deux pleuraient. Le ciel fut leur recours.
Ils descendent aux bords, où reprenant son cours,
Le Céphyse sacré dans sa rive première
Roulait des flots mêlés d'une fange grossière.

Inde ubi libatos irroravêre liquores
Vestibus et capiti ; flectunt vestigia sanctæ
Ad delubrá Deæ : quorum fastigia turpi
Squalebant musco ; stabantque sine ignibus aræ.
Ut templi tetigêre gradus, procumbit uterque
Pronus humi, gelidoque pavens dedit oscula saxo.
Atque ita, si precibus, dixerunt, numina justis
Victa remollescunt, si flectitur ira Deorum ;
Dic, Themi, quâ generis damnum reparabile nostri
Arte sit : et mersis fer opem, mitissima, rebus [1].
Mota Dea est, sortemque dedit : Discedite templo,
Et velate caput ; cinctasque resolvite vestes [2] ;
Ossaque post tergum magnæ jactate Parentis [3].
Obstupuêre diu : rumpitque silentia voce
Pyrrha prior ; jussisque Deæ parere recusat :
Detque sibi veniam, pavido rogat ore : pavetque
Lædere jactatis maternas ossibus umbras.
Interea repetunt cæcis obscura latebris [4]

[1] *Mersis*, c'est-à-dire, *perditis*. Ici, la métaphore est d'autant plus juste, que le monde entier avait fait naufrage.

[2] *Ritu sacro, ex more augurum. Piaculum enim est in sacrificio aliquid esse religatum ; et velando caput humiles se et indignos confitebantur.* Farnabe.

[3] Tous mes devanciers, sans exception, ont traduit *magnæ parentis*, grand'mère.

O les sots écrivains ! ô les plats traducteurs !

[4] *Latebris*, c'est-à-dire, *ambagibus*, ambiguités.

Quand ils ont de l'eau sainte arrosé leurs cheveux,
Au temple de Thémis ils vont porter leurs vœux.
Son dôme était couvert d'une mousse fangeuse.
Un limon où croissait l'herbe marécageuse,
Avait sur les autels éteint les feux sacrés.
Dès que leurs piés du temple ont touché les degrés,
Chacun d'eux à genoux prosterné sur la terre,
Du seuil religieux baise humblement la pierre.
Si jamais, disent-ils, l'homme a fléchi les dieux,
Si ses maux ont trouvé grace devant leurs yeux,
O Thémis, apprends-nous par quelle main féconde
Nous pouvons réparer le naufrage du monde :
Jette sur l'univers des yeux compatissans !
La déesse propice à leurs vœux innocens,
Leur répond en ces mots : Loin du sacré portique,
Allez, prenez les os de votre mère antique,
Et recouvrant vos fronts de vos longs vêtemens,
Tous deux, derrière vous, jetez ces ossemens.
L'un et l'autre long-tems se regarde en silence.
Se peut-il que le ciel leur commande une offense?
Pyrrha craint d'obéir aux ordres de Thémis.
O déesse, tu sais si mon cœur t'est soumis :
Mais puis-je d'une mère, avec des mains profanes,
Toucher les os sacrés, et violer les mânes?
Cependant agités de scrupules pieux,
De cet oracle obscur le sens mystérieux

Verba datæ sortis secum, inter seque volutant.
Inde Promethides placidis Epimethida dictis
Mulcet; et, Aut fallax, ait, est solertia nobis;
Aut pia sunt, nullumque nefas oracula suadent.
Magna Parens terra est : lapides in corpore terræ
Ossa reor dici : jacere hos post terga jubemur.
Conjugis augurio quamquam Titania mota est,
Spes tamen in dubio est : adeò cœlestibus ambo
Diffidunt monitis : sed quid tentare nocebit?
Descendunt, velantque caput, tunicasque recingunt;
Et jussos lapides sua post vestigia mittunt.
Saxa (quis hoc credat, nisi sit pro teste vetustas?)
Ponere duritiem cœpêre, suumque rigorem;
Mollirique morâ, mollitaque ducere formam.
Mox, ubi creverunt, naturaque mitior illis
Contigit, ut quædam, sic non manifesta, videri
Forma potest hominis; sed uti de marmore cœpto
Non exacta satis, rudibusque simillima signis.
Quæ tamen ex illis aliquo pars humida succo,
Et terrena fuit, versa est in corporis usum.
Quod solidum est, flectique nequit, mutatur in ossa :
Quod modò vena fuit, sub eodem nomine mansit.
Inque brevi spatio, Superorum numine, saxa
Missa viri manibus faciem traxêre virilem :
Et de femineo reparata est femina jactu.

Long-tems occupe en vain leur pensée inquiète.
Enfin Deucalion, plus heureux interprète,
De sa chère Pyrrha rassure les esprits.
L'oracle, lui dit-il, ou je l'ai mal compris,
N'exige rien de nous qui ne soit légitime.
Non, non, jamais les dieux n'ont ordonné le crime.
La Terre est en effet la mère des humains.
Les pierres sont ses os, qui, lancés par nos mains,
Vont du monde désert peupler la solitude.
Pyrrha n'ose bannir sa sainte inquiétude :
Mais que hasardent-ils ? Le front voilé, tous deux
Ramassent des cailloux qu'ils jettent derrière eux.
Soudain, qui le croirait, si le tems d'âge en âge
N'en avait jusqu'à nous transmis le témoignage ?
Ces cailloux amollis sous leurs doigts étonnés,
S'échappent de leurs mains à demi-façonnés ;
Et perdant par degrés leur rudesse première,
Offrent déjà de l'homme une image grossière.
Tels dans un atelier vous pourriez voir épars
Des bustes ébauchés par le ciseau des arts.
Le limon emprunté des fanges de la terre,
D'une chair animée enveloppe la pierre.
La veine est veine encor. Les plus durs élémens,
Solides, durs encor, forment les ossemens.
Ainsi d'hommes sans nombre un seul homme est le père,
Et de femmes sans nombre une femme est la mère.

Inde genus durum sumus [1], expériensque laborum:
Et documenta damus, quâ simus origine nati.

XVIII. *Renascuntur animantia. Serpens Python.*

CÆTERA diversis tellus animalia formis
Sponte suâ peperit : post quàm vetus humor ab igne
Percaluit Solis, cœnumque udæque paludes
Intumuêre æstu; fecundaque semina rerum
Vivaci [2] nutrita solo, ceu matris in alvo,
Creverunt, faciemque aliquam cepêre morando.
Sic ubi deseruit madidos septemfluus agros
Nilus, et antiquo sua flumina reddidit alveo [3],
Æthereoque recens exarsit sidere limus;
Plurima cultores versis animalia glebis
Inveniunt, et in his quædam modò cœpta, sub ipsum
Nascendi spatium : quædam imperfecta, suisque
Trunca vident numeris : et eodem in corpore sæpe
Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

Quippe ubi temperiem sumsêre humorque calorque,
Concipiunt; et ab his oriuntur cuncta duobus :
Cùmque sit ignis aquæ pugnax, vapor humidus omnes

[1] *Inde homines nati, durum genus.* Géorg. liv. 1.

[2] *Vivaci,* propre à donner la vie, et non pas qui vit long-tems.

[3] *Flumina.* Cette expression est ici d'autant propre, que les sept bouches du Nil peuvent être considérées comme autant de fleuves.

De-là nous sommes nés durs et laborieux,
Dignes fils des cailloux qui furent nos aïeux.

XVIII. *Reproduction des Animaux. Le serpent Python.*

Les animaux, divers d'espèce et de figure,
Sortirent du limon, berceau de la nature;
Quand la terre échauffée aux traits brûlans du jour,
Dans ses flancs que du ciel a fécondés l'amour,
Eut mûri la semence arrivée à son terme,
Et sous sa forme enfin développé son germe.
Ainsi lorsqu'à Memphis le fleuve aux sept canaux
Des campagnes qu'il baigne a retiré ses flots,
Et dans son lit antique a ramené son onde;
A peine le limon que la chaleur féconde
De l'astre de la vie a senti les rayons,
Le laboureur surprend dans les nouveaux sillons
Mille insectes divers qui commencent d'éclore,
Et sont moitié vivans, et moitié fange encore.
Si-tôt qu'avec le chaud, par un hymen heureux,
L'humide se confond, tout est produit par eux.
L'onde, contraire au feu, le feu contraire à l'onde,
Ennemis alliés, régénèrent le monde.
Ainsi quand le soleil, des humides marais
Eut échauffé la fange et le limon épais;

Res creat, et discors concordia foetibus apta est [1].
Ergo ubi, diluvio tellus lutulenta recenti,
Solibus æthereis almoque recanduit æstu;
Edidit innumeras species : partimque figuras
Retulit antiquas; partim nova monstra creavit [2].
Illa quidem nollet, sed te quoque, maxime Python,
Tum genuit : populisque novis, incognita serpens,
Terror eras : tantum spatii de monte tenebas.

Hanc Deus arcitenens, et numquam talibus armis
Ante, nisi in damis capreisque fugacibus, usus,
Mille gravem telis, exhaustâ pæne pharetrâ [3],
Perdidit, effuso per vulnera nigra veneno.
Neve operis famam possit delere vetustas,
Instituit sacros celebri certamine ludos,
Pythia, de domitæ serpentis nomine dictos.
His juvenum quicumque manu, pedibusve, rotâve
Vicerat; esculeæ capiebat frondis honorem.
Nondum laurus erat; longoque decentia crine
Tempora cingebat de quâlibet arbore Phoebus.

[1] *Concordia discors*, un accord discordant : c'est-à-dire, le choc harmonique des élémens contraires.

[2] *Nova monstra*, des animaux d'une espèce nouvelle. Tout ce qui est extraordinaire pour nous, nous étonne et nous effraye. Les Latins appelaient *monstrum* cette nouveauté surprenante.

[3] Farnabe donne une explication très-plausible de cette fiction. *Exhalationis putredinem à diluvio gravem, sol radiorum, tanquam sagittarum, ictu attenuavit et exsiccavit.*



Le Serpent Python tué par Apollon.

Des feux de sa chaleur doucement pénétrée,
La terre à reproduire en tous lieux préparée,
Rendit à l'univers ses premiers animaux.
Mais elle vit encor par des monstres nouveaux
De sa fécondité la gloire profanée.
A te donner le jour elle fut condamnée,
Pithon, serpent énorme entre tous les serpens,
Qui du monde effrayas les nouveaux habitans;
Tant sur les flancs du mont, fatigué de ta masse,
Tes replis, en rampant, couvraient un long espace!
Apollon prend son arc, ses traits long-tems oisifs,
Ou sans gloire perdus sur les daims fugitifs,
Épuise son carquois sur ce monstre terrible,
Et teint ses flèches d'or dans son venin horrible.
Jaloux de consacrer aux siècles à venir
D'un triomphe si beau l'immortel souvenir,
Il établit des jeux, solennités publiques,
Et du nom du serpent les nomma jeux Pythiques.
C'est là que la jeunesse, amante de l'honneur,
Signalant son adresse, ainsi que sa vigueur,
Court sur un char rapide, ou lutte dans l'arène.
Le vainqueur autrefois se couronnait de chêne,
Symbole de l'honneur, plus précieux que l'or.
Verts rameaux du laurier, vous n'étiez point encor;
Et du bel Apollon la blonde chevelure
De tout arbre sans choix empruntait sa parure.

XIX. *Daphne in laurum.*

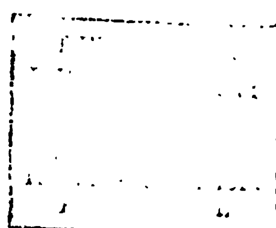
Primus amor Phœbi Daphne Peneïa : quem non
Fors ignara dedit, sed sæva Cupidinis ira.
Delius nunc nuper, victâ serpente superbus,
Viderat adducto flectentem cornua nervo [1] :
Quidque tibi, lascive [2] puer, cum fortibus armis?
Dixerat : ista decent humeros gestamina [3] nostros,
Qui dare certa feræ, dare vulnera possumus hosti;
Qui modò, pestifero tot jugera [4] ventre prementem,
Stravimus innumeris tumidum Pythona sagittis.
Tu face nescio quos esto contentus amores
Irritare tuâ, nec laudes assere nostras.
Filius huic Veneris : Figat tuus omnia, Phœbe;
Te meus arcus, ait : quantoque animalia cedunt
Cuncta tibi, tanto minor est tua gloria nostrâ.
Dixit : et, eliso percussis aëre pennis,
Impiger umbrosâ Parnassi constitit arce :

[1] *Cornua*, les deux extrémités de l'arc, qui ordinairement étaient garnies de corne.

[2] *Lascive* contraste avec *fortibus*. Cette antithèse, suggérée par le dédain, est une expression de mœurs et de caractère.

[3] *Gestamina*, terme de jactance et d'emphase très-convenable à la circonstance.

[4] *Jugera* signifie proprement l'espace de terrein qu'une charrue peut labourer en un jour. Ce mot dérive de *jugum*, attelage de deux bœufs. On le rend en français par *arpent*, expression équivalente.





Daphné poursuivie par Apollon, et métamorphosée en Laurier par son pere.

XIX. *Daphné en Laurier.*

LA nymphe à qui Pénée avait donné le jour,
Daphné, du dieu des vers fut le premier amour.
Des caprices du sort ce ne fut point l'ouvrage:
Cupidon irrité se vengeait d'un outrage.
Apollon voit l'Amour qui tâche avec effort
A tendre de son arc l'indocile ressort.
Encor tout orgueilleux de sa gloire récente,
Faible enfant, que fais-tu de cette arme puissante,
Lui dit-il ? Ce carquois, parure des combats,
Ne sied qu'à mon épaule, et cet arc à mon bras.
Quel autre peut lancer des flèches toujours sûres?
Quel autre a pu percer d'innombrables blessures
Ce dragon venimeux aux longs replis rampans,
Python, qui sous son poids couvrait seul tant d'arpens?
Content de ton flambeau dans le cœur d'une belle,
De je ne sais quels feux fais jaillir l'étincelle;
Fais pleurer des amans : ce sont là tes exploits.
Use de ton pouvoir, mais respecte mes droits.
De tes traits, dit l'enfant, rien ne peut se défendre;
Mais défends-toi des miens. Oui, mon arc va t'apprendre
Qu'autant qu'un immortel surpasse un vil Python,
Autant son fier vainqueur le cède à Cupidon.
Il a dit : et d'un vol agile et plein d'audace
Il fend l'air, et s'élève au sommet du Parnasse.

Eque sagittiferâ prompsit duo tela pharetrâ
Diversorum operum : fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit, auratum est, et cuspide fulget acutâ [1] :
Quod fugat, obtusum est; et habet sub arundine plumbum.
Hoc Deus in Nymphâ Penëide fixit; at illo
Læsit Apollineas trajecta per ossa medullas.
Protinus alter amat : fugit altera nomen amantis,
Silvarum latebris, captivarumque ferarum
Exuviis gaudens, innuptæque æmula Phœbes.
Vitta coërcebat positos sine lege capillos.
Multi illam petiêre : illa aversata petentes,
Impatiens expersque viri, nemorum avia lustrat :
Nec quid Hymen, quid Amor, quid sint connubia curat.
Sæpe pater dixit; Generum mihi, filia, debes [2].
Sæpe pater dixit; Debes mihi, nata, nepotes.
Illa, velut crimen, tædas exosa jugales [3],
Pulchra verecundo suffunditur ora rubore :
Inque patris blandis hærens cervice lacertis;

[1] Horace représente Cupidon :

Semper ardentes acuens sagittas,
Caute cruentâ.

[2] Ce genre de répétition, familier à Ovide, donne à ses vers une grace facile, qui les grave dans la mémoire.

[3] *Tædas jugales,* métaphore élégante pour exprimer l'hymen. Elle est empruntée d'une cérémonie en usage chez les Grecs et les Romains. Lorsqu'on conduisait la nouvelle mariée à la maison de son époux, deux enfans portaient des flambeaux devant elle.

Là, sans être apperçu, sous un ombrage épais,
Dans son double carquois sa main choisit deux traits.
L'un inspire l'amour, et l'autre le repousse.
L'un est un fer doré, l'autre un plomb qui s'émousse.
Ce trait frappe la nymphe et mollit sur son cœur.
L'autre perce le dieu : blessé du fer vengeur,
C'en est fait : malheureux ! il se consume, il aime;
Il aime, et d'un amant Daphné craint le nom même.
Compagne de Diane, hôtesse des forêts,
Elle aime à s'égarer dans leurs détours secrets.
Elle aime à remporter d'une main triomphante
Des animaux vaincus la dépouille sanglante.
Belle sans ornement, un nœud simple et sans art
Rassemble ses cheveux voltigeans au hasard.
En vain de mille amans Daphné reçoit l'hommage :
L'hommage des amans est pour elle un outrage.
Sauvage, indépendante, elle habite les bois,
Et dédaigne l'amour et l'hymen et ses lois.

Son père lui disait : c'est assez t'en défendre;
Je te dois un époux, et tu me dois un gendre.
Comme un crime honteux craignant un nœud si doux,
La nymphe rougissait au seul nom d'un époux.
Le modeste incarnat d'une pudeur touchante
Colorait de son teint la fraîcheur innocente;
Et tenant le vieillard dans ses bras enchaîné :
Mon père, disait-elle, accordez à Daphné

Da mihi perpetuâ, genitor carissime, dixit,
Virginitate frui : dedit hoc pater ante Dianæ.
Ille quidem obsequitur: sed te decor iste, quod optas,
Esse vetat : votoque tuo tua forma repugnat [1].
Phœbus amat, visæque cupit connubia Daphnes :
Quæque cupit, sperat: suaque illum oracula fallunt.
Utque leves stipulæ demptis adolentur aristis;
Ut facibus sepes ardent, quas fortè viator [2]
Vel nimis admovit, vel jam sub luce reliquit;
Sic Deus in flammas abiit : sic pectore toto
Uritur, et sterilem sperando nutrit amorem.
Spectat inornatos collo pendere capillos [3],
Et, Quid ? si comantur, ait : videt igne micantes,
Sideribus similes, oculos : videt oscula, quæ non
Est vidisse satis : laudat digitosque, manusque,
Brachiaque, et nudos mediâ plus parte lacertos :
Si qua latent, meliora putat. Fugit ocior aurâ
Illa levi : neque ad hæc revocantis verba resistit.

[1] Dans la belle cantate de Calisto, un des chefs-d'œuvre de notre grand poète lyrique, cette nymphe prononce le même vœu devant Diane :

Calisto, ce fut là ton serment; mais hélas !
Ta fatale beauté ne le confirmait pas.

[2] Cette comparaison a le double mérite de faire allusion à un usage des anciens voyageurs, et d'exprimer avec vivacité la passion d'Apollon et la violence soudaine de sa flamme.

[3] Quel mélange aimable d'esprit et de sentiment dans ces détails enchanteurs !

D'échapper à des nœuds que sa pudeur condamne :
Jupiter accorda cette grace à Diane.
  Elle dit, et Pénée incliné dans ses bras,
Pressé contre son sein, lui cède, et ne sait pas
Résister aux desirs d'une fille si chère.
Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton père?
Ta beauté te défend d'être ce que tu veux :
Ou cesse d'être belle, ou renonce à tes vœux.
  Phébus aime, et trompé par son oracle même,
Il espère être aimé de la nymphe qu'il aime.
Comme on voit s'embraser les stériles débris
D'un chaume pétillant, reste des blonds épis ;
Ou comme en un instant un buisson se consume,
Lorsqu'aux premiers rayons du jour qui se rallume,
L'imprudent voyageur y jette son flambeau :
A l'aspect de Daphné, brûlé d'un feu nouveau,
Ainsi le dieu des vers sent consumer son ame ;
Et l'espoir qui l'abuse attise encor sa flamme.
  Il voit flotter sans art ses cheveux négligés ;
Que serait-ce si l'art les avait arrangés?
Il voit son teint, sa bouche, image de la rose :
Il la voit; mais hélas ! ne peut-il autre chose?
Il voit ses bras d'albâtre et ses pieds délicats :
Ce qu'il voit embellit tout ce qu'il ne voit pas.
Plus prompte que le vent, Daphné vole et l'évite.
En vain à l'écouter, en ces mots il l'invite :

Nympha, precor, Penêi, mane: non insequor hostis.
Nympha, mane : sic agna lupum, sic cerva leonem,
Sic aquilam pennâ fugiant trepidante columbæ;
Hostes quæque suos : amor est mihi causa sequendi.
Me miserum! ne prona cadas, indignave lædi
Crura secent sentes ; et sim tibi causa doloris [1].
Aspera, quà properas, loca sunt : moderatiùs, oro,
Curre, fugamque inhibe ; moderatiùs insequar ipse.
Cui placeas, inquire tamen. Non incola montis,
Non ego sum pastor : non hîc armenta, gregesve
Horridus observo. Nescis, temeraria, nescis
Quem fugias : ideoque fugis. Mihi Delphica tellus,
Et Claros, et Tenedos, Pataræaque regia servit.
Juppiter est genitor : per me, quod eritque, fuitque,
Estque, patet : per me concordant carmina nervis.
Certa quidem nostra est ; nostrâ tamen una sagittâ
Certior, in vacuo quæ vulnera pectore fecit.
Inventum medicina meum est : opiferque per orbem
Dicor ; et herbarum subjecta potentia nobis.

[1] Quelle naïveté exquise dans cette prière ? qui pourrait n'en pas sentir la délicatesse ? Eh bien, le traducteur en prose qui a pris le nom de Malfilâtre, l'a si peu sentie, qu'il l'a effacée. Il supprime également la triple comparaison de la colombe, de la brebis et de la biche, comparaison qui a tant de convenance dans un sujet qui avoisine le genre de la pastorale. Malheur à ces pédans pour qui les beautés d'Ovide sont des défauts, et qui affichent un goût exclusif pour Virgile. Rien ne prouve mieux que leur admiration est de préjugé et sur parole.

O fille du Pénée, arrête; ne crois pas
Qu'un farouche ennemi poursuive ici tes pas.
Arrête. Si l'on voit d'une aile fugitive
Échapper au vautour la colombe craintive,
Si l'agneau fuit le loup, si le chevreuil léger
A l'aspect du lion se dérobe au danger;
Ce sont leurs ennemis. Arrête et considère
Que celui que tu fuis n'aspire qu'à te plaire.
Les sentiers où tu cours, hélas ! sont peu frayés :
Les buissons épineux peuvent blesser tes piés.
Et j'en serais la cause ! Ah ! retarde ta fuite,
Et je vais à mon tour retarder ma poursuite.
Vois, regarde l'amant épris de ta beauté.
Ce n'est point de ces monts un satyre effronté,
Un agreste habitant de cette agreste plaine,
Un pâtre plus hideux que les chèvres qu'il mène.
Tu ne sais qui tu fuis, hélas ! et tu me fuis.
Écoute au moins, écoute, et connais qui je suis.
Fils du grand Jupiter, le Pinde est mon empire.
Je suis le dieu des vers, et le dieu de la lyre.
Je prédis l'avenir, je connais le passé :
Nul aux combats de l'arc ne m'avait surpassé.
Il est pourtant, il est une flèche plus sûre
Dont mon cœur à ta vue a senti la blessure.
J'enseigne les vertus des puissans végétaux :
Heureux de posséder l'art de guérir les maux !

Hei mihi! quod nullis amor est medicabilis herbis :
Nec prosunt domino, quæ prosunt omnibus, artes.
Plura locuturum timido Peneïa cursu
Fugit; cumque ipso verba imperfecta reliquit [1].
Tum quoque visa decens : nudabant corpora venti,
Obviaque adversas vibrabant flamina vestes :
Et levis impexos retro dabat aura capillos;
Auctaque forma fugâ est. Sed enim non sustinet ultra
Perdere blanditias juvenis Deus : utque movebat
Ipse Amor, admisso sequitur vestigia passu.
Ut canis in vacuo leporem cum Gallicus arvo
Vidit; et hic prædam pedibus petit, ille salutem.
Alter inhæsuro similis, jam jamque tenere
Sperat, et extento stringit vestigia rostro;
Alter in ambiguo est, an sit deprensus, et ipsis
Morsibus eripitur : tangentiaque ora relinquit.
Sic Deus, et virgo est : hic spe celer, illa timore.
Qui tamen insequitur, pennis adjutus Amoris,
Ocior est, requiemque negat : tergoque fugaci
Imminet; et crinem sparsum cervicibus afflat.

[1] Le style du poète a toute l'agilité de la nymphe fugitive et du dieu qui vole sur sa trace. La variante que l'on va lire, prouve le soin que j'ai mis à rendre cette vivacité dans une langue qui, par sa construction analogue, est nécessairement plus lente.

Tandis qu'il parle encor, la nymphe à pas pressés,
Échappe à ses discours à demi prononcés,
Et de ses derniers mots à peine au loin frappée,
N'entend que faiblement sa voix entrecoupée.

Malheureux que l'amour soit un mal incurable,
Que mon art pour moi seul ne soit pas secourable !
 Il parlait : mais la nymphe à pas précipités
Échappe à ses discours dans les airs emportés.
En vain il parle encore, en vain il la rappelle :
Elle fuit, et bien loin le laisse derrière elle.
Avec plus de vîtesse elle eut plus de beauté :
Sa grace s'embellit de sa légèreté.
Le zéphir amoureux d'une aile frémissante
Soulève à plis légers sa robe voltigeante,
Et d'un sein demi-nu caressant le contour,
Du dieu qui la poursuit irrite encor l'amour.
Apollon, las de perdre une plainte frivole,
Redouble de vîtesse : il ne court plus, il vole.
Ainsi qu'un chien gaulois dans les prés bocagers
Poursuit avec ardeur un lièvre aux piés légers;
Il s'élance sur lui, le presse, le menace,
Et le col alongé, semble mordre sa trace :
Le lièvre fugitif, déjà pris à demi,
Trompe, en se détournant, la dent de l'ennemi.
Tels sont les deux amans : l'un poursuit, l'autre évite.
L'espoir le rend léger, la peur la précipite.
Mais le dieu que l'amour emporte sur ses pas,
Tout prêt à la saisir, étend déjà les bras,
Et le souffle brûlant de son haleine humide
Effleure les cheveux de la nymphe timide.

Viribus absumptis expalluit illa : citæque
Victa labore fugæ, spectans Peneïdas undas,
Fer, pater, inquit, opem; si flumina numen habetis.
Quâ nimium placui [1], Tellus, aut hisce; vel istam,
Quæ facit ut lædar, mutando perde figuram.

Vix prece finitâ, torpor gravis alligat artus:
Mollia cinguntur tenui præcordia libro.
In frondem crines, in ramos brachia crescunt :
Pes, modò tam velox, pigris radicibus hæret :
Ora cacumen obit: remanet nitor unus in illâ.
Hanc quoque Phœbus amat: positâque in stipite dextrâ,
Sentit adhuc trepidare novo sub cortice pectus [2].
Complexusque suis ramos, ut membra, lacertis,
Oscula dat ligno : refugit tamen oscula lignum [3].
Cui Deus, At conjux quoniam mea non potes esse,
Arbor eris certè, dixit, mea : semper habebunt
Te coma, te citharæ, te nostræ, laure, pharetræ.
Tu ducibus Latiis aderis, cùm læta triumphum
Vox canet; et longæ visent Capitolia pompæ.

[1] *Quâ* se rapporte à *figuram*, rejeté à la fin du vers qui suit. La phrase est en désordre, et c'est à dessein, pour imiter le trouble de la nymphe qui parle.

[2] On connaît la romance où sont ces vers :

C'est un arbre qu'il caresse,
Et sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un cœur.

[3] Pensée délicate et ingénieuse, qui conserve à Daphné son caractère pudique, même après sa métamorphose.

Elle pâlit. La crainte a glacé ses esprits.
Elle implore son père, et l'appelle à grands cris.
Si les fleuves sont dieux, ô Pénée, ô mon père,
Accours, viens me sauver d'un amant téméraire!
Terre, ouvre-moi ton sein, et punis ces attraits,
Ces attraits dangereux qu'on aime et que je hais.

Elle achevait ces mots : ses membres s'engourdissent.
Ses cheveux sur sa tête en feuillages verdissent.
Ses bras tendus au ciel s'alongent en rameaux.
Ses piés, des vents légers jadis légers rivaux,
En racines changés, s'attachent à la terre.
Une écorce naissante autour d'elle se serre.
Ses traits sont effacés : elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore; il l'embrasse, et sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle.
Quand il perd son amante, encor tendre et fidèle,
A l'arbre qui lui reste il imprime un baiser.
L'arbre rebelle encor semble s'y refuser.
Eh bien ! puisque du ciel la volonté jalouse,
Dit-il, ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins; que ton feuillage heureux
Couronne mon carquois, ma lyre et mes cheveux.
Aux murs du Capitole où des chars de victoire
Des fiers triomphateurs promèneront la gloire,
Tu seras l'ornement et le prix des héros.
Au chêne entrelacés tes mystiques rameaux

Postibus Augustis eadem fidissima custos [1],
Ante fores stabis; mediamque tuebere quercum.
Utque meum intonsis caput est juvenile capillis;
Tu quoque perpetuos semper gere frondis honores.
Finierat Pæan : factis modò laurea ramis [2]
Annuit : utque caput, visa est agitasse cacumen.

XX. *Io mutatur in vaccam.*

Est nemus Hæmoniæ, prærupta quod undique claudit
Silva : vocant Tempe [3]; per quæ Penêus, ab imo
Effusus Pindo, spumosis volvitur undis :
Dejectuque gravi tenues agitantia fumos
Nubila conducit, summasque aspergine silvas
Impluit; et sonitu plus quàm vicina fatigat.
Hæc domus, hæc sedes, hæc sunt penetralia magni
Amnis : in hoc residens facto de cautibus antro,
Undis jura dabat, Nymphisque colentibus undas.
Conveniunt illuc popularia flumina primùm;
Nescia gratentur, consolenturne parentem,
Populifer Sperchêos, et irrequietus Enipeus,

[1] *Laurus*, dit Pline, liv. v, chap. xxx, *triumphis propriè dicatur, gratissima domibus januatrix Cæsarum pontificumque : quæ sola et domos exornat, et ante limina excubat.*

[2] *Laurea*, mis pour le laurier, n'en signifie proprement que la feuille, ou une couronne qui en est formée.

[3] *Vallis Tempe amœnitatem celebrant multi : venustiùs nemo quàm Ælianus. Vide librum tertium variarum historiarum.* Farnabe.

Du palais des Césars protégeront l'entrée.
Et comme de mon front la jeunesse sacrée
N'éprouvera jamais les injures du tems,
Que ta feuille conserve un éternel printems.
Il dit; et du laurier la nouvelle verdure
S'incline, et lui répond par un léger murmure.

XX. *Io en Génisse.*

Il est en Émonie un vallon renommé,
Profond, ceint de rochers, et d'arbres enfermé.
C'est là que le Pénée, échappé de sa source,
Du Pinde à gros bouillons précipitant sa course,
Épanche avec fracas le torrent de ses flots,
Et de leur chute au loin fatigue les échos.
L'écume jaillissante en vapeurs transformée,
Élève dans les airs une humide fumée,
Et des arbres voisins humecte les sommets.
On appelle Tempé ce vallon toujours frais.
Là, s'ouvre dans le roc une grotte enfoncée,
De mousse, de glayeuls, et de joncs tapissée;
Là, le dieu tient sa cour, et gouverne en repos,
Et les eaux de son lit, et les nymphes des eaux.
Là, viennent incertains si de sa destinée
On doit féliciter ou consoler Pénée,
Le Sperchée au front ceint de pâles peupliers,
L'Énipée, et l'Éas, au lit plein de graviers,

Apidanusque senex, senisque Amphrysas, et Æas.
Moxque amnes alii : qui, quà tulit impetus illos,
In mare deducunt fessas erroribus undas.

Inachus unus [1] abest : imoque reconditus antro
Fletibus auget aquas : natamque miserrimus Io
Luget, ut amissam : nescit vitâne fruatur,
An sit apud manes [2]. Sed quam non invenit usquam,
Esse putat nusquam ; atque animo pejora veretur [3].
Viderat à patrio redeuntem Juppiter Io
Flumine : et, O ! virgo Jove digna, tuoque beatum
Nescio quem factura toro, pete, dixerat, umbras
Altorum nemorum, et nemorum monstraverat umbras,
Dum calet, et medio Sol est altissimus orbe.
Quod si sola times latebras intrare ferarum ;
Præside tuta Deo, nemorum secreta subibis :
Nec de plebe Deo, sed qui cœlestia magnâ
Sceptra manu teneo ; sed qui vaga fulmina mitto.
Ne fuge me : fugiebat enim. Jam pascua Lernæ [4],
Consitaque arboribus Lyrcæa reliquerat arva [5] ;
Cùm Deus inductâ latas caligine terras
Occuluit, tenuitque fugam, rapuitque pudorem.

[1] Cette transition si simple est digne d'attention.

[2] *Manes, inferorum deos.*

[3] *Pejora, scilicet raptum et vim virgini illatam.*

[4] *Lernæ*, marais du Péloponèse, célèbre par l'hydre aux cent têtes terrassée par Hercule.

[5] Les champs où est le Lyrcé. C'est une montagne d'Arcadie.



Jupiter Amoureux d'Io, couvre la Terre de Nuages.

Et l'Amphryse paisible, et l'Apidan rapide,
Ceux même qui courant où le hasard les guide,
Dans le sein d'Amphytrite, après de longs détours,
Vont reposer leurs flots, fatigués de leur cours.
Seul, Inachus se cache en sa grotte profonde;
Il grossit de ses pleurs la source de son onde.
Il redemande Io, qu'il ne retrouve pas;
Il pleure son absence, ou même son trépas.
Il craint pour elle encore une perte plus chère.
Jupiter l'avait vue errante et solitaire
S'égarer loin des bords du fleuve paternel.
O nymphe ! lui dit-il, digne du roi du ciel,
Toi dont peut-être un jour la beauté profanée,
A quelque amant sans nom doit être abandonnée,
Tandis qu'aux feux du jour l'ombre oppose le frais,
De ces bosquets voisins choisis le plus épais;
Ne crains point des forêts la retraite profonde;
Viens, suis les pas d'un dieu, d'un dieu maître du monde.
Quoi ! tu me fuis : arrête, et ne méprise pas
Un amant immortel épris de tes appas.
Cependant il voit fuir la naïade craintive :
Déjà du lac de Lerne elle a franchi la rive,
Et les champs de Lyrcé plantés d'arbres épars.
Alors le dieu de l'air abaissant les brouillards,
Dans un nuage obscur s'enveloppe avec elle,
Et triomphe en secret de sa pudeur rebelle.

Interea medios Juno despexit in agros;
Et noctis faciem nebulas fecisse volucres
Sub nitido mirata die; non fluminis illas
Esse, nec humenti sentit tellure remitti:
Atque suus conjux, ubi sit, circumspicit; ut quæ [1]
Deprensi toties jam nosset furta mariti.
Quem post quàm cœlo non repperit: Aut ego fallor,
Aut ego lædor, ait: delapsaque ab æthere summo,
Constitit in terris, nebulasque recedere jussit.

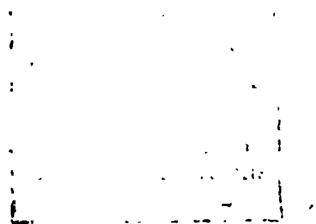
Conjugis adventum præsenserat, inque nitentem
Inachidos vultus mutaverat ille juvencam.
Bos quoque formosa [2] est. Speciem Saturnia vaccæ,
Quamquam invita, probat: nec non et cujus, et unde,
Quove sit armento, veri quasi nescia, quærit.
Juppiter è terrâ genitam mentitur, ut auctor
Desinat inquiri. Petit hanc Saturnia munus.
Quid faciat? crudele, suos addicere amores:
Non dare, suspectum: pudor est, qui suadeat illinc;
Hinc dissuadet amor. Victus pudor esset amore:
Sed, leve si munus sociæ generisque torique
Vacca negaretur; poterat non vacca videri.

[1] Locution équivalente à *quippe quæ*.

[2] Dans mes premiers essais, cet hémistiche se trouve rendu par ce vers:

Elle a perdu sa forme et non pas sa beauté.

Je regrette que l'ensemble et la concision en aient exigé le sacrifice.



B 1227 [4]



Io métamorphosée en Vache.

Junon qui dans le ciel cherche en vain son époux,
Sur ces champs nébuleux arrête un œil jaloux,
Et s'étonne de voir qu'une vapeur si sombre
Mêle aux rayons du jour l'épaisseur de son ombre.
Quand elle a reconnu que ces brouillards épais
Ne sont point exhalés du fleuve ou des marais;
Je me trompe, dit-elle, ou je suis offensée.
De la hauteur des cieux la déesse élancée
Descend au même instant sur ce bord écarté,
Et chassant les vapeurs, ramène la clarté.
Jupiter, qui prévient la jalouse déesse,
En génisse a soudain transformé sa maîtresse.
Mais elle est belle encor : son poil est argenté.
Junon, en dépit d'elle, admire sa beauté,
Et demande, feignant de ne le pas connaître,
D'où vient cette génisse, et quel en est le maître?
La terre l'enfanta, lui répond Jupiter.
Je la veux, dit Junon, ce don me sera cher.
Que fera son époux? Son embarras l'accuse.
Il la perd, s'il la donne; il se perd, s'il refuse.
L'honneur veut qu'il la cède, et l'amour le défend;
Et sans doute l'amour eût été triomphant,
S'il eût pu, sans trahir le secret de sa flamme,
Blesser par un refus et sa sœur et sa femme.

XXI. *Io Argi custodiæ tradita.*

Pellice donatâ, non protinus exuit omnem
Diva metum : timuitque Jovem, et fuit anxia furti;
Donec Arestoridæ servandam tradidit Argo.
Centum luminibus cinctum caput Argus habebat :
Inde suis vicibus capiebant bina quietem :
Cætera servabant, atque in statione manebant.
Constiterat quocumque modo, spectabat ad Io :
Ante oculos Io [1], quamvis aversus, habebat,
Luce [2] sinit pasci : cùm Sol tellure sub alta est,
Claudit, et indigno circumdat vincula collo [3].
Frondibus arbuteis, et amarâ pascitur herbâ :
Proque toro, terræ, non semper gramen habenti,
Incubat infelix; limosaque flumina potat.
Illa etiam supplex Argo cùm brachia vellet
Tendere; non habuit, quæ brachia tenderet Argo :
Conatoque queri mugitus edidit ore :
Pertimuitque sonos propriâque exterrita voce est.
Venit et ad ripas, ubi ludere sæpe solebat,
Inachidas ripas : novaque ut conspexit in undâ
Cornua, pertimuit, seque externata refugit.
Naïdes ignorant, ignorat et Inachus ipse,

[1] La répétition d'*Io* est expressive par le rapport des sons avec l'image.

[2] *Luce*, c'est-à-dire, *interdiù.*

[3] *Indigno*, laconisme poétique : *talia vincula non merenti.*

XXI. *Io sous la garde d'Argus.*

Junon possède Io : mais ses soupçons jaloux
Appréhendent encor les larcins d'un époux.
Sa crainte aux soins d'Argus livre l'infortunée.
Ce monstre a de cent yeux la tête environnée.
Ses yeux toujours ouverts, assidus surveillans,
Se ferment deux à deux, tour-à-tour sommeillans.
Ainsi toujours sa vue était en sentinelle :
Même en tournant le dos, Argus a l'œil sur elle.
Le jour, il lui permet d'errer sur le gazon ;
Mais la nuit, il l'enferme ; un antre est sa prison.
Elle a pour lit la terre, et couche sur la dure,
Se nourrit d'herbe amère, et boit une onde impure.
Hélas ! combien de fois, pour implorer Argus,
Elle cherche ses bras, et ne les trouve plus !
Elle voudrait se plaindre, et son cri l'épouvante :
Sa parole n'est plus qu'une voix mugissante.
Elle vint sur ces bords, où d'innocens plaisirs,
En des tems plus heureux, ont charmé ses loisirs.
A peine le miroir des ondes paternelles
Offre à ses yeux l'aspect de ses cornes nouvelles,
Elle a peur d'elle-même, et recule d'horreur.
Et ses sœurs et son père admirent sa blancheur ;
Et ses sœurs et son père autour d'elle s'empressent :
Elle aime à les revoir ; mais ils la méconnaissent :

Quæ sit : at illa patrem sequitur [1], sequiturque sorores :
Et patitur tangi, seque admirantibus offert.
Decerptas senior porrexerat Inachus herbas :
Illa manus lambit, patriisque dat oscula palmis [2];
Nec retinet lacrymas : et, si modò verba sequantur,
Oret opem ; nomenque suum, casusque loquatur.
Littera pro verbis, quam pes in pulvere ducit,
Corporis indicium mutati triste peregit.
Me miserum ! exclamat pater Inachus : inque gementis
Cornibus, et niveæ pendens cervice juvencæ,
Me miserum ! ingeminat : tunc es quæsita per omnes
Nata, mihi terras? tu non inventa repertâ [3]
Luctus eras levior. Retices : nec mutua nostris
Dicta refers : alto tantùm suspiria prodis
Pectore : quodque unum potes, ad mea verba remugis.
At tibi ego ignarus thalamos tædasque parabam :
Spesque fuit generi mihi prima, secunda nepotum.
De grege nunc tibi vir, nunc de grege natus habendus [4].
Nec finire licet tantos mihi morte dolores ;

[1] Ces jeux de phrase ont une grace particulière dans Ovide ; le sentiment se mêle à la naïveté. Voyez les remarques.

[2] Ce vers présente une image pleine d'intérêt et de charme.

[3] *Invenire*, trouver ce qu'on cherche ; *reperire*, trouver par hasard.

[4] Ce vers qui, pris séparément, ressemble à un vers de parodie, était désespérant à traduire. On ne trouve dans aucun poëme latin une difficulté d'un genre si singulier.

Cependant elle suit et son père et ses sœurs.
Inachus de ses mains lui présente des fleurs;
De ses lèvres Io les touche, les caresse,
Et ne peut retenir des larmes de tendresse.
Ah ! que n'a-t-elle encor l'usage de la voix !
Elle dirait son nom : Elle sut toutefois
A l'aide de son pié l'écrire sur le sable,
Et révéler ainsi son destin déplorable.
Inachus succombant au poids de ses ennuis,
S'écrie : Ah ! malheureux ! malheureux que je suis !
Et suspendant ses bras au cou de la génisse,
Pleurant de son destin la barbare injustice :
Est-ce toi, qu'en tous lieux j'ai tant cherchée ! hélas !
Je te revois, ma fille, et ne te trouve pas.
Faut-il donc qu'à mes vœux tu sois ainsi rendue?
Il m'était moins cruel de te croire perdue.
Tu te tais : je t'entends murmurer un soupir :
Quand tu veux me parler, tu ne peux que mugir.
Hélas ! loin de prévoir ta triste destinée,
Je préparais pour toi les flambeaux d'hyménée :
Un gendre était pour toi le premier de mes vœux,
Et j'attendais de toi des fils et des neveux.
Mais il faut qu'un troupeau devienne ma famille !
Un troupeau doit donner un époux à ma fille !
Et je ne puis finir mes douleurs et mes jours !
Malheureux d'être dieu, je dois pleurer toujours.

Sed nocet esse Deum : præclusaque janua leti
Æternum nostros luctus extendit in ævum.
Talia mœrenti stellatus submovet Argus [1],
Ereptamque patri diversa in pascua natam
Abstrahit : ipse procul montis sublime cacumen
Occupat, unde sedens partes speculetur in omnes.
Nec superûm rector mala tanta Phoronidos [2] ultra
Ferre potest : natumque vocat, quem lucida partu
Pleïas enixa est : letoque det, imperat, Argum.
Parva mora est alas pedibus, virgamque potenti
Somniferam sumsisse manu, tegimenque capillis.
Hæc ubi disposuit, patriâ Jove natus ab arce
Desilit in terras : illic tegimenque removit,
Et posuit pennas : tantummodo virga retenta est.
Hac agit, ut pastor, per devia rura capellas,
Dum venit, abductas : et structis cantat avenis [3].
Voce novâ captus custos Junonius, At tu,
Quisquis es, hoc poteras mecum considere saxo,
Argus ait : neque enim pecori fœcundior ullo
Herba loco est aptamque vides pastoribus umbram.
Sedit Atlantides, et euntem multa loquendo
Detinuit sermone diem : junctisque canendo

[1] *Stellatus*, épithète équivalente à *oculis tanquam stellis ornatus*.
[2] Io, sœur de Phoronée.
[3] *Abductas*, c'est-à-dire, *congregatas sensim dum accedit ad Argum*.

La mort est un secours que le destin m'envie:
Le destin pour jamais me condamne à la vie.
  Tandis qu'il pousse en vain de longs gémissemens,
Sa fille est arrachée à ses embrassemens.
Argus l'emmène au loin à travers la campagne,
Et s'arrête avec elle au pié d'une montagne.
Il s'assied sur la cime; et là de toutes parts,
Près de lui, loin de lui, promène ses regards.
  Indigné des tourmens d'une amante outragée,
Le roi des immortels veut qu'elle soit vengée.
Il appelle Mercure, et sans différer plus,
Ordonne le trépas de l'odieux Argus.
Mercure prend son sceptre, et son casque, et ses ailes.
Il part, et descendu des voûtes éternelles,
Il dépose à l'écart ses attributs divins,
Hors sa seule baguette, utile à ses desseins.
De chèvres qu'il rassemble un groupe l'environne;
Et sous ses doigts encore une flûte résonne.
On dirait un berger qu'amène le hasard.
Frappé de ces doux sons, enfans d'un nouvel art,
O toi, lui dit Argus, qui que tu sois, approche;
Viens, tu peux avec moi t'asseoir sur cette roche:
Tu ne saurais trouver un herbage meilleur,
Et l'ombre, tu le vois, invite le pasteur.
  Assis auprès d'Argus sur le roc solitaire,
Alors le faux berger attentif à lui plaire,

Vincere arundinibus servantia lumina tentat [1].
Ille tamen pugnat molles evincere somnos :
Et, quamvis sopor est oculorum parte receptus,
Parte tamen vigilat : quærit quoque, namque reperta
Fistula nuper erat, quâ sit ratione reperta.

XXII. *Syrinx in arundinem.*

Tum Deus, Arcadiæ gelidis in montibus, inquit,
Inter Hamadryadas celeberrima Nonacrinas [2]
Naïas una fuit : Nymphæ Syringa vocabant.
Non semel et Satyros eluserat illa sequentes,.
Et quoscumque Deos umbrosave silva, feraxve
Rus habet. Ortygiam [3] studiis, ipsâque colebat
Virginitate Deam. Ritu quoque cincta Dianæ
Falleret, et credi posset Latonia ; si non
Corneus huic arcus, si non foret aureus illi.
Sic quoque fallebat. Redeuntem colle Licêo
Pan videt hanc, pinuque caput præcinctus acutâ [4],
Talia verba refert : restabat verba referre,

[1] *Servantia*, toujours en sentinelle.

[2] *Celebris* signifie tour-à-tour célèbre ou fréquent ; c'est dans ce dernier sens qu'il faut ici l'entendre. Voyez les remarques.

[3] *Ortygiam*, adjectif formé d'Ortigie, surnom de l'île de Délos.

[4] Le feuillage du pin se hérisse en pointe. C'était l'arbre consacré au dieu Pan.



Syrinx est poursuivie par Pan et métamorphosée en Roseaux.

Tantôt par ses chansons, tantôt par ses discours,
Semble arrêter le jour qui s'avance toujours.
Argus que le sommeil doucement vient surprendre,
Sent assoupir ses yeux qui voudraient s'en défendre.
Une moitié déjà commence à sommeiller;
L'autre résiste encore, et s'obstine à veiller.
Même il demande encor quel art avait fait naître
Ces sons alors nouveaux de la flûte champêtre.

XXII. *Syrinx changée en Roseaux.*

Mercure lui répond : Sur ces monts bocagers,
Ombrages toujours frais, chers au dieu des bergers,
On vit en Arcadie une jeune Naïade
Adopter dans les bois les moeurs de la Dryade.
Syrinx était son nom : elle éluda cent fois
Et les dieux des vergers, et les Faunes des bois.
Chaste comme Diane, elle était aussi belle;
Et par son carquois seul on la distinguait d'elle.
Le sien était d'ivoire, et ton carquois est d'or,
O Diane ! et pourtant on s'y trompait encor.

Le dieu qui ceint de pin sa tête hérissée,
Pan l'apperçut un jour aux vallons du Lycée,
Et lui fit en ces mots l'aveu de ses amours.
Mercure allait du dieu raconter les discours,
Comment sans l'écouter, évitant sa poursuite,
Jusqu'aux bords du Ladon elle avait pris la fuite;

Et, precibus spretis, fugisse per avia Nympham,
Donec arenosi placidum Ladonis ad amnem
Venerit : hìc, illi cursum impedientibus undis,
Ut se mutarent, liquidas orasse sorores;
Panaque, cùm prensam sibi jam Syringa putaret,
Corpore pro Nymphæ cannas tenuisse palustres;
Dumque ibi suspirat, motos in arundine ventos
Effecisse sonum tenuem, similemque querenti;
Arte novâ, vocisque Deum dulcedine captum,
Hoc mihi colloquium tecum, dixisse, manebit;
Atque ita, disparibus calamis compagine ceræ
Inter se junctis, nomen tenuisse puellæ.

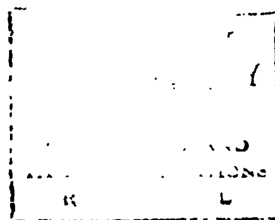
Talia dicturus vidit Cyllenius omnes [1]
Succubuisse oculos, adopertaque lumina somno.
Supprimit extemplo vocem : firmatque soporem,
Languida permulcens medicatâ lumina virgâ [2].
Nec mora : falcato nutantem vulnerat ense,
Quâ collo confine caput : saxoque cruentum
Dejicit; et maculat præruptam sanguine cautem.

Arge, jaces : quodque in tot lumina lumen habebas [3],
Extinctum est : centumque oculos nox occupat una.

[1] *Cyllenius*, le Dieu né sur le mont Cyllene, Mercure, fils de Maïa.

[2] *Medicatâ*, sa baguette trempée dans des sucs de pavots.

[3] Ces vers renferment un jeu de mots des plus mauvais, et une antithèse qui ne vaut pas mieux. C'est un baladinage d'esprit; on n'a pas cherché à le rendre.





Eisen inv. *De Longueil sc.*

Argus gardien d'Io est endormi par Mercure qui lui tranche la tête.

Comment le fleuve alors l'arrêtant par son cours,
Elle avait de ses sœurs imploré le secours ;
Comment prêt à saisir la naïade rebelle,
Pan saisit des roseaux qu'il embrasse au lieu d'elle ;
Comment par le zéphir ces roseaux ébranlés
Rendent des sons plaintifs en soupirs exhalés ;
Comment le dieu surpris de cette voix plaintive,
Prête amoureusement une oreille attentive ;
Comment, dans les soupirs des joncs mélodieux,
Croyant de la naïade entendre les adieux,
Il s'écrie : ô Syrinx ! si je perds tout le reste,
Que du moins avec toi cet entretien me reste !
Comment enfin la cire unissant sept roseaux,
Tous assortis entr'eux, mais entr'eux inégaux,
Il forme un instrument que son amour invente ;
Et qui retint depuis le nom de son amante.

Mais tandis qu'il lui parle, il observe qu'Argus
A fermé tous ses yeux par le sommeil vaincus :
Le dieu se tait ; il prend sa baguette puissante,
Surcharge de pavots leur paupière pesante ;
Et tandis que son cou chancelle, et sur son sein
Languissamment se penche, il le frappe : et soudain
Sa tête sur le roc au loin précipitée
Roule, et souille en tombant la roche ensanglantée.

Tu meurs, Argus, tu perds la lumière du jour :
Tes yeux toujours ouverts sont fermés sans retour.

Excipit hos, volucrisque suæ Saturnia pennis
Collocat; et gemmis caudam stellantibus implet.

XXIII. *Sub Isidis nomine Io dea nuncupatur.*

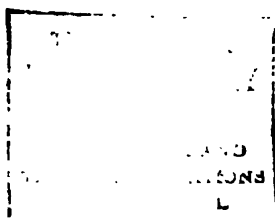
Protinus exarsit, nec tempora distulit iræ,
Horriferamque oculis animoque objecit Erinnyn [1]
Pellicis Argolicæ, stimulosque in pectora cæcos
Condidit, et profugam per totum terruit orbem.
Ultimus immenso restabas, Nile, labori:
Quem simul ac tetigit, positisque in margine ripæ
Procubuit genibus, resupinoque ardua collo,
Quos potuit, solos tollens ad sidera vultus,
Et gemitu, et lacrymis, et luctisono mugitu [2]
Cum Jove visa queri est, finemque orare malorum.
Conjugis ille suæ complexus colla lacertis,
Finiat ut pœnas tandem, rogat: inque futurum
Pone metus, inquit, numquam tibi causa doloris
Hæc erit: et Stygias jubet hoc audire paludes.

Ut lenita Dea est, vultus capit illa priores:
Fitque quod ante fuit. Fugiunt è corpore setæ;

[1] *Erinnys*, *furie*, symbole du délire, de la terreur, et de la rage. On trouve une allusion à cette fable, dans Virgile, *Géorg.* liv. 3.

Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ.

[2] Le vers spondaïque convient pour exprimer quelque chose de triste et de lugubre: le grand mot *luctisono* qui accompagne *mugitu* contribue à l'effet de l'harmonie figurative.





Jupiter appaise Junon en faveur d'Io .

Mais Junon veut du moins que leur vivante image
De son oiseau superbe étoile le plumage,
Et que sa queue étale à nos yeux éblouis
Mille astres nuancés en cercle épanouis.

XXIII. *Io déesse sous le nom d'Isis.*

Ce meurtre est pour Junon une nouvelle offense;
Et sa colère en tire une prompte vengeance.
Io qu'une Furie épouvante et poursuit,
Io fuit sans savoir en quels lieux elle fuit.
Elle avait parcouru l'immensité du monde:
Elle tombe à genoux sur les bords de ton onde,
O Nil ! et regardant les voûtes de l'Ether,
Elle semble accuser l'oubli de Jupiter,
Et par ses cris plaintifs, ses larmes, ses murmures,
Lui demander la fin de ses longues injures.
Dans ses bras caressans le dieu presse Junon,
La flatte, et de la nymphe implore le pardon.
Calmez enfin, dit-il, votre fureur jalouse:
La rivale n'est plus à craindre pour l'épouse.
Il le jure; et le Styx répond de ces sermens.
A peine sa promesse et ses embrassemens
Ont obtenu l'aveu de la déesse altière;
Io reprend sa forme et sa beauté première.
Nymphe comme autrefois, son poil s'est effacé:
Sur deux piés délicats son corps s'est redressé;

Cornua decrescunt : fit luminis arctior orbis.
Contrahitur rictus : redeunt humerique manusque;
Ungulaque in quinos dilapsa absumitur ungues.
De bove nil superest, formæ nisi candor, in illâ :
Officioque pedum Nymphæ contenta duorum
Erigitur : metuitque loqui, ne more juvencæ
Mugiat : et timidè verba intermissa retentat.
Nunc Dea linigerâ colitur celeberrima turbâ.

XXIV. *Epaphi cum Phaëtonte contentio.*

Huic Epaphus magni genitus de semine tandem [1]
Creditur esse Jovis; perque urbes juncta parenti
Templa tenet. Fuit huic animis æqualis et annis
Sole satus Phaëton, quem quondam magna loquentem,
Nec sibi cedentem, Phœboque parente superbum,
Non tulit Inachides; Matrique, ait, omnia demens
Credis; et es tumidus genitoris imagine falsi.
Erubuit Phaëton, iramque pudore repressit :
Et tulit ad Clymenen Epaphi convicia matrem.
Quòque magis doleas, genitrix, ait; ille ego liber,

[1] On lit dans Hérodote qu'Épaphus est le même qu'Apis, né d'une vache, selon la superstition fabuleuse des Égyptiens, et adoré sous la forme d'un bœuf.

Du ruminant Apis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Racine fils, *Poëme de la Religion.*

Ses épaules, ses bras, et ses deux mains renaissent;
Son œil se rétrécit; ses cornes disparaissent;
Et son ongle fourchu se divise en cinq doigts.
Elle essaie en tremblant l'usage de sa voix,
Craint encor de mugir; et sa langue incertaine
N'ose achever les mots qu'elle prononce à peine.
Déesse, aux bords du Nil on l'adore aujourd'hui;
Et l'Égypte à genoux implore son appui.
Épaphus, fils du dieu qui la rendit féconde,
Comme elle, fut long-temps célèbre dans le monde:
Comme elle il a son temple; et les prêtres d'Isis
Honorent à-la-fois et la mère et le fils.

XXIV. *Querelle d'Épaphus et de Phaéton.*

Phaéton, son émule, et son égal en âge,
Ne voulut pas du rang lui céder l'avantage,
Orgueilleux d'être fils du dieu de la clarté.
Épaphus réprima l'excès de sa fierté.
Insensé ! lui dit-il, sur la foi de ta mère,
Oses-tu te vanter d'avoir un dieu pour père?
Phaéton a rougi de honte et de courroux:
Au reproche imprévu de son rival jaloux,
Il se tait, et confus il va trouver Climène.
Moi, dont vous connoissez l'ame fière et hautaine,
O ma mère ! on m'insulte, on me force à douter,
Si je suis né du sang dont j'ose me vanter.

Ille ferox tacui. Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli.
At tu, si modò sum cœlesti stirpe creatus,
Ede notam tanti generis : meque assere cœlo.
Dixit, et implicuit materno brachia collo;
Perque suum, Meropisque caput, tædasque sororum[1],
Traderet, oravit, veri sibi signa parentis.
Ambiguum, Clymene precibus Phaëtontis, an irâ
Mota magis dicti sibi criminis : utraque cœlo
Brachia porrexit : spectansque ad lumina Solis;
Per jubar hoc, inquit, radiis insigne coruscis,
Nate, tibi juro, quod nos auditque videtque;
Hoc te, quem spectas, hoc[2] te, qui temperat orbem,
Sole satum. Si ficta loquor, neget ipse videndum
Se mihi; sitque oculis lux ista novissima nostris.
Nec longus patrios labor est tibi nosse penates :
Unde oritur, terræ domus est contermina nostræ.
Si modò fert animus, gradere : et scitabere ab ipso.
Emicat extemplo lætus post talia matris
Dicta suæ Phaëton, et concipit æthera mente :
Æthiopasque suos, positosque sub ignibus Indos
Sidereis, transit; patriosque adit impiger ortus.

[1] Mérops fut l'époux mortel de Clymene, fille de l'Océan et de Thétis. *Solemne autem veteribus juramentum fuit per caput, fata, genium, dexteram.* Farnabe.

[2] Cette répétition rend le discours plus affirmatif.

Oui, ce qui devant vous doit le plus me confondre,
On a pu m'outrager, et je n'ai pu répondre !
Par les devoirs du sang si sacrés et si doux,
Par l'hymen de mes sœurs, par Mérops votre époux,
Ah ! ne m'exposez plus à cette épreuve indigne :
O ma mère ! attestez par une preuve insigne
Que je descends du ciel où j'aspire à monter.
Climène de dépit sent son cœur palpiter ;
On ne sait ce qui dut l'émouvoir davantage
Des prières d'un fils, ou de son propre outrage :
Et levant ses deux mains qu'elle tend vers les cieux,
Regardant le Soleil qu'elle atteste des yeux,
« Par ces rayons sacrés, par ce jour qui m'éclaire,
Je le jure, ô mon fils ! le Soleil est ton père.
Si je mens, que ce dieu, qui m'entend, que tu vois,
Me prête sa clarté pour la dernière fois !
Qu'il se cache à mes yeux, et qu'à l'instant je meure !
Tu peux, si tu le veux, visiter sa demeure :
Il se lève non loin des rives de Memphis ;
Va, fais-toi par lui-même avouer pour son fils ».
Phaéton à ces mots a tressailli de joie.
Un espoir orgueilleux sur son front se déploie ;
Et plein des mouvemens d'un cœur ambitieux,
Il croit déjà fouler l'Olympe radieux.
Il a quitté les bords, empire de sa mère,
Et vole impatient au palais de son père.

REMARQUES

SUR LE LIVRE PREMIER.

EXPOSITION. Page 3.

Je cède à mon génie, et je veux, dans mes veilles,
Des corps jadis changés célébrer les merveilles.

On a reproché à Ovide de dire précisément le contraire de ce qu'il voulait dire :

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora.

A la lettre : « J'entreprends de chanter les formes changées » en de nouveaux corps », pour « les corps changés en de » nouvelles formes ». Vossius, à l'exemple de beaucoup de savans qui trouvent tout dans un auteur, excepté ce qu'il y a mis, prétend que le poète, annonçant qu'il va décrire les changemens des choses, a changé à dessein, et par analogie, la construction naturelle des mots. « *Hypallagen* » *esse, sed studio ab Ovidio positam, quià de conver-* » *sione corporum acturus, eleganter etiam verborum* » *conversionem fecit* ».

Si cela était, il faudrait présumer que l'idiôme poétique de la langue latine ne réprouvait pas cette espèce d'hypallage. Scaliger, au contraire, a été si choqué de ce qui paraît une beauté à Vossius, qu'il a osé refaire l'exposition d'Ovide.

« *Principium operis admodùm infelix censeri potest;*
» *idcircò sic ausi sumus* ».

C'est-à-dire, en propres termes : « le début de l'ouvrage » nous a paru tout à fait malheureux ; et voilà comment » nous avons hasardé de le refaire » :

Quas mutata novas immotis corpora formis
Induerint facies, se ut mirarentur in illis,
Tecta fide veterum canimus miracula vatum.
Dî, quibus imperium hoc rerum variare figuras,
Et fluxo reparare orbi sua semina, cœptis
Aspirate meis.

Si l'exposition d'un poëme doit être simple ; si elle doit n'avoir rien d'affecté, rien d'inutile, cette correction n'est assurément pas heureuse : elle est bien loin de justifier cette espèce de mépris que Scaliger affiche dans cet endroit pour notre poète :

« *Igitur cùm multa liceret nobis aut reprehendere,* » *aut tollere, aut addere, aut castigare, aut immutare;* » *paucis contenti erimus, nec penitùs eum contempsisse* » *videamur* ».

La tournure de cette correction est verbeuse, traînante, embarrassée. Il y a une recherche d'érudition minutieuse à faire consister la pensée du premier vers dans la légère différence qui se trouve entre deux termes synonymes, *facies* et *formis*. Je ne puis admettre l'interprétation de Vossius, et encore moins la critique de Scaliger, qui corrige Ovide, comme Labeaumelle a corrigé la Henriade. Le premier vers des Métamorphoses me paraît avoir un sens plus simple

et plus naturel ; et c'est peut-être la véritable raison pour laquelle il a échappé aux commentateurs. Il me semble qu'Ovide ne considère les corps que comme des formes de la matière, et qu'ainsi il a voulu dire : « j'entreprends de » chanter les formes changées en de nouvelles formes » ; ou, ce qui est la même chose, « les corps changés en de nou- » veaux corps ».

Saint-Sorlin, auteur du poëme de Clovis, et des Visionnaires, détracteur des anciens comme Perrault, et qui se met lui-même sans façon au-dessus d'Homère et de Virgile, fait ici une observation curieuse : « Le vrai Dieu, dit-il, en parlant du chantre de la Mythologie, » lui renversa la cer- » velle quand il invoquait les faux dieux ». Voilà un christianisme bien édifiant ! Pauvre visionnaire, c'est ta cervelle qui était fêlée.

Fable I. *Ibidem.*

Avant la mer, la terre, et la voûte des cieux.

Le poète Rousseau qui, à l'exemple de Despréaux, était nourri de la lecture des anciens, a imité, dans une de ses allégories, le chaos d'Ovide.

Avant que l'air, les eaux, et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abîme éternel ;
Tout n'était rien. La nature enchaînée,
Oisive et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans force, et sans vigueur,
N'était qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence élémens immobiles.

On s'amusera peut-être à voir comment d'Assouci, appelé à si juste titre le singe de Scaron, a parodié cette description dans son *Ovide en belle humeur*. Je ne citerai qu'un seul échantillon de cette parodie burlesque, où l'on trouve mille platitudes et mille grossièretés dégoûtantes pour une passable bouffonnerie.

Si bien qu'en cette nuit obscure,
La bonne femme de nature
Allait tâtonnant, ce dit-on,
Comme un aveugle sans bâton;
Donnant tantôt comme une bête,
Ici du nez, là de la tête,
De çà, de là, sans savoir où,
Au hasard de son pauvre cou.

Revenons au chaos d'Ovide :

Quàque fuit tellus, illic et pontus et aër;
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër.

Ces deux vers et demi ne sont pas exactement rendus dans ma traduction; en voici le sens : « de sorte que, où était la » terre, là étaient l'eau et l'air. La terre n'était point stable; » l'onde n'était point navigable; l'air était sans lumière ». Mais s'il est permis de resserrer quelquefois Ovide, qui, dans son style ingénieux, revient trop souvent sur la même pensée, et qui, malgré ses redites, a une briéveté rapide dont notre langue n'est pas susceptible, il me semble que c'était le cas d'user de la permission; à moins qu'on n'aimât mieux ressembler à l'Anguillara, qui, écrivant dans une langue faite pour les *concetti*, s'amuse à coudre des jeux de mots

et de rime aux jeux de pensée de l'original; et qui est enfin à Ovide, ce que Brébeuf est à Lucain.

II. Page 5.

Un Dieu, de l'univers architecte suprême.

Ovide suppose une matière préexistante et confuse, qui fut débrouillée par une cause intelligente. Il se conforme à l'idée commune aux philosophes anciens, qui n'ont jamais pu comprendre que de rien on pût faire quelque chose. Ce n'est pas que la formation du monde soit plus facile à concevoir que la création.

Ibidem.

Le feu léger monta dans le ciel planétaire.

Dans cette description de l'ordre des élémens, l'essentiel était la précision didactique. J.-B. Rousseau, dans son imitation, s'est trouvé plus à l'aise; il a réuni et fondu ensemble cette description et la suivante :

Le ciel reçut dans son vaste contour
Les feux brillans de la nuit et du jour :
L'air moins subtil assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages :
L'eau vagabonde en ses flots inconstans
Mit à couvert ses muets habitans :
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présens que son sein nous dispense.

III. Page 7.

Et fiers de n'être plus resserrés dans des rives,
Roulent en liberté leurs eaux long-tems captives.

Pro ripis litora pulsant. On peut inférer du contraste de ces deux mots, pris dans leur signification rigoureuse, que dans la langue latine, comme dans la nôtre, il n'y a point de vrais synonymes. On dit, selon la propriété grammaticale, les rives du Lignon, les rivages de la mer. Si ce n'est en poésie, l'Océan et les grands fleuves ont seuls des rivages; les rivières, les ruisseaux, toutes les eaux courantes ont des rives. On en donne quelquefois improprement à la mer.

IV. Page 9.

Une par la chaleur dévorée en tout tems
Ceint le milieu du globe, et n'a point d'habitans.
Un éternel amas de neige et de froidure
Des deux pôles glacés hérisse la ceinture.

VARIANTE.

Aux deux extrémités des neiges éternelles
Couvrent d'épais frimas deux zônes parallèles.

Les anciens ont cru que les zônes glaciales, ainsi que la zône torride, étaient inhabitées et même inhabitables. On sait aujourd'hui que la longueur des nuits, la fraîcheur des rosées, les vents réglés et continuels, la hauteur des montagnes, et le grand nombre de vapeurs que le soleil tire incessamment de la mer, et qui se convertissent en pluies légères, concourent à établir dans la zône torride une tem-

pérature supportable. On sait de même que dans la partie des zônes glaciales la plus voisine des cercles polaires, la longue présence du soleil sur l'horison, dans les six mois d'été, compense son peu de hauteur, et donne assez de chaleur à la terre pour la rendre susceptible de productions. Mais ces régions froides ne sont pas, à beaucoup près, aussi habitées que la zône torride.

C'est là que la nature et plus riche, et plus belle,
Signale avec orgueil sa richesse éternelle.

Poëme des Saisons.

VII. Page 11.

Sous le joug de l'instinct les animaux penchés,
Tous baissent leurs regards à la terre attachés.

VARIANTE.

Et lorsque de l'instinct la brute tributaire
Courbe une tête esclave et regarde la terre;
Doué de la raison, presque semblable aux dieux,
L'homme élève un front noble et regarde les cieux.

VIII. Page 13.

L'âge d'or, âge heureux du monde en son enfance,
Sans règle et par instinct observa l'innocence.

On trouve dans les Géorgiques une description épisodique des premiers âges du monde. C'est une esquisse tracée par un grand maître. La peinture d'Ovide est plus détaillée, et devait l'être. Tour-à-tour, riante et gracieuse dans l'âge d'or, sombre et mélancolique dans l'âge d'argent, terrible dans l'âge de fer, elle est plus vivante, plus riche, plus variée. J'ai vu néanmoins des maîtres habiles, en comparant

ces deux descriptions, préférer la précision de Virgile à la richesse brillante d'Ovide. Ne devaient-ils pas plutôt faire sentir à leurs élèves que ces deux grands poètes avaient traité le même sujet, chacun selon la convenance et le genre de son ouvrage : que le mérite d'un épisode didactique est la briéveté ; mais que dans une galerie poétique de tableaux qui forment chacun un sujet à part, et qui veulent être vus séparément et de près, le mérite essentiel est dans la richesse des détails, et que c'est là sur-tout que le superflu est le nécessaire ?

Ibidem.

Et sans que le pouvoir des consuls et des rois
Eût gravé sur l'airain la menace des lois.

On a préféré la leçon du texte, comme plus intelligible et plus poétique, à celle-ci, quoique plus communément suivie,

Nec vincla minantia fixo
Ære ligabantur.

On avoue même qu'on ne sait pas trop ce qu'elle signifie ; à moins que le poète n'ait voulu désigner quelque chose de semblable à ces poteaux de justice où pend à une chaîne un carcan de fer. Au surplus, J.-B. Rousseau semble avoir imité ce passage dans une strophe où il s'agit des premiers hommes rassemblés en société.

Pour assurer entr'eux la paix et l'innocence,
Les lois firent alors éclater leur pouvoir :
Sur des tables d'airain l'audace et la licence
Apprirent leur devoir.

Ibidem. Page 15.

L'épi, sans laboureur, jaunissait les guérets.

Ovide s'abandonne quelquefois à l'extrême facilité qu'il avait de reproduire la même idée sous une expression différente.

Mox etiam fruges tellus inarata ferebat;
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.

L'un ou l'autre de ces deux vers est une surabondance, C'est le dernier que j'ai choisi de préférence, parce qu'il fait image.

IX. Page 17.

Et le bœuf attelé pour la première fois,
Connut du joug gênant la fatigue et le poids.

Nous n'avons point d'accent prosodique, comme dans les vers grecs et latins; mais nous avons un accent expressif qui consiste dans le rapport des sons avec les images qu'ils rappellent. Despréaux, dans ces vers :

Le blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

a donné un exemple de cette harmonie imitative qu'on appelle onomatopée. J'avais à rendre le même effet sous une autre image. Si je n'ai pu approcher de Despréaux, je l'ai essayé du moins. L'emploi des *n* redoublées et des dentales *g* et *j* occasionne une prononciation gênée et pénible, d'où résulte l'onomatopée. Changez ainsi le premier

hémistiche, *sentit du joug pesant*, le vers ne sera pas dépourvu d'harmonie ; mais quelle différence ! telle est la vertu d'un mot mis à sa place. Que Lamotte, pour peindre la mélodie de la flûte, dise :

Mais écoutons, ce berger joue.

cette double articulation dentale est désagréable à l'oreille, et même ridicule.

X. *Ibidem.*

Le hardi nautonnier, sur la foi des étoiles,
A des vents mal connus osa livrer ses voiles ;
Et la mer vit les pins, avec orgueil flottans,
Insulter la tempête, et braver les autans.

Fluctibus ignotis insultavêre carinæ.

Cette même idée a été rendue d'une manière si heureuse par Tibulle, que la citation ne peut manquer d'en être agréable :

Nondum cæruleas pinus contempserat undas,
Effusum ventis præbueratque sinum.

c'est-à-dire : « Le pin n'avait point encore appris à mépri-
» ser le courroux des flots, ni livré la voile déployée à la
» merci des vents ».

Ibidem. Page 19.

A peine eut-on connu le fer coupable et l'or,
L'or métal plus funeste, et plus coupable encor ;
Soudain parut la guerre, amante du carnage,
Qui de l'or et du fer fait un barbare usage.

Les jeunes disciples de la poésie doivent remarquer cette belle hypotypose de la guerre personnifiée, et le tableau qui suit des crimes de l'âge de fer, exposés par une énumération rapide.

VARIANTE.

Que la guerre parut, qui, d'une main sanglante,
Agite avec fureur son armure bruyante,
Qui soudoye avec l'or ses barbares soldats,
Et forge avec le fer le glaive des combats.

Le rondeau de Benserade, sur l'âge de fer, a une chute assez délicate.

Quel train d'horreurs! jusqu'aux tendres amours
Comme tout va!

Ibidem.

Le fils des jours d'un père accuse la durée.

Barthe a heureusement imité ce beau vers,

Filius ante diem patrios inquirit in annos.

Des dignités, des biens leur espérance avide
Fait des jours paternels un calcul homicide.

XII. Page 21.

Quand Jupiter eut vu les crimes des Humains,
Songeant, ô Lycaon, à tes mets inhumains,
Il gémit; il conçoit une fureur extrême,
Digne de tant d'horreurs, et digne de lui-même.

C'est une règle de la versification, que les adjectifs ne riment pas avec leur composé. Cette règle n'est point capricieuse; elle est fondée sur ce que la parfaite similitude de la rime serait insipide. Aussi n'en est-il pas de même

d'un grand nombre de substantifs composés, qui expriment une idée absolument opposée. Tous les poètes font rimer *amis* et *ennemis*. Si la rime d'*humains*, pris substantivement, avec l'adjectif *inhumains*, est une licence, elle est au moins autorisée par un grand exemple.

Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des Humains.

La Henriade, chant VI.

Ibidem. Page 23.

C'est là, s'il faut le dire en langage mortel,
La cour de Jupiter et le palais du Ciel.

Ovide, dans cette topographie du ciel, paraît avoir en vue les beaux édifices de Rome, et sur-tout le quartier où était situé le palais d'Auguste. On sent combien ces allusions devaient plaire aux Romains. Observez d'ailleurs que *le palais du ciel*, dans cette occasion, n'est pas un terme générique. Il est pris dans un sens plus précis, qui est celui de son étymologie. Il désigne par excellence le palais d'Auguste. On dirait aujourd'hui, par une expression équivalente, *le louvre du ciel*. Dryden, malgré l'anachronisme, n'a pas fait difficulté d'user de cette locution :

This place, as far as Earth with heav'n may vie,
I dare to call the Louvre of the sky.

Mais la poésie anglaise a des licences que la nôtre ne se permet pas. *Musas colimus severiores*.

Ibidem. Page 25.

Ainsi lorsqu'autrefois à ta perte animée,
Une main sacrilége, indignement armée,
César! osa tenter par un coup inhumain
D'éteindre dans ton sang l'honneur du nom romain.

Suétone, chap. IX, parle de cette conjuration contre Auguste. La louange peut-elle avoir une tournure plus délicate et plus naturelle? Combien cette comparaison, si noble et si touchante par elle-même, ne devait-elle pas avoir d'intérêt pour la cour d'Auguste et pour les contemporains d'Ovide?

XIV. Page 29.

Le crime étend par-tout l'empire d'Erynnis.

Erynnis était la déesse du mal, comme Némésis était la déesse des châtimens et de la vengeance.

Ibidem. Page 31.

Il se souvient encor qu'un tems est annoncé,
Où d'un embrasement le monde menacé,
Verra cieux, terre et mers, tous consumés en poudre,
Dans le premier chaos crouler et se dissoudre.

Les philosophes anciens, stoïciens et épicuriens, croyaient à la dissolution de l'univers par le feu. Les poètes ont tiré parti de cette idée si puissante sur l'imagination.

XV. *Ibidem.*

Aux antres d'Eolie il retient dans les fers,
L'Aquilon et les vents, qui, balayant les airs,
Dissipent les vapeurs et chassent les nuages;
Et commande à l'Autan d'assembler les orages.

En racontant, il est naturel que le poète décrive; mais une description ne doit pas être un assemblage confus d'images et de couleurs vagues. Observons l'ordre caché qu'Ovide a suivi dans la distribution de sa description du déluge, et tâchons d'en démêler les différentes parties.

Elle commence par la chûte des eaux du ciel; mais Ovide expose en poète. C'est l'Autan aux ailes pluvieuses qui rassemble les nuages et les précipite; c'est la messagère de Junon qui remplit les réservoirs du ciel : car les anciens concevaient l'arc-en-ciel comme un syphon qui pompait les eaux de la mer.

En second lieu, il décrit le débordement des fleuves et de l'océan. Ces images sont mises en action par les ressorts merveilleux de la fiction mythologique. C'est Neptune qui ordonne aux fleuves d'ouvrir tous leurs canaux, et qui entr'ouvre la terre d'un coup de son trident. L'inondation est universelle.

Omnia pontus erant, deerant quoque litora ponto.

Tout était mer : la mer n'avait point de rivages.

Ceux qui ont blâmé le dernier hémistiche de ce vers, comme une redite et une redondance inutile, n'ont pas vu qu'Ovide l'avait mis à dessein, comme un complément nécessaire du premier, que, sans cela, on aurait pu regarder comme une locution hyperbolique. Il n'a pas voulu qu'on pût s'y méprendre.

Ensuite le poète peint les circonstances qui accompagnent ce grand désastre, les accidens qui s'y mêlent. Il choisit les

traits les plus intéressans, et les contrastes qui peuvent rendre son objet plus sensible encore.

Enfin, après avoir esquissé les vains efforts de l'homme pour échapper à un fléau qui épouvante l'imagination, il passe aux animaux. Tous périssent; l'oiseau même ne trouve point de refuge. Il achève sa description par un coup de pinceau d'une force prodigieuse :

Elle a couvert les monts abaissés sous ses flots,
Et sur les eaux encore amoncèle les eaux.

Tel est son plan, tel est son dessein. Il le traite avec feu, avec variété; et son imagination ne s'écarte jamais de l'ordre insensible que son jugement lui trace.

XV. Page 33.

C'est peu pour Jupiter : le roi des mers profondes
Prête au courroux du ciel le secours de ses ondes.

L'épithète si belle et si poétique en latin *auxiliaribus undis* aurait, ce me semble, en français, quelque chose d'étrange, qui ne va pas à notre idiôme. Quoique nos poètes modernes, curieux des expressions qui ont un air de nouveauté recherchée, en aient affecté l'emploi à l'envi l'un de l'autre, j'ai mieux aimé y substituer une locution plus analogue au goût et au caractère de notre versification.

Ibidem. Page 35.

Celui-ci sur ses toits gouvernant sa nacelle,
Voit nager ses moissons dans l'onde universelle.

Quel tableau que celui du Poussin qui représente le déluge, et qui orne la galerie du Muséum des arts! Ce grand

peintre a compris que de petits détails nuiraient à l'effet terrible que doit produire la submersion de l'univers. Il n'offre aux yeux qu'un petit nombre de personnages.

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Mais il n'y en a pas un dont l'attitude ne soit touchante. On voit une mère prête à périr, qui s'efforce de soulever son enfant au-dessus des eaux qui vont l'engloutir. Voilà ce qui frappe, émeut, intéresse. Cette peinture est précisément la seule qu'Ovide, qui n'épargne pas les images accessoires, ait omise; mais il ne faut pas oublier que dans une description fabuleuse et mythologique, il devait moins parler au cœur qu'à l'imagination.

XVI. Page 39.

Il paraît, et le dieu dont il est l'interprète
Lui commande d'enfler sa bruyante trompette,
Et de faire rentrer des bords les plus lointains
Les fleuves dans leurs lits, les mers dans leurs bassins.

Ici le nombre des vers français excède un peu le nombre des vers latins. Mais suis-je tombé dans le vice de la paraphrase? Je ne le crois pas. L'interprète, guidé par une intelligence fine et délicate, doit quelquefois prêter à l'original son imagination. Il doit entrer dans l'esprit des anciens, non-seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé, mais pour exprimer encore ce qu'ils ont senti, et rendre au lecteur la sensation qu'il a reçue, quoiqu'elle ne soit pas verbalement exprimée. Il semble avoir embelli une pensée ou une image; mais il n'a fait que rendre je ne sais

quelle force secrète de la langue originale, et suppléer en quelque sorte à l'infériorité de la sienne.

Ibidem.

La terre a reparu ; solitude profonde,
Où se tait du néant l'effroi silencieux.

Redditus orbis erat : quem post quàm vidit inanem,
Et desolatas agere alta silentia terras.

Comme la résonnance et la lenteur des sons expriment bien ce vaste et morne silence! Qu'on me cite dans Virgile un effet d'harmonie imitative plus expressif. Ovide peint à l'oreille comme Virgile, avec la seule différence qu'il a plus de facilité, et que rien ne lui coûte. Mais combien n'était-il pas difficile de reproduire en français cette richesse d'harmonie? Le vers métrique, par le seul matériel des syllabes, est plus long que le vers rimé; de sorte que, par sa structure purement élémentaire, le vers latin prête infiniment plus que le vers français au développement de l'harmonie imitative. De plus, la langue latine est prosodiée ; sa construction est transpositive, tandis que la nôtre n'est jamais qu'analogue; différence qui la rend essentiellement moins poétique.

Ibidem. Page 41.

Nous deux seuls aujourd'hui nous sommes tout le monde.

Terrarum, quascumque vident occasus et ortus,
Nos duo turba sumus.

On a reproché à Ovide de n'avoir mis là que de l'esprit. « Je ne puis absolument être de cet avis, répond M. Gaillard.

» Ovide énonce ici un fait ; ce fait est par lui-même impor-» tant et douloureux, mais il ne pouvait être énoncé plus » simplement. Il n'y a pas là un mot d'esprit dans le sens » où on l'entend ; il n'y en a pas un dans tout ce touchant » discours de Deucalion à Pyrrha, qui ne peigne avec sim-» plicité un horrible désastre : il n'y a rien qui n'appartienne » à la situation de ces infortunés, unis par le sang, par le » malheur, par la tendresse, par les périls, seul reste du » genre humain abîmé dans les eaux, seuls chargés de le ré-» parer. Mais accoutumés, comme nous le sommes dès l'en-» fance, à entendre reprocher à Ovide quelque abus de » l'esprit, nous cherchons trop curieusement dans ses vers » de quoi justifier ce reproche, et souvent il arrive que nous » nous trompons dans le choix. Soyons sobres dans la cri-» tique des anciens, et craignons les jugemens hasardés ». *Mélanges littéraires*, tom. II.

VARIANTE.

Seul reste des humains, nous survivons au monde.

Ibidem.

Sans sauver ton époux, si le ciel t'eût sauvée,
Hélas! à quel destin serais-tu réservée?

Les répétitions ont beaucoup de grace en poésie : elles sont souvent dictées par le sentiment ; et celles-ci sont très-fréquentes dans Ovide. Je ne m'étonne pas que Bannier ne rende pas les figures d'Ovide. Bannier n'était qu'un érudit ; mais le traducteur qui a pris le nom de Malfilâtre, aurait

dû, ce me semble, prendre aussi quelque chose de son esprit et de la gracieuse flexibilité de son style.

XVII. Page 45.

Mais que hasardent-ils ? le front voilé, tous deux
Ramassent des cailloux qu'ils jettent derrière eux.

Benserade a donné à cette idée une tournure assez plaisante :

Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire
A coups de pierre.

XVIII. Page 49.

Apollon prend son arc, ses traits long-tems oisifs.

Les poètes ont souvent expliqué, par une histoire fabuleuse, des effets que la physique expliquerait par une cause naturelle. La fable du serpent Python, percé par les flèches d'Apollon, dieu de la lumière, n'est visiblement qu'un emblême dont l'explication est trop simple pour n'être pas vraie. Après le déluge, la chaleur solaire dissipa les exhalaisons pestilentielles produites par l'humidité de la terre ; et de là vient sans doute l'allégorie de cette fable.

Ibidem.

Verts rameaux du laurier, vous n'étiez point encor.

Nondùm laurus erat.

Voilà une de ces transitions fines et imperceptibles qu'on ne trouve que dans Ovide. Il explique pourquoi les vainqueurs aux jeux pythiques se couronnaient de chêne ; et cette expli-

cation amène une liaison délicate et ingénieuse entre la métamorphose de Daphné et la fable précédente. La transition est si naturelle qu'elle n'en semble pas une. *Nondùm laurus erat.* Voilà bien

Cet art de plaire et de n'y songer pas,

qui n'a été connu que d'Ovide et de La Fontaine.

XIX. Page 51.

Daphné, du dieu des vers fut le premier amour.

Daphné, selon l'étymologie grecque, signifie laurier. On pourrait croire que Pétrarque a voulu faire allusion à l'amante d'Apollon, en célébrant sa maîtresse sous le nom de Laure. Selon la fable, Daphné était fille du Pénée, parce que le laurier croissait en abondance sur les rives de ce fleuve. On dit qu'elle fut aimée et poursuivie par Apollon, parce que le laurier est l'emblême de la gloire, comme Apollon est celui du génie, et que le génie aime la gloire, et la poursuit avec ardeur. Cette fiction est charmante; on voit combien était riante l'imagination des anciens qui ont inventé les songes poétiques de la mythologie. Mais il serait absurde de vouloir expliquer toutes les allégories de la fable. Beaucoup sont inexplicables. Ovide, en cherchant à les embellir, n'a pas songé au sens qu'on devait leur donner un jour. Sans doute elles ont tour-à-tour un sens ou physique, ou moral, ou historique. Bannier les explique toutes par l'histoire, et il interprète souvent un mensonge par un autre. Rien de moins digne d'exciter la curiosité d'un homme qui

cherche une instruction utile ou agréable. Car que sait-on de ces tems reculés, où l'historien n'apperçoit que de l'incertitude et de la confusion ?

Sénecé, poète ingénieux, précis et correct, a raconté, ou plutôt abrégé, cette fable d'une manière assez originale dans son poëme intitulé les Travaux d'Apollon :

L'Amour, juste vengeur d'un injuste reproche,
Lui fait sentir l'effet des flèches qu'il décoche.
En vain pour émouvoir l'insensible Daphné,
Phœbus peint les talens dont les dieux l'ont orné ;
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite, et plus de vanité,
Ils ont, et moi comme eux, si souvent imité :
Rien ne peut attendrir la belle fugitive.
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive.
Long-tems ses pas légers à la fuite obstinés,
Laissent loin derrière eux les zéphyrs étonnés.
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.

Ce sujet a fourni à Fontenelle un sonnet imprimé dans tous les recueils, mais presque toujours défiguré ; en voici la leçon véritable :

Je suis, criait jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il était orné ;

Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit né :
Mais les vers n'étaient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth ; arrêtez. Bagatelle !
Le luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.

Je connais la vertu de la moindre racine;
Je suis par mon savoir dieu de la médecine.
Daphné courait plus vîte à ce nom si fatal.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête;
Je suis jeune, amoureux, et sur-tout libéral;
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

Ibidem.

Faible enfant, que fais-tu de cette arme puissante?
Lui dit-il : ce carquois, parure des combats,
Ne sied qu'à mon épaule, et cet arc à mon bras.

La bravade d'Apollon respire l'orgueil et l'imprudence de la jeunesse toujours si confiante. La réponse de l'Amour a ce caractère de malice naïve, qui convient si bien à l'enfance. On ne peut mieux observer ce précepte d'Horace:

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.

Tracez le caractère et les mœurs de chaque âge.

Ibidem. Page 53.

Dans son double carquois sa main choisit deux traits.
L'un inspire l'amour, et l'autre le repousse:
L'un est un fer doré, l'autre un plomb qui s'émousse.

Cette idée du double carquois de l'Amour a été développée par Voltaire dans des vers charmans, que l'on aime toujours à relire.

Je vous l'ai dit; l'Amour a deux carquois:
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans:

L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur;
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux : et vous voulez qu'on aime.

Ibidem. Page 59.

Mais le dieu que l'amour emporte sur ses pas,
Tout prêt à la saisir, étend déjà les bras.

C'est le sujet du fameux groupe d'Apollon et Daphné du Bernin. Ce chef-d'œuvre de sculpture, qu'il fit à dix-huit ans, pour le cardinal Barberin, fut si vanté à Rome, que le pape vint le voir dans l'atelier de l'artiste. Sa sainteté trouva les contours trop nus; mais Barberin composa un distique latin qui excuse le procédé du sculpteur par une allégorie morale très-ingénieuse :

Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ;
Fronde manus implet, bacchas seu carpit amaras.

En voici le sens:

Qui court après des appas suborneurs,
N'embrasse enfin qu'une stérile feuille,
Jouet d'Eole; ou du moins ne recueille
Qu'un fruit amer, le poison de nos cœurs.

Ibidem. Page 61.

Aux murs du Capitole, où des chars de victoire
Des fiers triomphateurs promeneront la gloire,
Tu seras l'ornement et le prix des héros.

Voyez comme le poète saisit et amène toutes les occasions de faire l'éloge de sa patrie! Combien ces allusions

flatteuses aux triomphateurs du Capitole, devaient intéresser Auguste et les Romains au succès de son ouvrage!

Ibidem.

Au chêne entrelacés tes mystiques rameaux
Du palais des Césars protégeront l'entrée.

Les anciens s'imaginaient que le laurier n'était jamais frappé du tonnerre. C'est pour cela, dit-on, que Tibère portait toujours une couronne de laurier. C'est dans ce sens encore, mais à tort, que Corneille, dans le Cid, fait dire par Dom Arias au comte de Gormas :

Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

On ne doit pas faire parler un Castillan comme un habitant de l'ancienne Rome.

XX. Page 63.

Il est en Emonie un vallon renommé,
Profond, ceint de rochers, et d'arbres enfermé.

Une description de la vallée de Tempé, peinte des couleurs les plus fraîches et les plus riches, sert de transition au poète. On ne peut assez admirer les ressources toujours nouvelles de son imagination dans cette partie si difficile, et pour lui si aisée, de la composition poétique.

Est nemus Æmoniæ, prærupta quod undique claudit
Sylva.

On doit remarquer la différence des deux termes synonymes employés dans ce vers. *Nemus* bocage, *sylva* forêt.

Un peu plus bas : *hæc domus, hæc sedes, hæc sunt penetralia*. Cette synonymie a, dans le latin, une heureuse emphase. L'image descriptive qui la remplace en français a peut-être aussi sa grace, plus conforme au génie de la langue.

Ibidem.

On appelle Tempé ce vallon toujours frais.

Pline le naturaliste fait une description de Tempé différente de celle d'Ovide, mais non moins belle dans son genre. L'un décrit en poète, l'autre en philosophe. Des voyageurs qui ont visité ce beau lieu de la Grèce, m'ont assuré que Pline avait tracé un tableau fidèle de ce site agreste.

« Peneus inter Ossam et Olympum nemorosâ convalle » defluens quingentis stadiis, dimidio ejus spatii navigabi- » lis. In eo cursu Tempe vocantur quinque millia passuum » longitudine, et fermè sesqui jugeri latitudine; ultrà visum » hominis sese attollentibus dextrâ levâque leniter jugis. » Intùs sub luco viridante adlabitur Peneus, viridis calculo, » amœnus circà ripas gramine, canorus avium concentu ».

Il faudrait la plume de Buffon ou de Lacépède pour retracer l'élégance énergique de ce peintre de la nature. La version que j'en donne est au moins exacte.

« Entre l'Olympe et l'Ossa, dans une vallée ombragée » d'un bois touffu, coule le Pénée, dans la longueur de cin- » quante stades, navigable seulement dans la moitié de cet » espace. On appelle Tempé un intervalle compris dans le » cours de ce fleuve, de cinq mille pas de longueur, et à-

» peu-près d'un *jugerum* et demi de largeur. A droite et » à gauche, des montagnes s'élèvent par une pente douce à » perte de vue. A leurs pieds, sous un bocage épais, roule » le Pénée sur un gravier verdâtre, entre des bords fleuris, » et peuplés de chantres ailés ».

Ibidem. Page 65.

Et l'Amphryse paisible, et l'Apidan rapide.

L'Apidan reçoit l'Enipée, et se jette dans le Pénée. Lucain, dans sa description de la Thessalie, dit qu'il est très-rapide.

It gurgite rupto
Apidanos.

Ovide lui donne l'épithète de *senex*, convenable à tous les fleuves que l'on représente sous la figure d'un vieillard.

XXI. Page 69.

Ce monstre a de cent yeux la tête environnée.

La fable d'Argus, égyptienne d'origine, est un emblême allégorique qui peut s'expliquer par la physique. Les cent yeux d'Argus figurent les étoiles, qui sont les yeux du ciel. Quelquefois Io se prend pour la terre, et quelquefois pour la lune. Si on la prend pour la terre, elle est regardée la nuit par les étoiles, et le jour par le grand œil du monde. Si on la prend pour la lune, les cornes de la vache Io figurent le croissant de la lune qui se renouvelle. On dit qu'elle fut aimée de Jupiter, qui est l'Osiris des Egyptiens, ou le soleil, parce qu'elle réfléchit les rayons de cet astre.

Ibidem.

Et ses sœurs et son père admirent sa blancheur;
Et ses sœurs et son père autour d'elle s'empressent;
Elle aime à les revoir, mais ils la méconnaissent :
Cependant elle suit et son père et ses sœurs.

Ces jeux de phrases sont familiers à Ovide :

At illa patrem sequitur, sequiturque sorores.

Cette répétition a une grace particulière. Ces agrémens, qui sont comme autant de traits de la physionomie du poète, ne doivent pas échapper au pinceau d'un copiste fidèle.

Ibidem. Page 71.

Je te revois, ma fille, et ne te trouve pas.

Tu non inventa, repertâ, etc. Tout l'agrément de cette pensée consiste dans un mot qui exprime avec finesse une nuance délicate. *Invenire* signifie trouver ce qu'on cherche; *reperire*, trouver par hasard, par rencontre. C'est la figure appelée la distinction, par laquelle on distingue une différence entre des idées qui se ressemblent.

Ibidem.

Mais il faut qu'un troupeau devienne ma famille !
Un troupeau doit donner un époux à ma fille !

De grège nunc tibi vir, nunc de grege natus habendus.

Ce vers, qui, pris isolément, ressemble beaucoup à un vers de parodie, passe néanmoins, parce qu'il est en situation, et qu'il n'est pas dépourvu de sentiment. Virgile sans doute

s'en fût abstenu; mais Ovide ne se refuse rien de ce qu'il peut dire; ce qui le rend beaucoup plus difficile à traduire que Virgile.

Ibidem. Page 75.

Même il demande encor quel art avait fait naître
Ces sons alors nouveaux de la flûte champêtre.

Observez avec quelle adresse ingénieuse la fable de Syrinx est liée à la fable d'Io, ou, pour mieux dire, renfermée dans le même cadre; observez encore que le poète emploie le tour indirect pour exposer la suite de l'aventure de Syrinx, qui commence par un récit direct : *restabat plura referre.* Cette tournure a un double mérite; elle donne plus de variété au style, et à la narration un caractère de vérité qui la rend plus naïve. Quoique dans notre langue, si inférieure à la langue latine, le discours indirect, embarrassé de *que* conjonctifs, répugne à la poésie soutenue des vers alexandrins, j'ai fait tous mes efforts pour conserver cette circonstance si vraie et si naturelle, et pour ne rien faire perdre à Ovide de cette naïveté exquise.

XXII. *Ibidem.*

On vit en Arcadie une jeune naïade
Adopter dans les bois les mœurs de la Dryade.

Inter Hamadryadas celeberrima Nonacrinas
Naïas una fuit : nymphæ Syringa vocabant.

Celebris signifie tour-à-tour célèbre ou fréquenté. *Via celebris*, un chemin fréquenté. C'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici. Dans le premier, la fable de Syrinx serait absurde; car il serait hors de vraisemblance, qu'une

naïade, c'est-à-dire une nymphe des eaux, fût arrêtée par l'obstacle d'un fleuve.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.

Les commentateurs qui s'occupent plus de restituer les mots que d'éclaircir le sens, ne font aucune remarque sur ce passage. « Je n'aime point ces doctes, dit Saint-Evremond, qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils se piquent de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment ni dans la finesse de la pensée ».

Dans le seizième chant de son poëme des Fastes, Lemierre a traduit la fable de Syrinx à sa manière, c'est-à-dire, avec plus de force que de grace; mais la grace et l'élégance brillent éminemment dans l'imitation que M. de Parny en a faite dans une pièce intitulée l'*Origine de la flûte*. Je vais la citer en l'abrégeant :

Dans ces beaux lieux où, paisible et fidèle,
L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
Du dieu de Gnide une jeune immortelle
Fuyait, dit-on, les trompeuses douceurs :
C'était Syrinx : Pan soupira près d'elle,
Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.
Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
Se promenait au milieu de ses sœurs,
Pan l'apperçoit, et vole dans la plaine,
Bien résolu d'arracher ces faveurs
Que l'amour donne, et ne veut pas qu'on prenne.
A cet aspect, tremblant pour ses appas,

La nymphe fuit, et ses piés délicats,
Sans la blesser, glissent sur la verdure.
Ses longs cheveux flottent à l'aventure.
Tremblez, Syrinx ; vos charmes demi-nus
Vont se faner sous une main profane ;
Et vous allez des autels de Diane
Passer enfin aux autels de Vénus.
Dieu de ces bords, sauve-moi d'un outrage !
Elle avait dit : sur l'humide rivage
Son pié léger s'arrête et ne fuit plus.
Au fond des eaux l'un et l'autre se plongent ;
Sa voix expire ; et dans l'air étendus
Déjà ses bras en feuilles se prolongent.
Son sein caché sous un voile nouveau
Palpite encore, en changeant de nature.
Ses cheveux noirs se couvrent de verdure ;
Et sur son corps qui s'effile en roseau,
Des nœuds pareils, arrondis en anneau,
Des membres nus laissent voir la jointure.
Le dieu saisi d'une soudaine horreur,
S'est arrêté ; sous la feuille tremblante
Ses yeux séduits et trompés par son cœur,
Cherchent encor sa fugitive amante.
Par le zéphyr le roseau balancé,
Forme dans l'air une plainte mourante.
Ah ! dit le dieu, ce soupir est pour moi :
Trop tard, hélas ! son cœur devint sensible.
Nymphe chérie et toujours inflexible,
J'aurai du moins ce qui reste de toi.
Parlant ainsi, du roseau qu'il embrasse,
Ses doigts tremblans détachent les tuyaux ;
Il les polit, et la cire tenace
Unit entr'eux les différens morceaux.
Bientôt sept trous de largeur inégale,
Des tons divers ont fixé l'intervalle.
Reste adoré de ce que j'aimais tant,
S'écria-t-il, résonne dans ces plaines ;
Soir et matin tu rediras mes peines,
Et des amours tu seras l'instrument.

Le lecteur me saura gré, sans doute, d'avoir donné pour clausule aux notes du premier livre, une pièce si gracieuse et si achevée. Ce joli tableau vaut mieux que la plus belle vignette.

XXIV. Page 81.

Phaéton, son émule, et son égal en âge,
Ne voulut pas du rang lui céder l'avantage,
Orgueilleux d'être fils du dieu de la clarté.

La querelle d'Epaphus et de Phaéton amène le voyage de celui-ci au palais du Soleil, et lie naturellement la fin de ce livre avec le commencement de l'autre.

Ibidem. Page 83.

O ma mère! attestez par une preuve insigne
Que je descends du ciel où j'aspire à monter.

Telle est, je crois, la force de cette belle expression: *Meque assere cœlo.*

Ibidem.

Il a quitté les bords, empire de sa mère,
Et vole impatient au palais de son père.

Le latin dit: *Positosque sub ignibus Indos.* On sait que les anciens géographes ont quelquefois appelé Indiens les habitans de l'Ethiopie, sous l'Egypte, que nous connaissons sous le nom de Nubie et d'Abyssinie. C'est vraisemblablement cette contrée qu'Ovide désigne.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIBER II.

I. *Solis regia. Currum regendum petit à Sole Phaëton.*

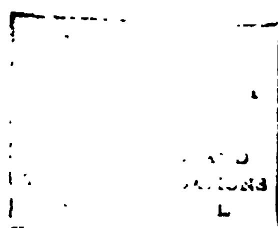
REGIA Solis erat sublimibus alta columnis
Clara micante auro, flammasque imitante pyropo [1] :
Cujus ebur nitidum fastigia summa tenebat;
Argenti bifores radiabant lumine valvæ.
Materiam superabat opus? nam Mulciber illic [2]
Æquora cælarat, medias cingentia terras,
Terrarumque orbem, cœlumque, quod imminet orbi.
Cæruleos habet unda Deos; Tritona canorum,
Proteaque ambiguum, balænarumque [3] prementem
Egæona suis immania terga lacertis,
Doridaque, et natas : quarum pars nare videntur,
Pars in mole sedens virides siccare capillos [4] :
Pisce vehi quædam. Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen : qualem decet esse sororum.
Terra viros urbesque gerit, silvasque, ferasque,

[1] *Pyropo;* c'est-à-dire, *gemmâ radiante instar carbunculi.*

[2] *Mulciber. Vulcanus sic dictus à mulcendo ferro.*

[3] Ce grand mot de cinq syllabes figure à l'oreille, par son harmonie imitative, la grandeur démesurée du géant des mers.

[4] Cette image est charmante; elle présente un tableau gracieux que le pinceau du Guide égalerait à peine.



B 1228 5/R



Moreau inv. Baquoy sc.

Phaéton monte au Palais du Soleil et demande à son Pere, de conduire son Char.

LIVRE II.

I. *Description du Palais du Soleil. Phaéton demande à conduire son char.*

Sur cent colonnes d'or, circulaire portique,
S'élève du Soleil le palais magnifique.
Le dôme est étoilé de saphirs éclatans.
Les portes font jaillir de leurs doul les battans
L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière:
Mais le travail encor surpassait la matière.
Là d'un savant burin l'artisan de Lemnos
De l'Océan mobile a ciselé les flots,
Et l'orbe de la terre environné de l'onde,
Et le ciel radieux, voûte immense du monde.
L'onde a ses dieux marins, et Protée, et Triton,
Triton la conque en main, et l'énorme Egéon
Qui presse entre ses bras une énorme baleine.
On voit au milieu d'eux, sur la liquide plaine,
Les filles de Doris former cent jeux divers,
Sécher leurs longs cheveux, teints de l'azur des mers,
Sur le dos des poissons voguer, nager ensemble;
Leur figure diffère, et pourtant se ressemble;
Elle sied à des sœurs. La Terre offre à-la-fois
Ses hameaux, ses cités, ses fleuves et ses bois,

Fluminaque, et Nymphas, et cætera numina ruris.
Hæc super imposita est cœli fulgentis imago;
Signaque sex foribus dextris, totidemque sinistris.
  Quò simul acclivo Clymeneïa limite proles
Venit, et intravit dubitati tecta parentis;
Protinus ad patrios sua fert vestigia vultus,
Consistitque procul; neque enim propiora ferebat
Lumina. Purpureâ velatus veste sedebat
In solio Phœbus, claris lucente smaragdis.
A dextra lævaque Dies, et Mensis et Annus,
Seculaque, et positæ spatiis æqualibus Horæ [1];
Verque novum stabat, cinctum florente coronâ.
Stabat nuda Æstas, et spicea serta gerebat;
Stabat et Autumnus, calcatis sordidus uvis;
Et glacialis Hiems, canos hirsuta capillos.
  Inde loco medius, rerum novitate paventem
Sol oculis juvenem, quibus aspicit omnia, vidit.
Quæque viæ tibi causa? quid hac, ait, arce petisti,
Progenies, Phaëton, haud inficianda parenti?
  Ille refert, O! lux immensi publica mundi,
Phœbe pater, si das hujus mihi nominis usum,

[1] L'image des Heures exigeait une rime féminine : ce qui m'a forcé de mettre en six vers le tableau des Saisons, que j'avais d'abord resserré en quatre, comme en latin.

Là paraît le Printems couronné de verdure,
L'Été robuste et nu, ceint d'une gerbe mûre,
L'Automne teint du jus que ses piés ont pressé,
Et le frileux Hiver, au front chauve et glacé.

Et les nymphes de l'onde, et les dieux du bocage.
Au-dessus luit des cieux la rayonnante image;
Et le cercle des Mois, sous des signes divers,
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.

C'est là que Phaéton, par l'avis de sa mère,
Arrive, et veut d'abord s'avancer vers son père:
Mais perdu dans l'éclat des rayons paternels
Dont les éclairs trop vifs blessent ses yeux mortels,
Il s'arrête. Vêtu de pourpre et de lumière,
Roi sur son trône d'or de la nature entière,
Le Soleil en sa cour rassemble sous ses lois,
Les Siècles et les Jours, et les Ans et les Mois,
Et les Heures encor, ses légères suivantes,
L'une de l'autre en cercle également distantes.
Là paraît couronné d'une tresse de fleurs
Le Printems au front jeune, aux riantes couleurs;
L'Été robuste et nu, ceint d'une gerbe mûre;
L'Automne dont le pampre orne la chevelure,
Rouge encor des raisins que ses piés ont pressés;
Et l'Hiver aux cheveux de neige hérissés.

Le Soleil de cet œil qui voit tout dans le monde,
A vu de Phaéton la surprise profonde
A l'aspect d'un éclat si nouveau pour ses yeux.
Cher Phaéton, dit-il, qui t'amène en ces lieux?

Flambeau de l'univers, père du jour, mon père,
Si ce nom m'est permis sur la foi de ma mère,

Nec falsâ Clymene culpam sub imagine celat;
Pignora da, genitor, per quæ tua vera propago
Credar, et hunc animis errorem detrahe nostris.
  Dixerat. At genitor circum caput omne micantes
Deposuit radios, propiusque accedere jussit:
Amplexuque dato; Nec tu meus esse negari [1]
Dignus es; et Clymene veros, ait, edidit ortus.
Quòque minus dubites, quodvis pete munus, ut illud,
Me tribuente, feras: promissis testis adesto
Dîs juranda palus, oculis incognita nostris.
  Vix bene desierat: currus rogat ille paternos,
Inque diem alipedum jus et moderamen equorum.

II. *Suam Phaëtonti imprudentiam Sol repræsentat.*

  Pœnituit jurasse patrem: qui terque quaterque
Concutiens illustre caput: Temeraria, dixit,
Vox mea facta tuâ est. Utinam promissa liceret
Non dare! confiteor, solum hoc tibi, nate, negarem.
Dissuadere licet. Non est tua tuta voluntas.
Magna petis, Phaëton; et quæ nec viribus istis
Munera conveniant, nec tam puerilibus annis.

[1] Ce vers serait une redite de celui-ci:

Progenies, Phaëton, haud inficianda parenti.

si ce dernier n'était une inadvertance échappée au poete, puisqu'il rend inutile la demande de Phaéton et la réponse de son père.

D'un doute injurieux délivre mes esprits,
Et qu'un gage certain me déclare ton fils.
Il parlait; et le dieu que la flamme environne
Des rayons de son front dépose la couronne,
Lui tend les bras, l'appelle en son sein paternel :
Sors, dit-il, ô mon fils ! d'un doute si cruel;
Viens embrasser ton père; il t'avoue, et Climène
Ne t'a point abusé d'une créance vaine;
Mais il te faut un gage, et je veux l'accorder;
Sûr de tout obtenir, tu peux tout demander.
Du serment que je fais sois le garant terrible,
O fleuve des Enfers, à mes yeux invisible !
Phaéton, un seul jour, dans les champs étoilés,
Veut conduire son char et ses chevaux ailés.

II. *Le Soleil représente à Phaéton la témérité de sa demande.*

Le Soleil regretta sa promesse imprudente,
Et secouant trois fois sa chevelure ardente :
Tes desirs ont rendu mes sermens indiscrets,
Lui dit-il, ô mon fils ! pourquoi les ai-je faits?
Le refus de mon char, tu peux en croire un père,
Serait le seul refus que je voudrais te faire.
Mais au moins les conseils me sont encor permis.
N'exige point de moi ce que je t'ai promis.

Sors tua mortalis : non est mortale quod optas [1].
Plus etiam, quàm quod Superis contingere fas sit,
Nescius affectas. Placeat sibi quisque, licebit;
Non tamen ignifero quisquam consistere in axe,
Me, valet, excepto : vasti quoque rector Olympi,
Qui fera terribili jaculatur fulmina dextrâ,
Non agat hos currus : et quid Jove majus habemus?
Ardua prima via est : et quâ vix mane recentes
Enitantur equi : medio est altissima cœlo;
Unde mare et terras ipsi mihi sæpe videre
Fit timor, et pavidâ trepidat formidine pectus.
Ultima prona via est, et eget moderamine certo.
Tunc etiam, quæ me subjectis excipit undis,
Ne ferar in præceps, Thetys solet ipsa vereri.
Adde, quod assiduâ rapitur vertigine cœlum;
Sideraque alta trahit, celerique volumine torquet.
Nitor in adversum [2]; nec me, qui cætera, vincit
Impetus : et rapido contrarius evehor orbi.
Finge datos currus : quid agas? poterisne rotatis

[1] On a restitué à Ovide ce vers que lui avait emprunté Voltaire.

[2] *In oppositam partem, nempè orientem.*

Le poète se conforme aux idées reçues de son tems, quand il fait dire au Soleil qu'il est le seul astre que son mouvement emporte vers l'orient. Les étoiles fixes, qui ne paraissent aller que d'orient en occident, vont aussi par un mouvement peu sensible d'occident en orient.

Tu me demandes plus que tu ne dois prétendre.
Tu me demandes trop pour un âge si tendre.
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un dieu.
Que dis-je ? sur mon char étincelant de feu,
Quel dieu pourrait s'asseoir? quel dieu pourrait s'instruire
A guider les coursiers, que seul je peux conduire?
Nul; pas même le dieu qui tonne dans l'Ether.
Et te crois-tu plus grand que le grand Jupiter?
  Un chemin escarpé commence ma carrière.
Mes coursiers rafraîchis, sortant de la barrière,
Ne gravissent qu'à peine à la cime des airs.
Là, tout dieu que je suis, du haut de l'univers
Je ne puis sans effroi voir l'abîme du vide.
Enfin de mon déclin la pente est si rapide,
Que Thétis, qui le soir me reçoit dans ses eaux,
Tremble d'y voir rouler mon char et mes chevaux.
  Du ciel tournant sur soi conçois-tu la vîtesse?
Je marche en sens contraire; et la loi qui sans cesse
Entraîne l'univers sans jamais m'entraîner,
Du cours que jc poursuis ne peut me détourner.
Possesseur de mon char, dis, que penses-tu faire?
Pourras-tu résister au retour circulaire
Du mouvement rapide emportant tous les cieux?
Peut-être crois-tu voir au royaume des dieux
Des bocages sacrés, de superbes portiques,
Des temples enrichis d'offrandes magnifiques?

Obvius ire polis, ne te citus auferat axis?
Forsitan et lucos illic, urbesque Deorum
Concipias animo; delubraque ditia donis
Esse : per insidias iter est, formasque ferarum.
Utque viam teneas, nulloque errore traharis;
Per tamen adversi gradieris cornua Tauri,
Hæmoniosque arcus [1], violentique ora Leonis,
Sævaque circuitu curvantem brachia longo [2]
Scorpion, atque aliter curvantem brachia Cancrum.
Nec tibi quadrupedes animosos ignibus illis,
Quos in pectore habent, quos ore et naribus efflant,
In promptu regere est : vix me patiuntur, ut acres
Incaluêre animi; cervixque repugnat habenis.
At tu funesti ne sim tibi muneris auctor,
Nate, cave : dum resque sinit, tua corrige vota:
Scilicet, ut nostro genitum te sanguine credas,
Pignora certa petis : do pignora certa timendo;
Et patrio pater esse metu probor : aspice vultus
Ecce meos : utinamque oculos in pectora posses
Inserere, et patrias intus deprendere curas!
Denique, quicquid habet dives, circumspice, mundus;
Eque tot ac tantis cœli, terræque, marisque

[1] L'arc du centaure Chiron transformé en constellation sous le nom de Sagittaire.

[2] Le Cancer alonge ses serres vers l'occident, tandis que le Scorpion tourne ses bras vers l'orient. Ces détails astronomiques deviennent des images vivantes par la magie du poète.

Non : ce ne sont par-tout qu'énormes animaux,
Embûche sur embûche, et travaux sur travaux.
Je veux qu'en ton chemin nulle erreur ne t'égare :
Oseras-tu braver plus d'un monstre barbare,
Les cornes du Taureau, la gueule du Lion,
Et l'arc du Sagittaire, et l'affreux Scorpion,
Dont les piés recourbés couvrant un long espace,
Embrassent le Cancer qui lui-même l'embrasse ?
Crois-tu de mes coursiers soumettre les élans,
Lorsque soufflant le feu de leurs naseaux brûlans,
Ils résistent au frein, prêts à le méconnaître ;
Quand moi, qui les gouverne, à peine j'en suis maître ?
 Mon fils, je t'en conjure, il en est encor tems :
Sauve-toi de toi-même, et rends-moi mes sermens.
Si du sang dont tu sors tu veux un témoignage,
Vois le trouble où je suis : que faut-il davantage ?
Mon effroi paternel a déclaré mon fils.
Il est peint sur mon front. Tu le vois. Je pâlis :
Et pour y lire encor la crainte de ta perte,
Plût au ciel que mon ame à tes yeux fût ouverte !
Que te dirai-je enfin ? gloire, trésors, plaisirs,
Ce qu'offre l'univers, je l'offre à tes desirs.
Oui, mon char excepté, demande tout le reste.
Je ne réserve rien que cet honneur funeste :
Le vouloir, ô mon fils ! c'est vouloir ton trépas.
Jeune insensé ! pourquoi me serrer dans tes bras ?

Posce bonis aliquid : nullam patiere repulsam.
Deprecor hoc unum, quod vero nomine pœna,
Non honor est : pœnam, Phaëton, pro munere, poscis.
Quid mea colla tenes blandis, ignare, lacertis?
Ne dubita, dabitur, Stygias juravimus undas,
Quodcumque optaris : sed tu sapientius opta.

III. *Curru commisso, Phaëtontem documentis inanibus Sol instruit.*

FINIERAT monitus : dictis tamen ille repugnat,
Propositumque tenet ; flagratque cupidine currûs.
Ergo, quâ licuit genitor cunctatus, ad altos
Deducit juvenem, Vulcania munera, currus.
Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ ; radiorum argenteus ordo [1].
Per juga, chrysoliti [2], positæque ex ordine gemmæ,
Clara repercusso reddebant lumina Phœbo.
Dumque ea magnanimus Phaëton miratur, opusque
Perspicit ; ecce vigil rutilo patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores, et plena rosarum

[1] Tout était or dans le char du Soleil : tout est or également dans chaque hémistiche de ces vers. On sent assez le mérite et l'effet imitatif de cette répétition, qui met l'objet même sous les yeux de l'esprit, et qui de plus est un ornement poétique d'un grand prix.

[2] La chrysolite est une pierre précieuse qui a la couleur de l'or.

J'ai juré par le Styx ; je dois te satisfaire ;
N'en doute pas : mais forme un vœu moins téméraire.

III. *Le Soleil confie son char à Phaéton, et lui donne des instructions inutiles.*

Tels étaient d'Apollon les paternels avis :
Mais il combat en vain l'imprudence d'un fils,
Orgueilleux de s'asseoir sur le char de son père.
Autant qu'il peut du moins il résiste, il diffère ;
Mais il fallut céder, et le conduire enfin
Jusqu'au char immortel, chef-d'œuvre de Vulcain.
L'essieu du char est d'or, et d'espace en espace
Brille un rayon d'argent qu'un cercle d'or embrasse ;
Autour du timon d'or, du joug et du harnois,
La perle aux diamans se mélange avec choix,
Et du feu des rubis l'émeraude enrichie
Répète au loin du dieu l'image réfléchie.
Tandis que Phaéton d'un avide regard
Admire et sa richesse, et l'ouvrage de l'art ;
Voilà qu'à son réveil l'Aurore vigilante,
Entr'ouvrant ses rideaux de pourpre et d'amarante,
Sur des tapis de rose, aux portes d'orient,
S'avance, et laisse voir son visage riant.
Aux astres de la nuit, l'astre de Cythérée
A donné le signal dans la plaine Éthérée.

Atria : diffugiunt stellæ, quarum agmina cogit
Lucifer [1], et cœli statione novissimus exit.

At pater ut terras, mundumque rubescere vidit,
Cornuaque extremæ velut evanescere Lunæ ;
Jungere equos Titan velocibus imperat Horis [2].
Jussa Deæ celeres peragunt : ignemque vomentes,
Ambrosiæ succo saturos, præsepibus altis
Quadrupedes ducunt ; adduntque sonantia fræna.

Tum pater ora sui sacro medicamine nati
Contigit ; et rapidæ fecit patientia flammæ.
Imposuitque comæ radios : præsagaque luctûs
Pectore solicito repetens suspiria, dixit ;
Si potes hîc saltem monitis parere paternis,
Parce, puer, stimulis ; et fortiùs utere loris.
Sponte suâ properant : labor est inhibere volantes.
Nec tibi directos placeat via quinque per arcus [3].
Sectus in obliquum est lato curvamine limes :
Zonarumque trium contentus fine, polumque
Effugit australem, junctamque aquilonibus Arcton.
Hâc sit iter : manifesta rotæ vestigia cernes.

[1] *Veneris stella, quam terræ propiorem sol lustrat seriùs quàm stellas fixas.*

[2] *Horæ cœli janitrices, et solis famulæ.*

[3] *Non eundum rectâ viâ per quinque circulos parallelos, sed per Zodiacum qui Æquatorem obliquè intersecans Tropicum Cancri à dextrâ, ad arcticum versus attigit ; Tropicum Capricorni à sinistrâ vergens ad antarcticum.* Farnabe.

Les étoiles en fuite ont passé sous ses yeux;
Il en fait la revue, et quitte enfin les cieux.
Quand il eut vu rougir la lumière naissante,
Et pâlir de Phœbé l'image décroissante,
Le Soleil qu'asservit la loi de ses travaux,
Ordonne malgré lui d'atteler ses chevaux.
A l'ordre accoutumé les Heures obéissent;
Les coursiers parfumés des sucs qui les nourrissent,
Au char qui les attend par elles amenés
Se rangent sous le joug, par le frein gouvernés.
Apollon sur son fils répand un pur dictame,
Le rend impénétrable aux ardeurs de la flamme,
Couvre de feux son front qui rayonne d'orgueil,
Et pousse un long soupir, présage de son deuil.
O Phaéton! dit-il, ô jeune téméraire!
Sur ses derniers avis si tu peux croire un père,
Plus que de l'aiguillon fais usage du mors.
Mes coursiers sont ardens : modère leurs efforts;
Voilà tes premiers soins. Écoute encore, écoute.
Tu vois cinq cercles droits; ce n'est point là ta route.
Il est un autre cercle oblique dans son cours,
Qui de trois zônes seul embrassant les contours,
Fuit et le pôle Austral, et le pôle de l'Ourse.
C'est là qu'il faut marcher : guide par-là ta course;
La trace de mon char sert de règle à tes yeux.
Crains d'approcher la terre, ou de te perdre aux cieux.

Utque ferant æquos et cœlum et terra calores,
Nec preme, nec summum molire per æthera currum.
Altius egressus cœlestia tecta cremabis,
Inferius terras : medio tutissimus ibis.
Neu te dexterior tortum declinet in Anguem [1],
Neve sinisterior pressam rota ducat ad Aram ;
Inter utrumque tene. Fortunæ cætera mando;
Quæ juvet, et melius, quàm tu tibi, consulat, opto.
Dum loquor, Hesperio positas in litore metas
Humida nox tetigit : non est mora libera nobis :
Poscimur : effulget tenebris Aurora fugatis.
Corripe lora manu : vel, si mutabile pectus
Est tibi, consiliis, non curribus, utere nostrs,
Dum potes, et solidis etiamnum sedibus astas :
Dumque male optatos nondum premis inscius axes,
Quæ tutus spectes, sine me dare lumina terris.

IV. *Currum imperitè regit, habenasque remittit Phaëton.*

Occupat ille levem juvenili corpore currum,
Statque super : manibusque datas contingere habenas
Gaudet, et invito grates agit inde parenti.
Interea volucres Pyroëis, Eous et Æthon,

[1] Ovide désigne le nord par le Serpent, constellation septentrionale, et le midi par l'Autel, constellation australe. L'épithète *pressam*, signifie heurtée par la roue du char, ou, dans un sens plus détourné, abaissée au-dessous de l'horizon.

Mais de la terre au ciel prends le juste intervalle;
Et distribue entre eux une chaleur égale.
Trop haut, tu brûlerais les palais de l'Éther;
Trop bas, tu brûlerais l'air, la terre et la mer.
Crains, mon fils! crains encor qu'une route incertaine
Dans les nœuds du Serpent à droite ne t'entraîne,
Ou qu'à gauche l'Autel ne heurte ton essieu.
Le milieu seul est sûr, prends et suis le milieu.
Au sort qui te conduit j'abandonne le reste:
Puisse-t-il te sauver d'une chute funeste,
Et mieux que toi veiller au salut de tes jours!
Déjà la nuit humide, aux bornes de son cours,
De la mer d'Hespérie a touché le rivage.
Il ne m'est plus permis de tarder davantage.
L'Aurore a peint les cieux d'un éclat plus vermeil,
Et la nature attend le retour du Soleil.
Va, pars; mais non, mon fils! sois enfin, sois plus sage.
Mets, tu le peux encor, mes conseils en usage;
Et me laissant mon char, jouis en sûreté
Du jour que l'univers attend de ma clarté.

IV. *Phaéton conduit mal le char du Soleil; il abandonne les rênes.*

PHAÉTON sur le char s'élance plein de joie,
Saisit avidement les rênes qu'il déploie,

Solis equi, quartusque Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.
Quæ post quàm Tethys, fatorum ignara nepotis,
Repulit, et facta est immensi copia mundi,
Corripuêre viam, pedibusque per aëra motis,
Obstantes findunt nebulas, pennisque levati
Prætereunt ortos îsdem de patribus Euros.
Sed leve pondus erat; nec quod cognoscere possent
Solis equi : solitâque jugum gravitate carebat.
Utque labant curvæ justo sine pondere naves,
Perque mare, instabiles nimiâ levitate, feruntur;
Sic onere assueto vacuos dat in aëre saltus,
Succutiturque altè, similisque est currus inani.
Quod simul ac sensêre, ruunt, tritumque relinquunt
Quadrijugi spatium : nec, quo prius, ordine currunt.
Ipse pavet; nec quâ commissas flectat habenas,
Nec scit, quà sit iter; nec, si sciat, imperet illis.
Tum primùm radiis gelidi caluêre Triones,
Et vetito frustra tentarunt æquore tingi.
Quæque polo posita est glaciali proxima Serpens,
Frigore pigra priùs, nec formidabilis ulli,
Incaluit : sumpsitque novas fervoribus iras.
Te quoque turbatum memorant fugisse, Boote [1];
Quamvis tardus eras, et te tua plaustra tenebant.

[1] Constellation peu éloignée de la grande Ourse, qui paraît suivre le Chariot, comme un bouvier suit sa charrue.

Et rend grace à Phœbus qui tremble pour son fils.
Cependant les coursiers Ethon et Pyroïs,
Eoüs et Phlégon impatiens hennissent.
Ils soufflent feux sur feux dans les airs qui blanchissent.
Du fils de sa Climène ignorant le destin,
Aussi-tôt que Thétis, aux portes du matin,
Du monde sous leurs pas eut ouvert la carrière,
Ils partent; et loin d'eux repoussant la barrière,
Ils fendent dans les airs les nuages mouvans,
Et de leurs piés ailés ils devancent les vents.
Le char léger de poids sent qu'il n'a plus son guide;
Et telle qu'au hasard flotte une barque vide,
Jouet mobile et vain du caprice des mers;
Le char roule par bonds et saute dans les airs.
Les coursiers ont frémi : leur fougue mutinée
Déjà s'emporte loin de la route ordonnée.
Phaéton tremble, hésite, ignore son chemin,
Et n'a plus le pouvoir de commander au frein.

Pour la première fois l'Ourse au pôle du monde
Brûle, et s'efforce en vain de se cacher dans l'onde.
Le Serpent par le froid jusqu'alors engourdi,
Echauffé tout-à-coup par les feux du midi,
S'anime, et reprenant son naturel funeste,
Se redresse et menace : et toi, Bouvier céleste,
Tu laissas ta charrue, et d'effroi chancelant,
On dit que d'un pas lourd tu t'enfuis en tremblant.

Ut verò summo despexit ab æthere terras
Infelix Phaëton, penitus penitusque jacentes;
Palluit, et subito genua intremuêre timore :
Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.
Et jam mallet equos nunquam tetigisse paternos;
Jamque agnosse genus piget, et valuisse rogando :
Jam Meropis dici cupiens, ita fertur, ut acta
Præcipiti pinus Borêâ, cui victa remisit
Fræna suus rector [1], quam Dîs votisque reliquit.
Quid faciat? multum cœli post terga relictum;
Ante oculos plus est. Animo metitur utrumque :
Et modò, quos illi fato contingere non est,
Prospicit Occasus : interdum respicit Ortus.
Quidque agat ignarus, stupet : et nec fræna remittit,
Nec retinere valet : nec nomina novit equorum.

Sparsa quoque in vario passim miracula cœlo.
Vastarumque videt trepidus simulacra ferarum.
Est locus, in geminos ubi brachia concavat arcus
Scorpios; et, caudâ flexisque utrimque lacertis,
Porrigit in spatium signorum membra duorum.
Hunc puer ut, nigri madidum sudore veneni,
Vulnera curvatâ minitantem cuspide, vidit;
Mentis inops, gelidâ formidine lora remisit.
Quæ post quàm summum tetigêre jacentia tergum,

[1] *Fræna*, métaphore poétique, pour dire le gouvernail, auquel un navire obéit comme un cheval au frein.

Quand Phaéton eut vu de la hauteur du monde
La terre disparaître, au loin, au loin profonde;
Il pâlit; ses genoux tremblent, et dans les cieux,
Tout couvert de clartés, la nuit couvre ses yeux.
Ah! qu'il voudrait, heureux d'un destin plus vulgaire,
N'avoir jamais monté sur le char de son père!
Qu'il voudrait de Mérops être appelé le fils!
Il se trouble, semblable au pilote indécis,
Qui sur les eaux battu d'Eole et de Neptune,
Laisse le gouvernail aux soins de la fortune.
Que fera-t-il? sa vue erre de toutes parts:
L'orient, l'occident se perd à ses regards.
Il mesure effrayé l'une et l'autre carrière;
Il hésite s'il doit retourner en arrière,
Tient les rênes encor, mais ne les régit plus,
Et ne sait plus les noms des chevaux de Phœbus.

Cent monstres qui des cieux gardent la vaste enceinte,
Cent animaux affreux le font frémir de crainte.
Ici le Scorpion, aux deux bras repliés,
Recourbant en longs arcs et sa queue et ses piés,
De deux signes lui seul couvre l'espace immense.
A peine Phaéton voit son dard qui s'élance,
A peine il voit ce monstre écumant de sueur,
Se dresser, menacer, se gonfler de fureur;
Son sang transi d'effroi se glace dans ses veines;
Et sa main défaillante abandonne les rênes.

Exspatiantur equi, nulloque inhibente, per auras
Ignotæ regionis eunt : quâque impetus egit,
Hàc sine lege ruunt : altoque sub æthere fixis
Incursant stellis, rapiuntque per avia currum.
Et modò summa petunt, modò, per decliva viasque
Præcipites spatio terræ propiore feruntur;
Inferiusque suis fraternos currere Luna [1]
Admiratur equos : ambustaque nubila fumant.

V. *Incandescunt Montes.*

Corripitur flammis, ut quæque altissima, tellus;
Fissaque agit rimas, et succis aret ademptis.
Pabula canescunt : cum frondibus uritur arbos :
Materiamque suo præbet seges arida damno.
Parva queror : magnæ pereunt cum mœnibus urbes;
Cumque suis totas populis incendia gentes
In cinerem vertunt. Silvæ cum montibus ardent;
Ardet Athos, Taurusque Cilix, et Tmolus, et Œte;
Et nunc sicca prius celeberrima fontibus, Ide;
Virgineusque Helicon, et nondum Œagrius Hæmos.
Ardet in immensum geminatis ignibus Ætne,
Parnassusque biceps, et Eryx, et Cynthus, et Othrys,
Et tandem Rhodope nivibus caritura, Mimasque,

[1] On sait que la Lune décrit une orbite plus circonscrite et plus voisine de la terre que celle que décrit le Soleil, selon le système de Ptolomée. C'est à quoi le poète fait une allusion ingénieuse.

Si-tôt que les coursiers, libres dans leurs élans,
Les ont senti flotter et battre sur leurs flancs ;
Dans les vastes déserts de la céleste plaine
Ils s'emportent sans guide où leur fougue les mène.
Tantôt ils vont heurter dans les cieux ébranlés
De leurs orbes roulans les orbes étoilés ;
Tantôt des régions, arsenaux du tonnerre,
Leur vol précipité s'approche de la terre ;
Et Phœbé s'étonna qu'en de nouveaux sentiers
Son frère au-dessous d'elle eût conduit ses coursiers.

V. *Les Montagnes s'embrasent.*

Les nuages brûlans s'exhalent en fumée :
La terre en ses hauteurs est d'abord enflammée.
Elle se fend, et perd le suc qui la nourrit.
L'herbe se sèche et meurt ; l'arbre brûle et périt :
Et l'aride moisson qu'un seul jour a dorée
Alimente le feu dont elle est dévorée.
Que dis-je? tout s'embrase, et pour leurs habitans
Les villes ne sont plus que des bûchers ardens.
Les cités sont en cendre, et les campagnes fument.
Sur le sommet des monts les forêts se consument.
L'Ætna double ses feux des feux du firmament.
L'Ida forme dans l'air un vaste embrasement.
Le Rhodope une fois vit sa neige fondue.
La Scythie est en vain par le froid défendue.

Dindimaque, et Mycale, natusque ad sacra Cithæron.
Nec prosunt Scythiæ sua frigora : Caucasus ardet,
Ossaque cum Pindo, majorque ambobus Olympus;
Aëriæque Alpes, et nubifer Apenninus [1].

Tunc verò Phaëton cunctis è partibus orbem
Aspicit accensum; nec tantos sustinet æstus :
Ferventesque auras, velut è fornace profundâ,
Ore trahit, currusque suos candescere sentit.
Et neque jam cineres ejectatamque favillam
Ferre potest : calidoque involvitur undique fumo.
Quoque eat, aut ubi sit, piceâ caligine tectus
Nescit; et arbitrio volucrûm raptatur equorum.
Sanguine tum, credunt, in corpora summa vocato,
Æthiopum populos nigrum traxisse colorem.
Tum facta est Libye, raptis humoribus æstu,
Arida : tum Nymphæ passis fontesque lacusque
Deflevêre comis. Quærit Bœotia Dircen,
Argos Amymonen, Ephyre Pirenidas undas.

VI. *Arescunt Fluvii. Desiccantur Maria.*

NEC sortita loco distantes flumina ripas
Tuta manent : mediis Tanaïs fumavit in undis,
Penèosque senex, Teuthranteüsque Caïcus,

[1] La cadence grave et imposante de ce vers spondaïque figure par le rapport des sons avec l'image, la hauteur des monts Apennins.

Le Caucase est en flamme. On voit brûler l'Œta,
Et l'Athos, et l'Hémus, et le Pinde, et l'Ossa,
Les Alpes dans les cieux cachant leurs têtes nues,
Et le haut Apennin qui supporte les nues.
Phaéton, aussi loin qu'il étend ses regards,
Voit l'univers en feu fumant de toutes parts.
Il ne respire plus qu'une vapeur brûlante,
Semblable à l'air qui sort d'une fournaise ardente :
Le char brûle lui-même, il le sent s'échauffer.
Sans haleine et sans voix, il se sent étouffer
Par la cendre qui vole autour de lui semée.
Il est enveloppé d'une épaisse fumée.
Emporté dans l'amas de ces noirs tourbillons,
Il ne voit plus du char les écarts vagabonds.
Alors le sang brûlé de la race africaine
Noircit son teint luisant des couleurs de l'ébène;
Trop près du char de feu, la Lybie en ce temps
Vit en sables déserts se dessécher ses camps;
Et les cheveux épars, ses nymphes vagabondes
S'enfuirent en pleurant la perte de leurs ondes.

VI. *Les Fleuves se dessèchent; les Mers se tarissent.*

Des sources, des ruisseaux le cours est effacé.
Thèbes cherche ta source, ô nymphe de Dircé!
Argos cherche Amimome, et Corinthe, Pirène.
Les grands fleuves, roulant une brûlante arêne,

Et celer Ismenos, cum Phocaïco Erymantho;
Arsurusque [1] iterum Xanthus, flavusque Lycormas,
Quique recurvatis ludit Mæandros in undis;
Mygdoniusque Melas, et Tænarius Eurotas.
Arsit et Euphrates Babylonius, arsit Orontes,
Thermodonque citus, Gangesque : et Phasis, et Ister.
Æstuat Alphêos : ripæ Spercheïdes ardent :
Quodque suo Tagus amne vehit, fluit ignibus, aurum;
Et, quæ Mæonias celebrabant carmine ripas,
Flumineæ volucres medio caluêre Caystro.
Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput [2], quod adhuc latet : ostia septem
Pulverulenta vacant, septem sine flumine valles.
Fors eadem Ismarios Hebrum cum Strymone siccat,
Hesperiosque amnes, Rhenum, Rhodanumque Padumque,
Cuique fuit rerum promissa potentia, Tibrin.
Dissilit omne solum; penetratque in Tartara rimis
Lumen, et infernum terret cum conjuge Regem.
Et mare contrahitur : siccæque est campus arenæ,
Quod modò pontus erat : quosque altum texerat æquor,
Exsistunt montes, et sparsas Cycladas augent.
Ima petunt pisces : nec se super æquora curvi

[1] *Nempè bello Trojano, quo Xanthum deflagrasse canit Homerus.* Farnabe.

[2] Allusion à ce que la source du Nil était alors inconnue. L'imagination du poète explique une particularité physique par une fable ingénieuse.

Se dessèchent, ainsi que de faibles ruisseaux.
Le Tanaïs bouillonne en ses larges canaux.
Le Pénée au loin fume ; et l'amoureux Alphée
Par d'autres feux alors sent son onde échauffée.
Le Tage en flots brûlans voit ruisseler son or.
Le Nil cacha sa source et nous la cache encor.
Ses sept bouches sans eau, jusqu'aux sables brûlées,
Se changèrent alors en arides vallées.
Le Méandre lassé de ses trop longs détours
Vit le cygne en ses eaux chercher un vain secours.
L'Ismène, l'Eurotas aux flammes sont en proie,
Le Xante qui devoit brûler encor à Troie,
Le Thermodon, le Phase, et le Gange, et l'Indus,
L'Araxe et le Niger, l'Oronte et le Cydnus,
Et l'Euphrate, orgueilleux de baigner Babylone,
L'Eridan, le Danube, et le Rhin et le Rhône,
Et le Tibre lui-même, à qui sous les Romains
Les destins ont promis l'empire des Humains.
La terre au loin se fend, et sous ses voûtes sombres
La lumière du jour trouble la paix des ombres,
Et fait pâlir d'effroi le noir tyran des morts.
C'est peu : la mer profonde a resserré ses bords :
Elle découvre à sec les grottes des Naïades,
Et l'on voit s'élever de nouvelles Cyclades.
Les dauphins n'osent plus se jouer sur les mers.
Les phoques étendus au fond des flots amers,

Tollere consuetas audent delphines in auras.
Corpora phocarum summo resupina profundo
Exanimata jacent : ipsum quoque Nerea fama est,
Doridaque, et natas, tepidis latuisse sub antris.
Ter Neptunus aquis cum torvo brachia vultu [1]
Exserere ausus erat : ter non tulit aëris æstus.

Alma tamen Tellus, ut erat circumdata ponto,
Inter aquas pelagi, contractosque undique fontes,
Qui se condiderant in opacæ viscera matris;
Sustulit omniferos collo tenus arida vultus;
Opposuitque manum fronti : magnoque tremore
Omnia concutiens paulum subsedit; et infra,
Quàm solet esse, fuit : siccâque ita voce locuta est.

VII. *Terra apud Jovem queritur.*

Si placet hoc, meruique, quid ô! tua fulmina cessant,
Summe Deûm? liceat perituræ viribus ignis,
Igne perire tuo; clademque auctore levare.
Vix equidem fauces hæc ipsa in verba resolvo.
(Presserat ora vapor.) Tostos en aspice crines;
Inque oculis tantum, tantum super ora favillæ.
Hosne mihi fructus, hunc fertilitatis honorem
Officiique refers; quod adunci vulnera aratri

[1] Belle hypotypose qui termine par une grande image les détails variés d'un tableau embelli des couleurs les plus brillantes de l'imagination.

Vaincus par la chaleur, sur le sable languissent.
Les filles de Doris dans leurs antres gémissent.
Neptune sur les flots élevant son trident,
Trois fois ose braver les feux du ciel ardent,
Et trois fois suffoqué se replonge dans l'onde.
La terre cependant, cette mère féconde,
Au milieu de la mer, des fleuves, des étangs,
Qui pressés autour d'elle, ou cachés dans ses flancs,
Resserraient de leurs flots la ceinture liquide,
Sous le ciel enflammé lève sa tête aride;
Elle couvre son front de l'ombre de sa main;
D'une vaste secousse elle ébranle son sein,
Retombe, se soutient, retombe encor sur elle,
Et profère en ces mots sa plainte maternelle.

VII. *Plaintes de la Terre à Jupiter.*

Si je l'ai mérité, maître des dieux! pourquoi
Repose ton tonnerre irrité contre moi?
S'il faut que par le feu je sois réduite en cendre,
Arme-toi de ta foudre, et loin de m'en défendre
Je me consolerai de périr par tes coups;
Je croirai juste alors ton injuste courroux.
Vois mes cheveux brûlés, vois la cendre qui vole
Dans mon gosier aride étouffer ma parole.
Est-ce donc là le prix de ma fécondité?
Est-ce pour voir ainsi payer tant de bonté,

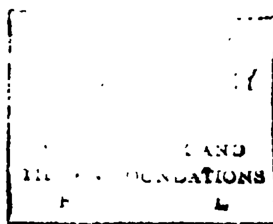
Rastrorumque fero, totoque exerceor anno?
Quod pecori frondes, alimentaque mitia, fruges,
Humano generi, vobis quod tura, ministro?
Sed tamen exitium fac me meruisse : quid undæ,
Quid meruit frater? cur illi tradita sorte
Æquora decrescunt, et ab æthere longiùs absunt?
Quod si nec fratris, nec te mea gratia tangit;
At cœli miserere tui. Circumspice utrumque;
Fumat uterque polus : quos si vitiaverit ignis,
Atria vestra ruent. Atlas en ipse laborat [1] :
Vixque suis humeris candentem sustinet axem.
Si freta, si terræ pereunt, si regia cœli;
In chaos antiquum confundimur : eripe flammis,
Si quid adhuc superest; et rerum consule summæ.

Dixerat hæc Tellus : neque enim tolerare vaporem
Ulterius potuit, nec dicere plura : suumque
Retulit os in se, propioraque Manibus antra.

VIII. *Fulmine Phaëtontem percutit Jupiter.*

At pater omnipotens Superos testatus, et ipsum
Qui dederat currus, nisi opem ferat omnia fato
Interitura gravi; summam petit arduus arcem,
Unde solet latis nubes inducere terris;

[1] Qu'on suppose cette image transportée sur la toile par un pinceau habile, on aura un tableau du plus grand genre.


AND



Phaéton foudroyé par Jupiter.

Qu'aux besoins des troupeaux je fournis la verdure,
Que du soc tous les ans je souffre la blessure,
Que je produis la gerbe, aliment des mortels,
Et l'encens qui des dieux honore les autels?
Quand j'aurais mérité cet indigne salaire,
Vois la mer qui décroît : quel crime a fait ton frère?
Pourquoi l'empire humide où lui seul a des droits
Se voit-il resserré dans des bords plus étroits?
Mais si ces intérêts sont encor trop frivoles,
Je parle pour les tiens ; vois fumer les deux pôles :
Vois haleter Atlas sous le poids enflammé
Du céleste palais à demi consumé.
Roi des dieux, hâte-toi de sauver ce qui reste,
Ou du monde embrasé la perte est manifeste.
Le ciel périt, la terre, et l'empire des flots,
Et tout va retourner dans le premier chaos.

En achevant ces mots, sans force et sans haleine,
La Terre suffoquée, et respirant à peine,
Se retire en soi-même au fond des antres creux,
Lieux profonds, et voisins des mânes ténébreux.

VIII. *Jupiter foudroie Phaéton.*

Le père des humains, le roi de l'Empirée,
Jupiter fut ému de sa plainte sacrée.
Il prend le Soleil même et les dieux à témoins
Que l'univers périt, s'il n'y donne ses soins.

Unde movet tonitrus, vibrataque fulmina jactat.
Sed neque quas posset terris inducere nubes,
Tunc habuit : nec, quos cœlo demitteret, imbres.
Intonat : et dextrâ libratum fulmen ab aure
Misit in aurigam : pariterque animâque rotisque
Expulit et sævis compescuit ignibus ignes.

Consternantur equi : et, saltu in contraria facto,
Colla jugo eripiunt, abruptaque lora relinquunt.
Illic fræna jacent, illic temone revulsus [1]
Axis, in hac radii fractarum parte rotarum ;
Sparsaque sunt latè laceri vestigia currûs.

At Phaëton, rutilos flammâ populante capillos,
Volvitur in præceps, longoque per aëra tractu
Fertur ; ut interdum de cœlo stella sereno,
Etsi non cecidit, potuit cecidisse videri.
Quem procul à patriâ diverso maximus orbe
Excipit Eridanus, spumantiaque abluit ora.
Naïdes Hesperiæ trifidâ fumantia flammâ
Corpora [2] dant tumulo : signantque hoc carmine saxum.

[1] Ces détails, jeux brillans d'un esprit vif et fécond, seraient de trop et hors de place dans une narration historique : mais dans une narration fabuleuse, ils plaisent d'autant plus, que, par l'illusion poétique, ils rendent visible et en quelque sorte réel ce qui n'est qu'imaginaire, et donnent à la fiction l'air de la vérité même.

[2] *Relliquias Phaëtontis.* Le pluriel est mis pour le singulier par une licence très-usitée chez les poètes latins.

Il monte au réservoir des pluvieux orages,
D'où sa main sur la terre épanche les nuages,
Et du tonnerre en feu lance les triples dards.
Mais il y cherche en vain un amas de brouillards.
Il prend sa foudre, il tonne; un trait de feu rapide
Précipite à-la-fois et le char et son guide;
Une flamme subtile embrase ses cheveux.
Les feux qu'il alluma sont éteints par des feux.
A ce coup imprévu de la foudre éclatante,
Les coursiers immortels reculent d'épouvante.
Ils brisent l'attelage, et sans frein et sans lois
Laissent à l'abandon le char et le harnois.
Là de l'essieu brisé le tonnerre se joue :
Ici roulent épars les rayons de la roue;
Et dans les cieux au loin de ses débris semés,
Tout le char se disperse en éclats enflammés.
Phaéton, que la foudre en longs éclairs sillonne,
Précipité du ciel dans les airs tourbillonne.
Telle en un tems serein une étoile à nos yeux
Glisse ou semble glisser de la voûte des cieux.
Il tombe; et l'Eridan, bien loin de sa patrie,
Le reçut dans son onde, aux rives d'Hespérie,
Et lava dans ses flots son visage fumant.
Les Naïades, au fond d'un pieux monument,
Recueillent sur ses bords sa dépouille célèbre;
Et ces vers sont gravés sur le marbre funèbre :

Hîc situs est Phaëton, currûs auriga paterni;
Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.

IX. *Phaëtontis sorores in arbores mutantur.*

NAM pater obductos, luctu miserabilis ægro,
Condiderat vultus : et, si modò credimus, unum
Isse diem sine Sole ferunt : incendia lumen
Præbebant; aliquisque malo fuit usus in illo.
At Clymene post quàm dixit, quæcumque fuerunt
In tantis dicenda malis, lugubris et amens [1],
Et laniata sinus, totum percensuit orbem;
Exanimesque artus primò, mox ossa requirens,
Reperit ossa tamen peregrinâ condita ripâ.
Incubuitque loco : nomenque in marmore lectum
Perfudit lacrymis, et aperto pectore fovit.
Nec minùs Heliades fletus, et, inania morti
Munera, dant lacrymas : et cæsæ pectora palmis,
Non auditurum miseras Phaëthonta querelas
Nocte dieque vocant : asternunturque sepulcro [2].

[1] Voilà bien ce vrai simple que veut la nature dans les ouvrages d'esprit, et qui n'est autre chose qu'une imitation parfaite de la nature même. C'est une chose assez remarquable que la naïveté est un caractère distinctif de l'ingénieux Ovide, témoin ce trait et beaucoup d'autres du même genre.

[2] *Asternuntur.* Ce verbe composé de cinq syllabes très-longues, exprime par son harmonie imitative l'attitude douloureuse des Héliades étendues sans force et comme couchées sur la tombe de Phaéton.



Monnet del. Massard sc.

Les Sœurs de Phaëton métamorphosées en Peupliers, et Cycnus en Cygne.

« Repose, Phaéton, ton nom est immortel.
» Tu voulus t'élever sur le char de ton père ;
» Si ta chûte a suivi ton essor téméraire,
» Il est beau de tomber, quand on tombe du ciel ».

IX. *Les Sœurs de Phaéton en Peupliers.*

Obscurci de son deuil, comme d'un voile sombre,
Son père un jour entier s'enveloppa dans l'ombre.
Aux récits des vieux tems si même nous croyons,
Le monde un jour entier, privé de ses rayons,
Fut éclairé du feu qui causa son dommage,
Et ce désastre même eut alors son usage.
Lorsqu'elle eut exhalé sa première douleur,
Et dit ce qu'on peut dire en un si grand malheur,
Climène toute en pleurs, mère désespérée,
Court, les cheveux épars, de contrée en contrée :
Elle cherche par-tout les restes de son fils,
Et sur des bords lointains les trouve ensevelis.
Elle embrasse le marbre où sa cendre repose,
Y lit son nom gravé que de pleurs elle arrose,
Le couvre de baisers, et croit dans ses douleurs
Que ce marbre insensible est sensible à ses pleurs.
Comme elle, de ce fils les sœurs infortunées
Autour de son tombeau gémissent prosternées;
Et jour et nuit leurs cris, leurs sanglots superflus
Appellent Phaéton, qui ne les entend plus.

Luna quater junctis implêrat cornibus orbem ;
Illæ more suo, nam morem fecerat usus,
Plangorem dederant : è quîs Phaëtusa sororum
Maxima, cùm vellet terræ procumbere, questa est
Diriguisse pedes : ad quam conata venire
Candida Lampetie, subitâ radice retenta est.
Tertia, cùm crinem manibus laniare pararet,
Avellit frondes : hæc stipite crura teneri,
Illa dolet fieri longos sua brachia ramos.
Dumque ea mirantur, complectitur inguina cortex;
Perque gradus uterum, pectusque humerosque manusque
Ambit : et extabant tantùm ora vocantia matrem.
Quid faciat mater? nisi, quò trahat impetus illam,
Huc eat, atque illuc? et, dum licet, oscula jungat?
Non satis est : truncis avellere corpora tentat;
Et teneros manibus ramos abrumpere : at inde
Sanguineæ manant, tamquam de vulnere, guttæ.
Parce, precor, mater, quæcumque est saucia, clamat:
Parce, precor, nostrum laniatur in arbore corpus.
Jamque vale. Cortex in verba novissima venit.
Inde fluunt lacrymæ : stillataque sole rigescunt
De ramis electra novis [1] : quæ lucidus amnis
Excipit, et nuribus mittit gestanda Latinis.

[1] L'ambre est un suc gommeux qui découle de certains arbres, et qui se durcit à l'air ou par la fraîcheur de l'eau où il tombe, lorsque ces arbres sont plantés sur le bord d'une rivière.

Trois fois l'astre changeant qu'un feu pâle colore,
Croît, décroît tour-à-tour ; elles pleuraient encore.
Pour embrasser le marbre inondé de ses pleurs,
Phaétuse se penche, et se plaint à ses sœurs,
Qu'immobiles, glacés, ses membres se roidissent.
Phœbé veut accourir, et ses piés s'engourdissent.
L'une voit ses genoux en tronc d'arbre changés :
L'autre voit en rameaux ses deux bras alongés.
Ta main veut arracher ta blonde chevelure,
Lampétie ! et ta main se remplit de verdure.
Tandis que, s'élevant malgré leurs vains efforts,
L'écorce par degrés emprisonne leurs corps,
Leur bouche à leur secours appelle encor leur mère.
Mais que peut-elle, hélas ! que pleurer leur misère,
Courir, et tour-à-tour vingt fois les embrasser?
Elle fait plus : sa main, pour les débarrasser,
S'attache aux troncs jaloux, les déchire avec force.
Mais des gouttes de sang jaillissent de l'écorce.
Elles poussent des cris : Ah ! ma mère, cessez ;
En blessant les rameaux, c'est nous que vous blessez :
Vous nous perdez ; adieu. L'écorce qui s'élève
Presse leurs derniers mots qu'un long soupir achève.

Sous leur forme nouvelle, elles pleurent encor :
L'ambre, de leurs rameaux distille en larmes d'or.
Au feu de ses rayons, le soleil les épure,
Et la jeune Romaine en forme sa parure.

X. *Cycnus in Cygnum.*

Adfuit huic monstro proles Stheneleïa Cycnus [1],
Qui, tibi materno quamvis à sanguine junctus,
Mente tamen, Phaëton, propior fuit. Ille relicto,
(Nam Ligurum populos, et magnas rexerat urbes,)
Imperio, ripas virides amnemque querelis
Eridanum implêrat, silvamque sororibus auctam ;
Cùm vox est tenuata viro : canæque capillos
Dissimulant plumæ : collumque à pectore longum
Porrigitur, digitosque ligat junctura [2] rubentes ;
Penna latus vestit ; tenet os sine acumine rostrum.
Fit nova Cycnus avis : nec se cœloque Jovique
Credit, ut injustè missi memor ignis ab illo [3].
Stagna petit, patulosque lacus : ignemque perosus,
Quæ colat, elegit contraria flumina flammis.

[1] Cycnus, roi de Ligurie, fut un musicien célèbre. Sa voix, son nom, la douleur qu'il ressentit de la perte de son ami ont fait imaginer sa métamorphose en Cygne.

[2] *Membrana cartilaginosa ut in aquatilibus volucribus.*

[3] Le poète, selon sa coutume, explique la nature par la fable. On sait que les oiseaux aquatiques, si vous en exceptez les canards sauvages, n'ont pas l'habitude de s'élever dans les hautes régions de l'air. Ils rasent la terre ou la surface des étangs.

X. *Cycnus en Cygne.*

Cycnus, qui par le sang à leur frère lié,
Le fut bien plus encor par sa tendre amitié,
Vit finir à-la-fois leur douleur et leur vie.
Aux bords de l'Eridan, ce roi de Ligurie,
Laissant là son empire, avait long-temps gémi
Dans le bois augmenté des sœurs de son ami.
Tandis qu'il frappe l'air de sa plainte assidue,
Son gosier retréci rend sa voix plus aiguë;
Sa bouche se transforme en un bec arrondi;
Son cou loin de son sein se prolonge agrandi;
Ses bras sont remplacés par deux ailes d'albâtre;
Et de ses doigts unis la membrane rougeâtre
Se plie, et tour-à-tour s'élargit sous ses piés.
Sa tête, son long cou, ses bras plus déliés,
Se couvrent d'un duvet d'une blancheur insigne.
En oiseau transformé, Cycnus n'est plus qu'un cygne.
Timide, il n'aime point à s'élever dans l'air,
Et semble craindre encor les feux de Jupiter.
Sur les humides bords, sa demeure ordinaire,
Il cherche l'élément à la flamme contraire.

XI. *Orbis collustrandi vicem abnuit Apollo, currumque tandem, orantibus Diis, conscendit.*

SQUALIDUS interea genitor Phaëtontis, et expers
Ipse sui decoris, qualis, cùm deficit orbem,
Esse solet : lucemque odit, seque ipse, diemque;
Datque animum in luctus, et luctibus adjicit iram :
Officiumque negat mundo. Satis, inquit, ab ævi
Sors mea principiis fuit irrequieta : pigetque
Actorum sine fine mihi, sine honore, laborum.
Quilibet alter agat portantes lumina currus.
Si nemo est, omnesque Dei non posse fatentur,
Ipse agat : ut saltem, dum nostras tentat habenas,
Orbatura patres aliquando fulmina ponat [1].
Tum sciet, ignipedum vires expertus equorum,
Non meruisse necem, qui non bene rexerit illos.
Talia dicentem circumstant omnia Solem
Numina : neve velit tenebras inducere rebus
Supplice voce rogant. Missos quoque Juppiter ignes
Excusat, precibusque minas regaliter addit [2].

[1] *Patres. Per invidiam plurali utitur numero, cùm de uno loquatur.*

[2] *Missos excusat ignes.* Remarquez la hardiesse de cette locution, et d'ailleurs peut-on mieux caractériser la dignité d'un maître qui supplie ?

XI. *Apollon refuse d'éclairer le Monde; mais à la prière des Dieux, il remonte sur son char.*

Cependant le Soleil de sa perte affligé,
Pâle, sombre, obscurci, dans le deuil est plongé.
Il déteste le jour, et son char, et lui-même,
Tout entier s'abandonne à sa douleur extrême,
Et joignant la colère à ses chagrins amers,
Par l'absence du jour veut venger ses revers.
Assez long-tems, dit-il, je remplis sans relâche,
Payé d'ingratitude, une pénible tâche.
Depuis qu'à l'univers je donne la clarté,
Les ans n'ont point pour moi de jour d'oisiveté.
Prenne qui veut mon char; j'y renonce sans peine.
Qu'un des dieux, ou du moins que leur maître le mène.
Contraint de déposer ses foudres ennemis,
Les pères n'auront plus à craindre pour leurs fils.
Sa propre expérience alors pourra l'instruire,
S'il faut punir de mort qui n'a pu le conduire.
Il parle, et tous les dieux de l'Olympe habitans
Viennent le conjurer de ne pas plus long-tems
A l'ombre ténébreuse abandonner la terre.
Le roi des dieux lui-même excuse son tonnerre :
Lui-même il plaint l'excès de sa sévérité,
Et l'impute à la loi de la nécessité.

Colligit amentes, et adhuc terrore paventes,
Phœbus equos : stimuloque domans et verbere, sævit ;
Sævit enim, natumque objectat et imputat illis.

XII. *Calisto Jovis pellex.*

At pater omnipotens ingentia mœnia cœli
Circuit : et, ne quid labefactum viribus ignis
Corruat, explorat. Quæ post quàm firma, suique
Roboris esse videt ; terras hominumque labores
Perspicit. Arcadiæ tamen est impensior illi [1]
Cura suæ : fontesque, et nondum audentia labi
Flumina restituit. Dat terræ gramina, frondes
Arboribus ; læsasque jubet revirescere silvas.
Dum redit itque frequens, in virgine Nonacrinâ
Hæsit : et accepti caluêre sub ossibus ignes.
Non erat hujus opus lanam mollire trahendo ;
Nec positu variare comas. Ubi fibula vestem,
Vitta coërcuerat neglectos alba capillos,
Et modò lêve manu jaculum, modò sumpserat arcum ;
Miles erat Phœbes [2] ; nec Mænalon attigit ulla
Gratior hæc Triviæ. Sed nulla potentia longa est.

[1] Selon plusieurs mythologues, l'Arcadie fut le berceau de Jupiter. *Namque Cretenses ortum sibi Jovis vindicantes pro mendacibus rejicit Callimachus.* Farnabe.

[2] *Socia et quasi commilito Dianæ,* Idem.



Calisto trompée par Jupiter.

Mais il supplie en roi : sa prière est un ordre.
Phœbus rassemble alors ses chevaux en désordre :
Il les dompte, il les frappe, il veut qu'ils soient punis,
Et se venge sur eux de la mort de son fils.

XII. *Calisto aimée de Jupiter.*

CEPENDANT Jupiter parcourt la vaste enceinte
Des cieux qui de la flamme ont pu sentir l'atteinte.
Tranquille et rassuré sur le séjour des dieux,
Sur le séjour de l'homme il abaisse ses yeux.
Mais ses soins sont sur-tout pour l'heureuse Arcadie :
Il visite d'abord cette terre chérie;
Il redonne à ses prés leurs gazons refleuris,
Rend leur cours aux ruisseaux que la flamme a taris,
Et reverdit des bois l'ombre immense et touffue.
Tandis qu'il va, revient, une nymphe à sa vue
Se présente, et d'amour enflamme ses desirs.
Calisto ne sait point occuper ses loisirs
A filer sous ses doigts la laine obéissante,
A varier les nœuds d'une tresse élégante :
Une agraffe retient son léger vêtement,
Un bandeau ses cheveux noués négligemment.
A l'arc, au javelot, Calisto se signale :
Quelle nymphe jamais aux forêts du Ménale
Fut plus chère à Diane? Ah ! faut-il que toujours
La faveur soit sujette à de fâcheux retours !

Ulterius medio spatium Sol altus habebat,
Cùm subit illa nemus, quod nulla ceciderat ætas.
Exuit hîc humero pharetram, lentosque retendit
Arcus : inque solo, quod texerat herba, jacebat;
Et pictam positâ pharetram cervice premebat.
Juppiter ut vidit fessam, et custode vacantem;
Hoc certè conjux furtum mea nesciet, inquit :
Aut si rescierit, sunt, ô! sunt jurgia tanti.
Protinus induitur faciem cultumque Dianæ,
Atque ait; O! comitum, virgo, pars una mearum,
In quibus es venata jugis? de cespite virgo
Se levat : et, Salve numen, me judice, dixit,
Audiat ipse licet, majus Jove. Ridet, et audit,
Et sibi præferri se gaudet [1]; et oscula jungit,
Nec moderata satis, nec sic à virgine danda.
Quâ venata foret silvâ narrare parantem
Impedit amplexu : nec se sine crimine prodit [2].
Illa quidem contra, quantum modò femina possit,
(Aspiceres utinam, Saturnia, mitior esses!)
Illa quidem pugnat : sed quæ superare puella,
Quisve Jovem poterat? Superum petit æthera victor

[1] Le père Bouhours qui a fait un livre intitulé, *Pensées ingénieuses*, aurait pu faire une ample moisson dans Ovide. Celle que j'indique ici est de ce genre : mais elle n'est point recherchée : elle sort naturellement de la circonstance.

[2] *Osculis lascivioribus quàm quæ à virgine dari par erat.* Farnabe.

Le jour plus radieux avoit retréci l'ombre :
Elle cherche l'abri d'un bois antique et sombre.
Elle détend son arc, pose ses javelots,
Détache le carquois suspendu sur son dos,
S'étend sur le tapis que l'herbe lui présente ;
Et son carquois soutient sa tête languissante.
Jupiter sans témoins l'apperçoit à l'écart :
Profitons, se dit-il, des faveurs du hasard ;
Junon ne peut le voir, et même le sût-elle,
Dois-je craindre à ce prix sa jalouse querelle ?
Sous les traits de Diane, avec un doux souris,
Il aborde la Nymphe. O toi que je chéris !
Si long-tems loin de moi quels bois t'ont retenue ?
Calisto se levant, répond : Je vous salue,
Vous, avant Jupiter, ma gloire et mon appui ;
Oui, dût-il m'écouter, je vous préfère à lui.
Jupiter s'applaudit d'un heureux stratagême ;
Il sourit de se voir préférer à lui-même,
Et lui donne un baiser dont le crime dément
Le sexe de Diane et trahit un amant.
Sa bouche sur la sienne avec ardeur pressée
Arrête sa réponse à demi commencée.
Que ne peux-tu la voir, ô jalouse Junon !
Tu croirais que sa faute est digne de pardon.
Elle résiste autant qu'il est en sa puissance :
Mais contre Jupiter que peut sa résistance ?

Juppiter : huic odio nemus est, et conscia silva [1].
Unde, pedem referens, pæne est oblita pharetram
Tollere cum telis, et, quem suspenderat, arcum.
Ecce, suo comitata choro Dictynna per altum
Mænalon ingrediens, et cæde superba ferarum,
Aspicit hanc, visamque vocat : clamata refugit,
Et timuit primò, ne Juppiter esset in illâ.
Sed post quàm pariter Nymphas incedere vidit,
Sensit abesse dolos : numerumque accessit ad harum.
Heu! quàm difficile est, crimen non prodere vultu!
Vix oculos attollit humo : nec, ut ante solebat :
Juncta Deæ lateri, nec toto est agmine prima :
Sed silet, et læsi dat signa rubore pudoris.
Et, nisi quod virgo est, poterat sentire Diana
Mille notis culpam : Nymphæ sensisse feruntur.
Orbe resurgebant lunaria cornua nono,
Cùm Dea venatrix, fraternis languida flammis,
Nacta nemus gelidum, de quo cum murmure labens
Ibat, et attritas versabat rivus arenas.

[1] *Conscia*. Cette épithète est de la plus grande force. L'épithète distingue particulièrement la poésie de la prose, indépendamment du rhythme et de la mesure. Et qu'on ne s'imagine pas que l'heureux choix des épithètes soit purement l'ouvrage de l'art. Il tient beaucoup à l'enthousiasme, qui sent avec énergie, et s'exprime comme il sent. L'épithète que je remarque ici est une expression du chagrin profond de Calisto, qui, dans son malheur, en accuse la forêt.

Elle résiste en vain. Fier et victorieux,
L'immortel séducteur remonte dans les cieux.
Elle fuit de ces lieux autrefois ses délices,
Accuse la forêt et ses ombres complices :
Et tandis qu'en désordre elle sort de ce bois,
Elle a presque oublié son arc et son carquois.
Cependant au milieu du chœur qui l'accompagne,
La déesse des bois paraît sur la montagne.
Elle la voit, l'appelle : appelée, elle fuit,
Et craint que Jupiter trompe son œil séduit.
Mais si-tôt qu'elle a vu ses compagnes fidelles,
Elle cesse de craindre, et se mêle avec elles.
Ah ! que mal-aisément un cœur qui se connaît,
De sa honte au-dehors déguise le secret !
Elle rougit, et lève à peine un œil profane.
Ce n'est plus cette nymphe, émule de Diane,
Marchant à ses côtés ou précédant ses pas :
Son silence apprend trop ce qu'elle ne dit pas.
Avec moins de vertu Diane eût pu l'entendre,
Et ses nymphes mieux qu'elle ont bien su le comprendre.
L'astre changeant des nuits dans son cours renaissant,
Renouvelait aux cieux son neuvième croissant :
Diane fatiguée entre dans un bois sombre,
Où mêlant sa fraîcheur à la fraîcheur de l'ombre,
D'un ruisseau doux et pur le cristal transparent,
Sur un lit de gravier serpente en murmurant.

Ut loca laudavit, summas pede contigit undas.
His quoque laudatis; Procul est, ait, arbiter omnis;
Nuda superfusis tingamus corpora lymphis.
Parrhasis erubuit [1] : cunctæ velamina ponunt;
Una moras quærit : dubitanti vestis adempta est;
Quâ positâ, nudo patuit cum corpore crimen.
Attonitæ, manibusque uterum celare volenti,
I procul hinc, dixit, nec sacros pollue fontes,
Cynthia : deque suo jussit secedere cœtu.

XIII. *Calisto in Ursam mutatur.*

Senserat hoc olim magni matrona Tonantis,
Distuleratque graves in idonea tempora pœnas.
Causa moræ nulla est : et jam puer Arcas, id ipsum
Indoluit Juno, fuerat de pellice natus.
Quò simul obvertit sævam cum lumine mentem;
Scilicet hoc unum restabat, adultera, dixit,
Ut fecunda fores, fieretque injuria partu
Nota, Jovisque mei testatum dedecus esset!
Haud impune feres : adimam tibi nempe figuram,
Quâ tibi, quâque places nostro, importuna, marito.

[1] *Parrhasis. Calisto Arcadica : est enim Parrhasia regio Arcadiæ.* Observez ici comme le style est clair, vif, débarrassé de toute superfluité. Chaque hémistiche forme une phrase détachée : chaque phrase encadre une image différente. Ordre et clarté constituent la principale qualité du style narratif.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.



Calisto chassée de la suite de Diane.

Elle admire du lieu la retraite profonde :
Puis effleurant du pié la surface de l'onde :
Nous sommes sans témoins ; goûtons le frais des flots,
Et pour voile n'ayons que le voile des eaux.
La déesse a parlé : les nymphes obéissent.
Une seule hésitoit ; ses craintes la trahissent.
Calisto quelque tems résiste, mais en vain.
On découvre sa honte en découvrant son sein.
La déesse rougit : Fuis loin de moi, profane,
Fuis, ne souille point l'onde où se baigne Diane.

XIII. *Sa Métamorphose en Ourse.*

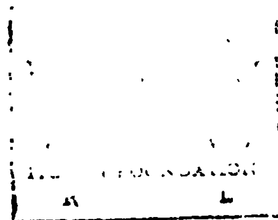
Elle dit, et soudain l'exile de sa cour.
La jalouse Junon la poursuit à son tour.
Elle a trop différé l'instant de sa vengeance.
Un enfant déjà né du crime qui l'offense,
Arcas aigrit le fiel de ses chagrins jaloux.
Tournant sur sa rivale un œil plein de courroux,
Eh quoi ! dit la déesse, à ma douleur profonde
Il ne manquait donc plus que de te voir féconde !
Il faut donc qu'aujourd'hui tu sois mère, et qu'un fils
Gage de mes affronts trop long-tems impunis,
D'un époux adultère atteste le parjure !
Il faut donc que je souffre injure sur injure !
Non, je me vengerai ; je le dois, je le veux ;
Perds ta figure, et plais encor si tu le peux.

Dixit : et, adversâ prensis à fronte capillis,
Stravit humi pronam. Tendebat brachia supplex ;
Brachia cœperunt nigris horrescere villis,
Curvarique manus, et aduncos crescere in ungues,
Officioque pedum fungi : laudataque quondam
Ora Jovi, lato fieri deformia rictu.
Neve preces animos, et verba potentia flectant,
Posse loqui eripitur : vox iracunda minaxque,
Plenaque terroris rauco de gutture fertur.
Mens antiqua tamen factâ quoque mansit in ursâ.
Assiduoque suos gemitu testata dolores,
Qualescumque manus ad cœlum et sidera tollit ;
Ingratumque Jovem, nequeat cùm dicere, sentit.
Ah ! quoties, solâ non ausa quiescere silvâ,
Ante domum, quondamque suis erravit in agris !
Ah ! quoties per saxa canum latratibus acta est !
Venatrixque metu venantûm territa fugit !
Sæpe feris latuit visis, oblita quid esset ;
Ursaque conspectos in montibus horruit ursos ;
Pertimuitque lupos, quamvis pater esset in illis [1].

XIV. *Mutantur in Astra Calisto et Arcas filius.*

Ecce Lycaoniæ proles ignara parenti
Arcas adest, ter quinque ferè natalibus actis.

[1] Allusion à Lycaon transformé en loup.





Monnet inv. Née sc.

Calisto métamorphosée en Ourse pense être tuée par son fils Arcas.

En achevant ces mots, la déesse offensée
Traîne par les cheveux la nymphe renversée.
Calisto tend les bras, et ses bras étendus,
Hérissés d'un poil noir s'arment d'ongles aigus.
Déjà sur ses deux mains elle marche, et sa bouche
Qui plut à Jupiter, est hideuse et farouche.
Elle voudrait en vain et se plaindre et parler;
Sa voix gronde, menace; elle s'entend hurler.
Mais dans son changement son esprit est le même.
Au défaut de la voix, dans sa douleur extrême,
Levant au ciel ses piés, autrefois ses deux mains,
Son cœur à Jupiter reproche ses destins.
Combien de fois la nuit, craignant la forêt sombre,
Près de son toit natal vint-elle errer dans l'ombre!
Combien de fois des chiens entendant les clameurs,
Chasseresse, elle fuit à l'aspect des chasseurs!
Elle évite le loup sorti de son repaire,
Et le loup qu'elle évite est peut-être son père:
Oubliant ce qu'elle est, et se cherchant toujours,
Elle est ourse elle-même, et redoute les ours.

XIV. *Calisto et son fils Arcas changés en Astres.*

Arcas qui n'a point vu sa mère infortunée,
Joignait quinze printems à sa première année.
Comme elle, il fait la guerre aux hôtes des forêts.
Un jour qu'à ce dessein les longs nœuds de ses rets

Dumque feras sequitur, dum saltus eligit aptos,
Nexilibusque plagis silvas Erymanthidas ambit,
Incidit in matrem, quæ restitit, Arcade viso [1],
Et cognoscenti similis fuit. Ille refugit,
Immotosque oculos in se sine fine tenentem
Nescius extimuit, propiùsque accedere aventi
Vulnifico fuerat fixurus pectora telo.
Arcuit omnipotens : pariterque ipsosque nefasque
Sustulit ; et celeri raptos per inania vento
Imposuit cœlo, vicinaque sidera fecit.

XV. *Deos maris exorat Juno ne sit hisce sideribus novis in eorum imperium aditus.*

INTUMUIT Juno, post quàm inter sidera pellex
Fulsit : et ad canam descendit in æquora Tethyn,
Oceanumque senem ; quorum reverentia movit
Sæpe Deos : causamque viæ scitantibus infit.

Quæritis, æthereis quare regina Deorum
Sedibus huc adsim? pro me tenet altera cœlum. .
Mentiar, obscurum nisi nox cùm fecerit orbem,

[1] Ovide, dans le *Poëme des Fastes*, liv. II, a exprimé la même circonstance avec encore plus d'intérêt.

Illa quidem, tanquàm cognosceret, adstitit amens,
Et gemuit : gemitus verba parentis erant.

Elle le voit, s'arrête ; et ses regards, ses cris,
Son trouble maternel semblent nommer son fils.

Environnaient au loin la forêt d'Erimanthe,
Il rencontre sa mère au fond des bois errante.
Calisto qui s'arrête en présence d'Arcas,
A reconnu son fils qui ne la connaît pas.
Il s'étonne saisi d'une crainte imprévue,
Et la voyant sur lui fixer toujours sa vue,
Il recule. Elle veut approcher de plus près,
Déjà pour la percer il préparait ses traits :
Jupiter à son fils épargne un parricide ;
Et dans un tourbillon emportés dans le vide,
Tous deux ils sont changés en deux astres voisins.

XV. *Junon prie les Dieux de la mer de ne jamais laisser descendre ces nouveaux Astres dans leur empire.*

Ces honneurs, pour Junon, sont de nouveaux chagrins.
Elle descend aux bords où Thétis et Nérée
Se retirent au fond de leur grotte azurée,
Vieux époux, de qui l'âge est révéré des dieux.
Pourquoi vous étonner si la reine des cieux
Paraît en suppliante? Apprenez ma disgrace.
Sachez qu'au firmament une autre prend ma place.
Croyez que je me plains sur un prétexte faux,
Si quand le soir viendra rallumer ses flambeaux,
Le Pôle n'offre pas des étoiles nouvelles,
Pour ma haine trompée injures immortelles.

Corve loquax, subitò nigrantes versus in alas.
Nam fuit hæc quondam niveis argentea pennis
Ales, ut æquaret totas sine labe columbas;
Nec servaturis vigili capitolia voce [1]
Cederet anseribus, nec amanti flumina cycno.
Lingua fuit damno : linguâ faciente loquaci,
Cui color albus erat, nunc est contrarius albo.
 Pulchrior in totâ, quàm Larissæa Coronis,
Non fuit Hæmoniâ. Placuit tibi, Delphice, certè,
Dum vel casta fuit, vel inobservata. Sed ales
Sensit adulterium Phœbeïus : utque latentem
Detegeret culpam, non exorabilis index,
Ad dominum tendebat iter : quem garrula motis
Consequitur pennis, scitetur ut omnia, cornix.
Auditâque viæ causâ; Non utile carpis,
Inquit, iter : ne sperne meæ præsagia linguæ.
 Quid fuerim, quid simque vide; meritumque require;
Invenies nocuisse fidem.

XVII. *Ericthon.*

NAM tempore quodam
Pallas Ericthonium, prolem sine matre creatam,

[1] Allusion aux oies qui par leurs cris réveillèrent les sentinelles endormies, lorsque les Gaulois étaient près de se rendre maîtres du Capitole.

De quel éclat luisait ton plumage argenté !
La colombe sans tache a moins de pureté.
Du cygne, amant des eaux, la plume éblouissante,
Et celle de l'oiseau dont la voix vigilante
Sauva le Capitole assiégé des Gaulois,
A la tienne, en blancheur, le cédait autrefois.
Tu perdis ta beauté pour n'avoir pu te taire;
Ta noirceur a puni ta langue téméraire.
Dans Larisse autrefois la jeune Coronis
Entre mille beautés eût remporté le prix.
Apollon, de l'aimer tu te fis une gloire;
Tu la croyais fidelle, et tu devais le croire.
Mais ton oiseau parleur, curieux indiscret,
La soupçonne, et surprend son amoureux secret.
Afin de tout redire, il cherche à tout connaître :
Soudain il prend l'essor pour avertir son maître.
La corneille le suit, et, pour l'interroger,
Accompagne en son vol le fâcheux messager.
Elle apprend son dessein. Si tu m'en crois, dit-elle,
Ne poursuis point ta route; appréhende un faux zèle:
Apprends ce que je fus, et vois ce que je suis :
Trop de fidélité causa tous mes ennuis.

XVII. *Ericthon.*

Pour cacher Ericthon, cet enfant né sans mère,
Pallas dans un berceau le porte avec mystère

Clauserat Actæo textâ de vimine cistâ [1];
Virginibusque tribus gemino de Cecrope natis
Hanc legem dederat, sua ne secreta viderent.
Abdita fronde levi, densâ speculabar ab ulmo,
Quid facerent. Commissa duæ sine fraude tuentur,
Pandrosos atque Herse : timidas vocat una sorores
Aglauros, nodosque manu diducit : at intus
Infantemque vident, apporrectumque [2] draconem.
Acta Deæ refero : pro quo mihi gratia talis
Redditur, ut dicar tutelâ pulsa Minervæ;
Et ponar post noctis avem. Mea pœna volucres
Admonuisse potest, ne voce pericula quærant.
At, puto, non ultro, nec quicquam tale rogantem
Me petiit. Ipsâ licet hoc à Pallade quæras;
Quamvis irata est, non hoc irata negabit.
Nam me Phocaïcâ clarus tellure Coroneus,
Nota loquor, genuit : fueramque ego regia virgo;
Divitibusque procis, ne me contemne, petebar.

XVIII. *Coronis in Cornicem.*

FORMA mihi nocuit : nam, dum per litora lentis
Passibus, ut soleo, summâ spatiarer arenâ,

[1] *Cista*, coffre d'osier, pannier, corbeille mystique.

[2] *Apporrectum*, participe du verbe inusité *apporrigere*, étendre, coucher auprès.

Bocha 12205



Moreau inv. Le Roy sc.

Coronis poursuivie par Neptune, et métamophosée en Corneille.

Aux filles de Cécrops, et leur donne à garder
Ce dépôt que sans crime on ne peut regarder.
Sous des rameaux touffus je me cache et j'observe
Si chacune est fidelle à la loi de Minerve.
La discrète Pandrose et la timide Hersé
Respectent le dépôt sous leur garde laissé.
La curieuse Aglaure a bien moins de scrupule;
Et raillant de ses sœurs la crainte ridicule,
Sous l'osier qu'elle entr'ouvre elle voit Éricthon,
Et sa queue écaillée, et ses piés de dragon.
J'en avertis Pallas; et, pour prix de mon zèle,
La déesse s'irrite, et me chasse loin d'elle.
Le funèbre hibou tient mon rang désormais :
Mon exemple t'apprend à ne parler jamais.

Si je plains ma disgrace, au moins ne va pas croire
Que de servir Pallas j'eusse brigué la gloire.
J'ai perdu sa faveur : mais toutefois Pallas,
Tu peux l'interroger, ne me dédira pas.
Aux champs de la Phocide autrefois je suis née,
Et je fus, on le sait, fille de Coronnée.
Des princes m'ont offert l'hommage de leurs cœurs.
Hélas! ma beauté seule a fait tous mes malheurs.

XVIII. *Coronis en Corneille.*

J'ERRAIS aux bords des mers, solitaire, incertaine,
Comme à pas lents encor souvent je m'y promène.

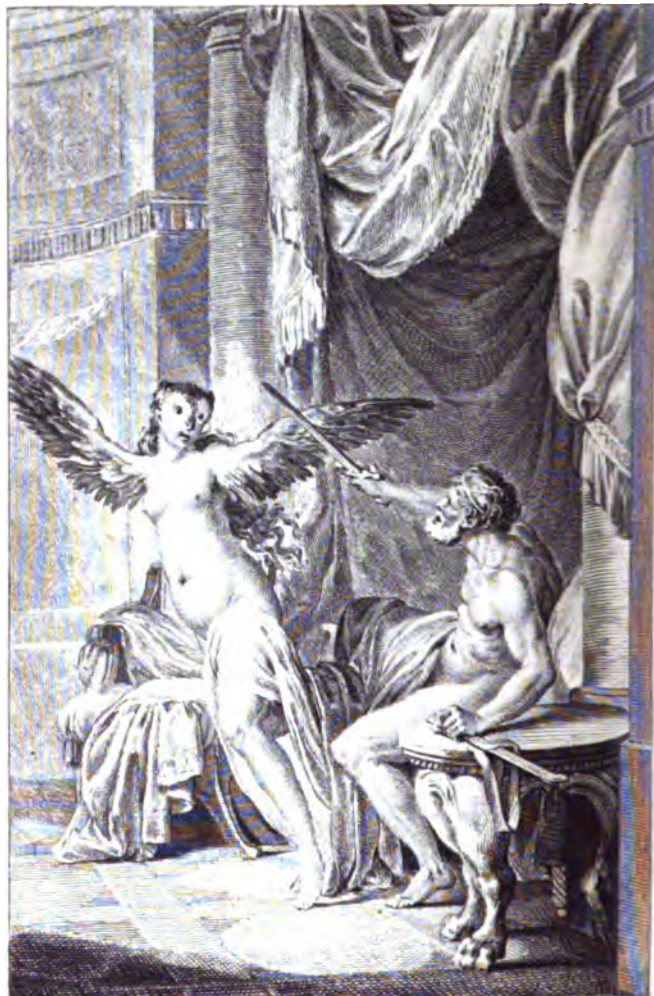
Vidit, et incaluit pelagi Deus : utque precando
Tempora cum blandis consumpsit inania verbis;
Vim parat, et sequitur; fugio, densumque relinquo
Litus, et in molli nequicquam lassor arenâ.
Inde Deos hominesque voco : nec contigit ullum
Vox mea mortalem : mota est pro virgine virgo,
Auxiliumque tulit. Tendebam brachia cœlo :
Brachia cœperunt levibus nigrescere pennis.
Rejicere ex humeris vestem molibar; at illa
Pluma erat, inque cutem radices egerat imas.
Plangere nuda meis conabar pectora palmis :
Sed neque jam palmas, nec pectora nuda gerebam.
Currebam; nec, ut ante, pedes retinebat arena;
Et summâ tollebar humo : mox acta per auras
Evehor, et data sum comes inculpata Minervæ.

XIX. *Nyctimene in Noctuam.*

Quid tamen hoc prodest, si, diro facta volucris
Crimine, Nyctimene nostro successit honori [1]?
An, quæ per totam res est notissima Lesbon,
Non audita tibi est? patrium temerasse cubile
Nyctimenen? Avis illa quidem : sed conscia culpæ
Conspectum lucemque fugit, tenebrisque pudorem
Celat; et à cunctis expellitur æthere toto.

[1] Transition imperceptible d'une fable à l'autre.

Bocher 1235



Moreau inv. Simonet sc.

Nyctimene métamorphosée en Hibou.

Le dieu des flots me voit, s'enflamme, et me poursuit.
Je courais : sous mes piés le sable glisse et fuit.
Des mortels et des dieux j'implore l'assistance :
J'étais vierge : une vierge embrasse ma défense.
Pallas entend mes cris : et tendus dans les airs,
Je vois d'un noir duvet mes deux bras recouverts.
De ma robe, en courant, les longs plis m'embarrassent :
Je veux la rejeter ; des plumes la remplacent.
Je veux frapper mon sein, tous mes efforts sont vains.
Mes ailes frappent l'air, et je n'ai plus de mains.
Mes piés plus déliés ne pressent plus l'arène.
Déjà mon vol léger ne l'effleure qu'à peine.
Je m'élève dans l'air où je rejoins Pallas,
Et son oiseau chéri, j'accompagne ses pas.

XIX. *Nyctimène en Hibou.*

Mais que me sert, hélas! ce vain prix de ma fuite,
Si Nyctimène obtient l'honneur que je mérite,
Elle qui par un crime est au rang des oiseaux?
Peut-être ignores-tu ce que sait tout Lesbos?
Nyctimène souilla la couche de son père.
Transformée en hibou, honteuse et solitaire,
Elle craint d'être vue, elle abhorre le jour,
Et semble encor gémir de son coupable amour ;
Et des hôtes de l'air la nation entière
La chasse à coups de bec des champs de la lumière.

XX. *Amasiam Coronidem Apollo interficit.*

Talia dicenti, Tibi, ait, revocamina, corvus,
Sint precor ista malo : nos vanum spernimus omen.
Nec cœptum dimittit iter : dominoque jacentem
Cum juvene Hæmonio vidisse Coronida narrat.
Laurea delapsa est, audito crimine amantis ;
Et pariter [1] vultusque Deo, plectrumque, colorque
Excidit : utque animus tumidâ fervebat ab irâ,
Arma assueta rapit, flexumque à cornibus arcum
Tendit : et illa suo toties cum pectore juncta
Indevitato trajecit pectora telo.
Icta dedit gemitum, tractoque à vulnere ferro,
Candida puniceo perfudit membra cruore ;
Et dixit, Potui pœnas tibi, Phœbe, dedisse ;
Sed peperisse priùs : duo nunc moriemur in unâ.
Hactenus : et pariter vitam cum sanguine fudit.
Corpus inane animæ frigus letale secutum est.
Pœnitet heu ! serò pœnæ crudelis amantem ;
Seque, quod audierit, quod sic exarserit, odit.

[1] Chaque langue a son génie. L'indignation du dieu est exprimée ici par une énumération pressée et rapide. Cette beauté poétique est compensée dans la version par une coupe de vers vive et suspendue. Une exclamation passionnée remplace *audito crimine amantis.*

XX. *Apollon tue Coronis son amante.*

Le Corbeau lui répond : je sais ce que je fais ;
Va, crois-moi, porte ailleurs tes conseils que je hais.
Puisse tomber sur toi ton sinistre présage !
Il dit ; et, poursuivant un indiscret voyage,
Vole avertir le dieu, par un fâcheux avis,
Du bonheur d'un rival, et de ses feux trahis.
Quel coup pour un amant jaloux de sa conquête !
Le laurier qui le ceint, détaché de sa tête,
Tombe à ses piés ; sa lyre échappe de sa main :
La rage le transporte ; il frémit, et soudain
Il a tendu son arc : un trait inévitable
Siffle, et d'un coup mortel perce ce sein coupable,
Ce beau sein que sa bouche a tant de fois pressé,
Ce beau sein dans ses bras tant de fois caressé.
Coronis jette un cri : sa main faible et mourante,
Arrache avec effort la flèche déchirante,
Et les lys de son sein se teignent de son sang.
Oui, ce fer, ô Phœbus, a dû percer mon flanc ;
Mais tu t'es trop hâté de suivre ta colère.
Pourquoi punir ensemble et le fils et la mère ?
Hélas ! d'un seul trépas deux meurent à la fois.
Elle n'en dit pas plus : la mort éteint sa voix.

Apollon se repent d'avoir suivi sa rage,
De s'être trop vengé d'une amante volage ;

Odit [1] avem, per quam crimen causamque dolendi
Scire coactus erat : nervumque arcumque manumque
Odit; cumque manu, temeraria tela, sagittas.
Collapsamque fovet, serâque ope vincere fata
Nititur, et medicas exercet inaniter artes.

Quæ post quàm frustra tentata; rogumque parari
Sensit, et arsuros supremis ignibus artus,
Tum verò gemitus (neque enim cœlestia tingi
Ora decet lacrymis) alto de corde petitos
Edidit. Haud aliter, quàm cùm, spectante juvencâ,
Lactentis vituli, dextrâ libratus ab aure,
Tempora discussit claro cava malleus ictu.

Ut tamen ingratos in pectora fudit odores,
Et dedit amplexus, injustaque justa [2] peregit;
Non tulit in cineres labi sua Phœbus eosdem
Semina : sed natum flammis uteroque parentis
Eripuit, geminique tulit Chironis in antrum.
Sperantemque sibi non falsæ præmia linguæ,
Inter aves albas vetuit considere corvum.

[1] *Odit.* La répétition de ce verbe a le double mérite de donner plus de mouvement au style, et d'exprimer avec plus de force le repentir d'Apollon, qui ne se pardonne pas le meurtre de son amante.

[2] *Justa.* Cet adjectif pluriel neutre, pris substantivement, signifie les derniers devoirs rendus aux morts. *Injusta* donne à comprendre que c'était le meurtrier de Coronis qui lui rendait ce tendre et lugubre office.

Il déteste l'oiseau dont l'odieux rapport,
Accusant Coronis, fut cause de sa mort.
Il déteste son arc, et ses traits, et lui-même;
Malheureux assassin de la beauté qu'il aime,
Il la prend, la réchauffe entre ses bras divins :
Il cherche en sa faveur à vaincre les destins ;
Mais, hélas! à la vie en vain il la rappelle;
Et ses secrets puissans ne peuvent rien pour elle.
On prépare un bûcher pour ses restes chéris :
Quand il voit ces apprêts, il pousse de longs cris,
Il se plaint que le feu dévore tant de charmes ;
Il se plaint, car un dieu ne connaît point les larmes.
Tel mugit le taureau, sans répandre de pleurs,
Quand il voit la génisse, au front paré de fleurs,
Sous le marteau pesant qui tombe sur la tête,
S'abattre, et de Palès ensanglanter la fête.
Le dieu, de cette main qui répandit son sang,
La couvre de parfums, et tire de son flanc
Le gage d'un amour si fatal et si tendre.
Il l'enlève au bûcher qui va le mettre en cendre,
Et le confie aux soins du centaure Chiron.
Le corbeau délateur, puni par Apollon,
Vit changer en noirceur la blancheur de son lustre.

XXI. *Chiron centaurus, Ocyroë, Esculapius.*

SEMIFER interea divinæ stirpis alumno
Lætus erat, mixtoque oneri gaudebat honore.
Ecce venit [1], rutilis humeros protecta capillis,
Filia Centauri : quam quondam Nympha Chariclo,
Fluminis in rapidi ripis enixa, vocavit
Ocyroën : non hæc artes contenta paternas
Addidicisse fuit, fatorum arcana canebat.
Ergo ubi fatidicos concepit mente furores,
Incaluitque Deo, quem clausum pectore habebat;
Aspicit infantem; Totique salutifer orbi
Cresce, puer, dixit : tibi se mortalia sæpe
Corpora debebunt : animas tibi reddere ademptas
Fas erit : idque semel, Dîs indignantibus, ausus,
Posse dare hoc iterum flammâ prohibebere avitâ;
Eque Deo corpus fies exangue : Deusque,
Qui modò corpus eras : et bis tua fata novabis.

Tu quoque, care pater, non jam mortalis, et ævis
Omnibus ut maneas, nascendi lege creatus;
Posse mori cupies tùm, cùm cruciabere, diræ
Sanguine serpentis per saucia membra recepto.

[1] Non, je ne puis me lasser d'admirer la facilité des transitions d'Ovide. La fille de Chiron vient le visiter : elle voit Esculape enfant; et à sa vue, en prédisant sa destinée, elle expose l'histoire mythologique de ce demi-dieu, celle du Centaure son père, et sa propre métamorphose.



Ocyroé annonce à son Pere les destinées d'Esculape.

XXI. *Le Centaure Chiron, Ocyroë, Esculape.*

Choisi pour élever ce nourrisson illustre,
Chiron par cet honneur se croit assez payé.
Un jour il voit venir sa fille Ocyroë,
Qui, née aux bords d'un fleuve, eut Chariclo pour mère.
C'est peu d'avoir appris les sècrets de son père :
Elle sait lire encore aux livres du Destin.
A l'aspect d'Esculape, un transport plus qu'humain
Ouvre en ces mots sa bouche en oracles féconde.
Croîs, merveilleux enfant, pour le salut du monde,
Croîs, ton art bienfaiteur, par de puissans secours,
Des fragiles humains, prolongera les jours.
Tu rendras même aux morts une nouvelle vie.
Mais les dieux irrités te porteront envie.
Ton aïeul indigné que la mort une fois
Par ton pouvoir vaincue obéisse à tes lois,
Jupiter t'a frappé de sa foudre terrible :
Tu subis de la mort le pouvoir invincible :
Mais tu redeviens dieu par un destin nouveau,
Et tu te vois deux fois racheté du tombeau.

Et toi qui fus doué d'une vie immortelle,
Toi, né pour voir des ans la durée éternelle,
O mon père! les maux qu'un jour tu dois souffrir,
Te feront regretter de ne pouvoir mourir :

Teque ex æterno patientem numina mortis [1]
Efficient; triplicesque Deæ tua fila resolvent.
Restabat fatis aliquid : suspirat ab imis
Pectoribus, lacrymæque genis labuntur obortæ;
Atque ita, Prævertunt, inquit, me fata; vetorque
Plura loqui; vocisque meæ præcluditur usus.
Non fuerant artes tanti, quæ numinis iram
Contraxêre mihi : mallem nescisse futura.
Jam mihi subduci facies humana videtur;
Jam cibus herba placet : jam latis currere campis
Impetus est : in equam, cognataque corpora, vertor.
Tota tamen quare? pater est mihi nempe biformis.
Talia dicenti pars est extrema querelæ
Intellecta parum, confusaque verba fuêre.
Mox nec verba quidem, nec equæ sonus ille videtur;
Sed simulantis equam : parvoque in tempore certos
Edidit hinnitus, et brachia movit in herbas.
Tum digiti coëunt, et quinos alligat ungues
Perpetuo cornu levis ungula : crescit et oris,
Et colli spatium : longæ pars ultima pallæ
Cauda fit : utque vagi crines per colla jacebant,
In dextras abiêre jubas : pariterque novata est
Et vox et facies : nomen quoque monstra dedêre.

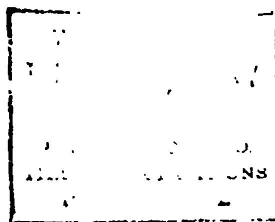
[1] Le Centaure, en maniant les flèches d'Hercule, en laissa tomber une sur son pié. Le poison de l'Hydre lui causa des douleurs si cruelles, que les Dieux, par pitié, le transformèrent en constellation. C'est le Sagittaire.

Je vois ton pié blessé par les flèches d'Hercule,
Et le poison de l'hydre en tes veines circule.
Mais enfin le ciseau des triples déités
Tranche le fil trop long de tes jours détestés.
Elle n'achève pas ce qui reste à prédire :
Son cœur ému se trouble ; elle pleure, soupire.
« Le destin me prévient ; en vain je le prévois ;
Je sens qu'il m'interdit l'usage de la voix ;
Pourquoi de ses secrets me donner la science,
Si mon savoir des dieux m'attire la vengeance ?
Que j'eusse aimé bien mieux ignorer l'avenir,
Si j'ai su le prévoir et non le prévenir !
Déjà je perds les traits de l'humaine figure :
L'herbe me plaît : je veux me nourrir de verdure.
Je cours et je bondis, émule des chevaux.
Je leur ressemble plus que mon père ». A ces mots,
Sa voix en sons confus se prolonge et s'exhale :
C'est le hennissement d'une jeune cavale.
Des piés frappant la terre ont remplacé ses bras.
Des longs plis de sa robe ondoyans sur ses pas
Se forment de longs crins balayant la poussière.
Ses cheveux ne sont plus qu'une épaisse crinière.
Sa bouche s'élargit ; son cou s'est alongé.
Sa figure, sa voix, son nom même est changé.

XXII. *Battus in lapidem cui nomen Index.*

FLEBAT, opemque tuam frustra Philyreïus heros,
Delphice, poscebat : sed nec rescindere magni
Jussa Jovis poteras : nec, si rescindere posses,
Tunc aderas. Elin Messaniaque arva colebas.
Illud erat tempus, quo te pastoria pellis
Texit, onusque fuit baculum silvestre sinistræ;
Alterius, dispar septenis fistula cannis [1].
Dumque amor est curæ, dum te tua fistula mulcet;
Incustoditæ Pylios memorantur in agros
Processisse boves. Videt has Atlantide Majâ
Natus; et arte suâ silvis occultat abactas.
Senserat hoc furtum nemo, nisi notus in illo
Rure senex : Battum vicinia tota vocabant.
Divitis hic saltus herbosaque pascua Nelei,
Nobiliumque greges custos servabat equarum.
Hunc timuit, blandâque manu seduxit : et, Eia,
Quisquis es, hospes, ait, si forte armenta requiret
Hæc aliquis : vidisse nega : neu gratia facto
Nulla rependatur, nitidam cape præmia vaccam.
Et dedit. Acceptâ voces has reddidit hospes;
Tutus eas : lapis iste prius tua furta loquatur.

[1] Apollon fut exilé du ciel, pour s'être vengé sur les Cyclopes, forgerons de la foudre, de ce que Jupiter avait foudroyé son fils Esculape.





Eisen inv. *Deghendt sc.*

Apollon conduit des Troupeaux.

XXII. *Battus changé en Pierre-de-touche.*

Le Centaure la pleure : ô toi, qui sus l'instruire,
Il t'implore, Apollon! mais quel dieu peut détruire
Ce qu'a fait le Destin maître absolu des dieux?
Et quand tu le pourrais, alors chassé des cieux,
Sous un habit grossier, simple berger d'Admète,
Tu vivais sous le chaume, et portais la houlette;
Et le dieu de la lyre enflait des chalumeaux.
Là, tandis qu'occupé de tes amours nouveaux,
Modulant en sons doux les doux soins de ton ame,
Sur la flûte aux sept tons tu soupirais ta flamme;
On dit que tu laissas au détour d'un vallon
Tes génisses, tes bœufs errer à l'abandon.
Mercure qui les voit, par un malin caprice,
Les cache dans un bois, de sa fraude complice.
Nul, hors un vieux pasteur, connu dans ce canton,
N'avoit vu ce larcin : Battus était son nom.
Gardien des prés herbeux, domaine de Nélée,
Il nourrit ses coursiers pour les palmes d'Elée.
Mercure s'en défie : Écoute, vieux berger,
Dit-il ; si par hasard on vient t'interroger,
Feins de n'avoir rien vu : pour prix de ton silence,
Reçois cette génisse ; elle est ta récompense.
Sois sûr, lui dit Battus, que, pour te déceler,
Cette pierre plutôt apprendrait à parler :

Et lapidem ostendit. Simulat Jove natus abire;
Mox redit : et versâ pariter cum voce figurâ;
Rustice, vidisti si quas hoc limite, dixit,
Ire boves, fer opem; furtoque silentia deme :
Juncta suo pretium dabitur tibi fæmina tauro.
At senior, post quàm merces geminata, Sub illis
Montibus, inquit, erant : et, Erant sub montibus illis.
Risit Atlantiades; et, Me mihi, perfide, prodis?
Me mihi prodis? ait : perjuraque pectora vertit
In durum silicem, qui nunc quoque dicitur Index;
Inque nihil merito vetus est infamia saxo.

XXIII. *In Hersen flagrat Mercurius.*

HINC se sustulerat paribus Caducifer alis;
Munychyosque volans agros, gratamque Minervæ
Despectabat humum, cultique arbusta Lycêi.
Illâ fortè die castæ de more puellæ,
Vertice supposito, festas in Palladis arces
Pura coronatis portabant sacra canistris.
Inde revertentes Deus aspicit ales : iterque
Non agit in rectum, sed in orbem curvat eumdem
Ut volucris visis rapidissima miluüs extis [1],
Dum timet, et densi circumstant sacra ministri,

[1] Quoi de plus pittoresque que cette description du vol de Mercure, relevée et rendue plus frappante par la comparaison du Milan ?



Mercure Métamorphose en Pierre de Touche le Berger Battus.

Ne crains rien. Sa promesse est suspecte à Mercure.
Il s'éloigne, et revient sous une autre figure.
Compagnon, lui dit-il en déguisant sa voix,
N'as-tu pas vu mes boeufs emmenés vers ce bois?
Si tu peux du larcin me donner un indice,
Prends avec son taureau ma plus belle génisse.
Un double prix le tente, et manquant à sa foi,
Ce mont doit les cacher, répond-il, hâte-toi.
Eh! quoi, c'est donc à moi que tu me livres, traître,
Dit le dieu qui sourit, et se fait reconnaître?
Il le transforme en pierre, indice des métaux,
Et qui décèle en eux ce qu'ils cachent de faux.

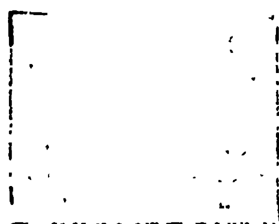
XXIII. *Hersé aimée de Mercure.*

LE dieu né de Maïa, loin des vallons de Pyle,
S'envole, et dans les airs planant d'une aile agile,
S'élève sur l'Attique, où la ville des arts,
Athène et le Lycée attirent ses regards.
Ce jour-là de Minerve on célébrait la fête.
Dans des corbeilles d'or qui couronnaient leur tête,
Trois cents vierges en pompe, à l'autel de Pallas,
Apportaient des présens, moins purs que leurs appas.
Le dieu qui dans son vol les voit sortir du temple,
Sur son aile en suspens s'arrête, les contemple,
Et formant dans les airs cent tours et cent retours,
Vole, revole en cercle, et revole toujours.

Flectitur in gyrum, nec longiùs audet abire;
Spemque suam motis avidus circumvolat alis :
Sic super Actæas agilis Cyllenius arces
Inclinat cursus, et easdem circinat auras.
Quanto splendidior, quàm cætera sidera, fulget
Lucifer; et quanto te, Lucifer, aurea Phœbe;
Tanto virginibus præstantior omnibus Herse
Ibat : eratque decus pompæ, comitumque suarum.
Obstupuit formâ Jove natus : et æthere pendens
Non secus exarsit, quàm cùm Balearica plumbum
Funda jacit : volat illud, et incandescit eundo;
Et quos non habuit, sub nubibus invenit, ignes.
Vertit iter; cœloque, petit diversa, relicto :
Nec se dissimulat : tanta est fiducia formæ.
Quæ quamquam justa[1] est, curâ tamen adjuvat illam;
Permulcetque comas, chlamydemque, ut pendeat apte,
Collocat : ut limbus, totumque appareat aurum;
Ut teres in dextrâ, quâ somnos ducit et arcet,
Virga sit; ut tersis niteant talaria plantis.
Pars secreta domûs ebore et testudine cultos
Tres habuit thalamos[2] : quorum tu, Pandrose, dextrum,

[1] *Justa*, régulière. Le soin curieux que Mercure donne à ses ajustemens, est une expression fidelle et gracieuse du desir de plaire.

[2] *Thalamus*, au propre, lit; et par métonymie, chambre du lit : c'est dans ce sens qu'il faut ici l'entendre.





Eisen inv. Le Veau sc.

Mercure arrêté sur la Ville d'Athenes
devient amoureux d'Herse.

Tel l'avide milan, si dans son vol sublime,
Il voit du haut des airs le cœur d'une victime,
Palpiter sur l'autel des prêtres entouré :
Retenu par la peur, par la faim attiré,
Il s'élève, il s'abaisse, il va, revient, tournoie,
Et des regards au moins il dévore sa proie.
Autant reluit Vesper entre mille astres d'or,
Autant plus que Vesper Phœbé reluit encor,
Autant dans cette pompe auguste et solennelle,
Hersé par sa présence efface la plus belle.
Frappé de ses attraits, le fils de Jupiter
La voit, l'aime, desire, et s'enflamme dans l'air :
Tel le plomb qu'a lancé la fronde d'un Numide,
Vole, siffle, s'embrase en sa course rapide,
Et trouve sous la nue un feu qu'il n'avait pas.
Il descend sur la terre, observe et suit ses pas.
Jeune, aimable, il paraît sous sa propre figure ;
Mais le desir de plaire ajoute à sa parure.
Une odeur d'ambroisie embaume ses cheveux :
Sa robe, qui retombe en replis onduleux,
Développe avec grace une frange perlée.
Il rehausse l'éclat de sa chaussure ailée.
Son sceptre entrelacé de deux serpens divins,
Se joue avec les vents, balancé dans ses mains.
Au-dedans du palais est un lieu magnifique,
Des filles de Cécrops retraite domestique.

Aglauros lævum, medium possederat Herse.
Quæ tenuit lævum, venientem prima notavit
Mercurium : nomenque Dei scitarier ausa est [1],
Et causam adventûs, Cui sic respondit Atlantis
Pleïonesque nepos : Ego sum, qui jussa per auras
Verba patris porto. Pater est mihi Juppiter ipse;
Nec fingam causas. Tu tantùm fida sorori
Esse velis, prolisque meæ matertera dici.
Herse causa viæ : faveas oramus amanti.
  Aspicit hunc oculis isdem, quibus abdita nuper
Viderat Aglauros flavæ secreta Minervæ;
Proque ministerio magni sibi ponderis aurum
Postulat : interea tectis excedere cogit.
  Vertit ad hanc torvi Dea bellica luminis orbem;
Et tanto penitus traxit suspiria motu,
Ut pariter pectus, positamque in pectore forti [2]
Ægida concuteret. Subit, hanc arcana profanâ
Detexisse manu tùm, cùm sine matre creatam,
Lemnicolæ stirpem contra data fœdera vidit;

[1] Ici le tour interrogatif est indirect. Dans la version, l'interrogation est directe. Ce tour est plus vif : il anime le style, et met les personnages en scène. Ces légères différences embellissent l'original sans altérer sa physionomie. Par-là, l'interprète supplée à l'infériorité de sa langue.

[2] Le poète ne laisse échapper aucun détail caractéristique. En peignant l'indignation qui soulève le sein de Minerve, il n'a pas oublié son égide.

Là, s'ouvre pour Pandrosse un riche appartement;
Ici, demeure Aglaure; et dans l'enfoncement,
Placée entre ses sœurs, Hersé demeure encore.
Mercure sur le seuil est apperçu d'Aglaure;
Et quoiqu'elle ait pu voir le sceptre ailé du dieu:
Qui te rend si hardi que d'entrer en ce lieu,
Dit-elle? dis ton nom, et quel sujet t'amène.
Que ma témérité n'ait rien qui vous surprenne,
Répond le dieu : je suis le fils de Jupiter;
Je porte ses décrets par les chemins de l'air;
Hersé m'amène ici; confidente fidelle,
Soyez tante des fils que je veux avoir d'elle.
Je suis amant et dieu : je parle sans détour.
Écoutez ma prière, et servez mon amour.

Aglaure à l'œil jaloux le regarde et l'observe,
Comme elle a regardé le dépôt de Minerve,
Ne veut qu'au prix de l'or servir ses intérêts,
Et cependant l'oblige à sortir du palais.

La guerrière Pallas lance un regard sur elle :
Des éclairs menaçans sortent de sa prunelle;
Et l'indignation, qui soulève son sein,
Soulève en même tems son égide d'airain.
Il lui souvient toujours que malgré sa défense,
Parjure à ses sermens, l'ingrate qui l'offense
Découvrit à ses sœurs, d'une profane main,
Ce fils qui fut sans mère enfanté par Vulcain.

Ingratamque Deo fore jam, ingratamque sorori [1];
Et ditem sumpto, quod avara poposcerit; auro.
Protinus Invidiæ, nigro squalentia tabo,
Tecta petit.

XXIV. *Invidiæ, illiusque Speluncæ descriptio.*

DOMUS est imis in vallibus antri
Abdita, sole carens, non ulli pervia vento,
Tristis, et ignavi plenissima frigoris; et quæ
Igne vacet semper, caligine semper abundet.
Huc ubi pervenit belli metuenda virago,
Constitit ante domum : neque enim succedere tectis
Fas habet; et postes extremâ cuspide pulsat.
Concussæ patuêre fores. Videt intus edentem
Vipereas carnes, vitiorum alimenta suorum,
Invidiam : visâque, oculos avertit. At illa
Surgit humo pigrâ, semesarumque relinquit
Corpora serpentûm, passuque incedit inerti.
Utque Deam vidit formâque armisque decoram,
Ingemuit : vultumque ima ad suspiria duxit.
Pallor in ore sedet : macies in corpore toto;
Nusquam recta acies : livent rubigine dentes;

[1] Dans Burman et dans l'édition de Barbou, on lit :

Et gratamque deo fore jam, gratamque sorori.

Mais *ingratam* présente un sens plus juste. J'ai préféré cette leçon.



Pallas commande à l'envie de rendre Aglaure jalouse de sa sœur Hersé.

Elle voit que cette ame et vénale et parjure
Songe encore à tromper et sa sœur et Mercure.
Elle part et descend dans le vallon obscur,
Où se cache l'Envie au fond d'un antre impur.

XXIV. *Description de l'Envie et de son Antre.*

Sous la voûte d'un roc, aride, sans verdure,
Sombre, noir d'épouvante, humide de froidure,
Se cache un antre affreux, du soleil ignoré,
Où l'haleine des vents n'a jamais pénétré.
Si-tôt que de ses piés la déesse guerrière
En eut touché le seuil, haï de la lumière,
Elle frémit, s'arrête, et la lance à la main,
Elle pousse la porte : elle s'ouvre, et soudain
Le jour frappe l'Envie, au fond de son repaire,
Occupée à ronger des restes de vipère,
Du venin qui la tue alimens odieux.
La déesse la voit et détourne les yeux.
L'Envie au fond de l'antre où rampe sa bassesse,
Hideuse, sur un bras se lève avec paresse,
Laisse à demi-rongés ses serpens venimeux,
Et vers la déïté se traîne à pas honteux.
En voyant sa beauté, son éclat, son armure,
Elle pousse un soupir, se détourne, et murmure.
Sur son front pâle et sombre habite le chagrin.
Une affreuse maigreur a desséché son sein.

Pectora felle virent : lingua est suffusa veneno.
Risus abest, nisi quem visi movêre dolores :
Nec fruitur somno, vigilacibus excita curis;
Sed videt ingratos, intabescitque videndo,
Successus hominum; carpitque et carpitur unà;
Suppliciumque suum est. Quamvis tamen oderat illam,
Talibus affata est breviter Tritonia dictis.
Infice tabe tuâ natarum Cecropis unam.
Sic opus est. Aglauros ea est. Haud plura locuta
Fugit, et impressâ tellurem repulit hastâ.

XXV. *Ab Invidiâ discruciatur Aglauros et in saxum convertitur.*

Illa Deam obliquo fugientem lumine cernens,
Murmura [1] parva dedit; successurumque Minervæ
Indoluit : baculumque capit, quod spinea tortum
Vincula cingebant; adopertaque nubibus atris,
Quàcumque ingreditur, florentia proterit arva,
Exuritque herbas, et summa cacumina [2] carpit;

[1] Voltaire dans la Henriade a imité ce vers d'Ovide.

Elle apperçoit Henri, se détourne, et soupire.

[2] Allusion ingénieuse à Tarquin le Superbe, qui avec une baguette abattait les têtes des pavots de son jardin. Effectivement l'Envie cherche à abattre tout ce qui s'élève. Je regrette que la précision m'ait forcé d'omettre cette idée, qui dans la version eût exigé une périphrase en forme de commentaire.

Le fiel rouille ses dents; son œil est faux et louche :
Le venin de son cœur distille de sa bouche.
Triste de notre joie, elle ne rit jamais
Que des maux qu'elle a vus, ou de ceux qu'elle a faits.
Et la nuit et le jour un soin rongeur l'éveille.
Le bruit de la louange afflige son oreille.
Son supplice est de voir la gloire des talens :
Elle sèche, et périt de leurs succès brillans :
Son cœur est son bourreau. La guerrière immortelle
Surmonte, en lui parlant, l'horreur qu'elle a pour elle.
Pars, venge-moi d'Aglaure; Athène est son pays;
Remplis-la de ton fiel; je commande, obéis.
Elle dit, et frappant la terre de sa lance,
De son pié la repousse, et dans les airs s'élance.

XXV. *Aglaure tourmentée par l'Envie, et changée en statue.*

L'ENVIE en soupirant l'admire, et suit des yeux
L'essor que dans sa fuite elle a pris vers les cieux.
Servir, même en nuisant, l'attriste et la chagrine.
Le soutien de ses pas est un bâton d'épine.
Un nuage en marchant l'enveloppe, et par-tout
Où se porte l'Envie, elle envenime tout.
Elle fane les fleurs, dessèche la verdure,
Infecte les épis d'une nielle impure;

Afflatuque suo populos, urbesque, domosque,
Polluit : et tandem Tritonida conspicit arcem,
Ingeniis, opibusque, et festâ pace virentem :
Vixque tenet lacrymas, quia nil lacrymabile cernit.
Sed post quàm thalamos intravit Cecrope natæ,
Jussa facit : pectusque manu ferrugine tinctâ
Tangit, et hamatis [1] præcordia sentibus implet,
Inspiratque nocens virus : piceumque per ossa
Dissipat, et medio spargit pulmone, venenum.
Neve mali spatium causæ per latius errent,
Germanam ante oculos, fortunatumque sororis
Conjugium, pulchrâque Deum sub imagine ponit;
Cunctaque magna facit. Quibus irritata, dolore
Cecropis occulto mordetur : et anxia nocte,
Anxia luce gemit; lentâque miserrima tabe
Liquitur, ut glacies incerto saucia sole.
Felicisque bonis non seciùs uritur Herses,
Quàm cùm spinosis ignis supponitur herbis,
Quæ neque dant flammas, lenique tepore cremantur.
Sæpe mori voluit, ne quidquam tale videret;
Sæpe velut crimen rigido narrare parenti.
Denique in adverso venientem limine sedit
Exclusura Deum : cui blandimenta, precesque,

[1] Quelle énergie dans la langue latine ! elle exprime par une épithète, *hamatis*, ce qui dans la nôtre demande une périphrase. « Des épines aiguës et crochues comme des hameçons ».

Désole les cités, les peuples, les États.
Elle apperçoit enfin la ville de Pallas,
Athènes, où la paix, où les talens fleurissent,
Que les fêtes, les arts, les plaisirs embellissent;
Et pleure de n'y voir aucun sujet de pleurs.
Mais Aglaure du moins va sentir ses fureurs;
De son souffle infecté son haleine la souille:
Sa main presse son sein, l'imprègne de sa rouille,
Enfonce dans son cœur de secrets aiguillons,
Et jusques dans ses os distille ses poisons.
Alors elle présente à son ame jalouse
La gloire de sa sœur qu'un immortel épouse.
La fille de Cécrops s'aigrit de leur amour.
Elle en gémit la nuit, elle en gémit le jour.
Elle voudrait cacher le mal qui la dévore;
Mais ce mal qu'elle cache est plus cuisant encore;
Et du bonheur d'Hersé son cœur sèche au-dedans,
Comme se fond la glace au soleil du printems,
Ou comme sans flamber l'herbe humide allumée,
Aliment d'un feu sourd, se consume en fumée.
Pour ne pas voir l'hymen qui cause ses chagrins,
Elle veut quelquefois abréger ses destins:
Quelquefois comme un crime elle veut à son père,
Des amours de Mercure apprendre le mystère.
Enfin, pour que le dieu n'y trouve aucun accès,
Elle demeure assise aux portes du palais.

Verbaque jactanti [1] mitissima; Desine, dixit;
Hinc ego me non sum nisi te motura repulso.
Stemus, ait, pacto, velox Cyllenius, isto;
Cælatasque fores virgâ patefecit. At illi
Surgere conanti partes, quascumque sedendo
Flectimur, ignavâ nequeunt gravitate moveri.
Illa quidem recto pugnat se attollere trunco;
Sed genuum junctura riget, frigusque per ungues
Labitur; et pallent, amisso sanguine, venæ.
Utque malum latè solet immedicabile cancer
Serpere, et illæsas vitiatis addere partes;
Sic letalis hiems paulatim in pectora venit,
Vitalesque vias et respiramina clausit.
Nec conata loqui est: nec, si conata fuisset,
Vocis haberet iter. Saxum jam colla tenebat,
Oraque duruerant, signumque exsanguc sedebat.
Nec lapis albus erat: sua mens infecerat illam.

XXVI. *Europæ raptus.*

HAS ubi verborum pœnas, mentisque profanæ,
Cepit Atlantiades; dictas a Pallade terras
Linquit et ingreditur jactatis æthera pennis.
Sevocat hunc genitor: nec causam fassus amoris,

[1] La force expressive de ce verbe signifie que le dieu perd ses paroles dans l'air, et que sa prière n'est pas écoutée.

Ea a 597+



Boucher inv. *St. Aubin sc.*

Jupiter Métamorphosé en Taureau,
enlève Europe jusque dans l'Isle de Créte.

C'est en vain qu'il emploie et prière et promesse :
Si tu ne sors d'ici, dit-elle avec rudesse,
Je ne sortirai point du seuil où tu me vois.
Tu dis, reprend le dieu, plus vrai que tu ne crois :
La porte que soudain frappe son caducée,
S'ouvre devant ses pas : Aglaure courroucée,
Tente, pour se lever, d'inutiles efforts,
Et sent de ses genoux se roidir les ressorts.
D'un froid morne et pesant ses membres s'engourdissent.
Son sang glacé tarit ; ses veines se durcissent.
Tel qu'un mal incurable en ses progrès soudains,
Des membres viciés s'étend aux membres sains :
Ainsi ce froid mortel qui monte et se propage,
A l'air qu'elle respire a fermé le passage.
Aglaure avait parlé pour la dernière fois ;
Et pour se plaindre encore, elle n'a plus de voix.
Elle est une statue, une image sans vie ;
Mais son visage encore est livide d'envie.

XXVI. *Enlèvement d'Europe.*

Fier de s'être vengé, le petit-fils d'Atlas
Abandonne les murs que protège Pallas ;
Et s'élevant dans l'air qui frémit sous ses ailes,
Prend l'essor, et remonte aux voûtes éternelles.
Jupiter en secret l'appelle à son retour ;
Et sans faire l'aveu de son nouvel amour,

Fide minister, ait, jussorum, nate, meorum,
Pelle moram, solitoque celer delabere cursu;
Quæque tuam matrem tellus a parte [1] sinistrâ
Suspicit, indigenæ Sidonida nomine dicunt,
Hanc pete : quodque procul montano gramine pasci
Armentum regale vides, ad litora verte.

Dixit : et expulsi jam dudum monte juvenci
Litora jussa petunt, ubi magni filia regis
Ludere, virginibus Tyriis comitata, solebat.
Non bene conveniunt, nec in unâ sede morantur,
Majestas et amor. Sceptri gravitate relictâ,
Ille pater rectorque Deûm, cui dextra trisulcis
Ignibus armata est, qui nutu concutit orbem,
Induitur faciem tauri : mixtusque juvencis
Mugit, et in teneris formosus obambulat herbis,
Quippe color nivis est, quam nec vestigia duri
Calcavêre pedis, nec solvit aquaticus Auster [a].
Colla toris exstant : armis palearia pendent;
Cornua parva quidem; sed quæ contendere possis
Facta manu, purâque magis perlucida gemmâ.

[1] Maïa, mère de Mercure, était une des Pléiades qui brillent au front du Taureau dans la zône torride. Elle se voyait donc à gauche du pays de Sidon.

Variante.

[a] Son poil a la blancheur de la neige épurée,
Que le pié des passans n'a pas même effleurée.

Fidèle messager des décrets de ton père,
Pars, mon fils, lui dit-il, et d'une aile légère
Vole vers ce pays que de loin nous voyons
De l'astre de Maïa regarder les rayons,
Et que ses habitans ont nommé Sidonie.
Là, tu vois les taureaux du roi de Phénicie
Errer parmi ces monts de verdure couverts :
Hâte-toi, conduis-les au rivage des mers.

Il parle, et les taureaux descendus des montagnes
Sont chassés vers la rive, où, parmi ses compagnes,
La fille d'Agénor, au matin de ses ans,
Occupait ses loisirs à des jeux innocens.
Amour et majesté vont rarement ensemble.
Ce dieu, père des dieux, devant qui le ciel tremble,
Dont la main flamboyante étincelle d'éclairs,
Oubliant ce haut rang de roi de l'univers,
D'un taureau qui mugit emprunte la figure.
Parmi ceux d'Agénor, il foule la verdure,
Et dans les prés fleuris il semble avec fierté
Promener aux regards l'orgueil de sa beauté.
Son poil passe en blancheur la neige la plus pure,
Qui du pié des passans n'a pas senti l'injure.
Son fanon à longs plis flotte sur ses genoux;
Le plus beau des taureaux, il en est le plus doux :
Ses cornes sur son front se courbent avec grace;
Son regard est paisible et n'a rien qui menace.

Nullæ in fronte minæ, nec formidabile lumen;
Pacem vultus habet. Miratur Agenore nata,
Quod tam formosus, quod prœlia nulla minetur.
Sed, quamvis mitem, metuit contingere primò [1];
Mox adit, et flores ad candida porrigit ora.
Gaudet amans : et, dum veniat sperata voluptas,
Oscula dat manibus : vix ah! vix cætera differt.
Et nunc alludit, viridique exsultat in herbâ;
Nunc latus in fulvis niveum deponit arenis.
Paulatimque metu demto, modò pectora præbet
Virgineâ plaudenda manu; modò cornua sertis
Impedienda novis. Ausa est quoque regia virgo,
Nescia quem [2] premeret, tergo considere tauri.
Cùm Deus a terrâ, siccoque a litore, sensim
Falsa [3] pedum primis vestigia ponit in undis.
Inde abit ulterius, mediique per æquora ponti
Fert prædam. Pavet hæc, litusque ablata relictum
Respicit : et dextrâ cornu tenet; altera dorso
Imposita est : tremulæ sinuantur flamine vestes.

[1] Quel charme de style dans cette peinture naïve de la simplicité du jeune âge et de la timidité naturelle au sexe!

[2] Retranchez cette réflexion, et sa perte vous fera mieux sentir tout son prix.

[3] *Falsa*, c'est-à-dire, trompeurs; et non les pas d'un faux taureau, selon l'explication fautive des Scholiastes.

Europe avance, hésite, approche de plus près :
Elle admire son front où respire la paix,
Et de son poil si doux la neige éblouissante.
Elle cueille des fleurs que sa main lui présente.
De ces soins en secret le dieu s'enorgueillit;
Il baise avec les fleurs la main qui les cueillit;
Il triomphe, il jouit du bonheur qu'il espère,
Et que si près d'Europe avec peine il diffère.
Tantôt sur l'herbe tendre il bondit mollement :
Sur l'arène tantôt couché nonchalamment,
Il présente son dos à la main délicate,
Qui moins timide alors le caresse et le flatte.
Il se laisse enchaîner de guirlandes de fleurs.
La fille d'Agénor a perdu ses frayeurs;
Elle ose, elle ose enfin, dans son erreur extrême,
Au dos du ravisseur se livrer elle-même.
Orgueilleux de sa charge, il se lève, et d'abord
A pas lents et trompeurs il s'approche du bord :
Tout-à-coup à la nage il fend la mer profonde.
La fille d'Agénor tremble, et du sein de l'onde
Regarde le rivage, et le regarde en vain.
Assise sur le dos de ce taureau divin,
Elle attache une main à sa corne puissante;
L'autre dispute aux vents sa robe voltigeante.

REMARQUES

SUR LE LIVRE II.

Fable I. Page 117.

> Sur cent colonnes d'or, circulaire portique,
> S'élève du Soleil le palais magnifique.

La figure appelée topographie est très-propre à fournir aux poètes une transition brillante. Ovide, qui savait bien son art, en a fait un fréquent usage. Une description magnifique du palais du Soleil, sert, en quelque sorte, de vestibule à ce second livre. Quelques-uns ont cru qu'il avait en vue le temple superbe qu'Auguste avait dédié à Apollon, avec un portique et une bibliothèque; d'autres, qui veulent voir par-tout des imitations, ont prétendu, avec bien moins de raison, qu'il avait imité la description du palais de Latinus, au septième livre de l'Enéide. Pour moi, je pense que le poète, doué, comme il l'était, de la plus belle imagination, s'est élevé en idée dans le ciel, *concepisse æthera mente*, comme il le dit lui-même de Phaéton, et qu'il n'a pris de modèle que dans ses propres conceptions.

> Ovide me transporte au palais du Soleil,

parce que dans son enthousiasme, il s'y était transporté lui-même.

Ibidem.

Leur figure diffère et pourtant se ressemble.

Cette pensée d'Ovide

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

se grave dans la mémoire par sa précision ingénieuse. On en a fait souvent des applications heureuses. Pour que la traduction ne lui fît rien perdre de son prix, il fallait que l'expression n'en fût ni moins simple, ni moins précise; il fallait qu'elle fût renfermée en un vers; ce qui était moins facile qu'on ne pense.

Ibidem. Page 119.

Et le cercle des Mois, sous des signes divers,
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.

Dans la première édition de ce livre, publiée comme essai en 1781, ce vers

Signaque sex foribus dextris, totidemque sinistris,

se trouve rendu avec exactitude. Mais l'idée des signes du Zodiaque, gravés par moitié sur les battans de la porte du palais du Soleil, est une image un peu minutieuse; elle ne pouvait plaire en français, et j'ai préféré l'agrément à l'exactitude.

Ibidem.

Vêtu de pourpre et de lumière,
Roi sur son trône d'or de la nature entière,

Le Soleil en sa cour rassemble sous ses lois
Les Siècles et les Jours, et les Ans, et les Mois,
Et les Heures encor, ses légères suivantes,
L'une de l'autre en cercle également distantes.

Il semble que, pour décrire la cour resplendissante du Soleil, le poète ait emprunté un rayon du Soleil même : tant ses couleurs sont brillantes ! Quoi de plus ingénieux, quoi de plus poétique, que la fiction du cortège qu'il lui donne ! Tout ce qu'il a conçu peut se peindre. Quel aimable coloris dans la peinture des Saisons et de leurs attributs ! On a depuis imité souvent ces images; mais a-t-on jamais égalé Ovide ?

Ibidem.

Cher Phaéton, dit-il, qui t'amène en ces lieux?

Il y a dans le latin :

Progenies, Phaëton, haud inficianda parenti.

« O mon sang ! ô Phaéton ! toi que je ne peux désavouer pour mon fils». Ce vers a échappé au poète par distraction. Il est visible qu'après ces paroles, Phaéton n'a plus rien à demander, et que le Soleil n'a plus rien à lui répondre.

II. Page 121.

Tes desirs ont rendu mes sermens indiscrets,
Lui dit-il : ô mon fils ! pourquoi les ai-je faits ?

Ce discours est un modèle d'éloquence poétique. Apollon cherche à dissuader son fils d'insister sur l'exécution de sa promesse. Il lui prouve la témérité de son dessein ; il tire ses preuves du difficile, de l'impossible, du danger évident de

sa perte. Toutes ces preuves sont distribuées de manière que leur force va toujours en croissant. La dernière est la plus pressante, la plus personnelle.

Ibidem. Page 123.

Du ciel tournant sur soi conçois-tu la vîtesse ?
Je marche en sens contraire ; et la loi qui sans cesse
Entraîne l'univers sans jamais m'entraîner,
Du cours que je poursuis ne peut me détourner.

Pour bien saisir le sens de ce passage, il est à propos de se rappeler le systême de Ptolomée, qui, supposant la terre au centre du monde, faisait tourner le firmament autour d'elle, d'orient en occident, par un mouvement diurne très-rapide ; tandis que le soleil avait un mouvement annuel en sens contraire, c'est-à-dire, d'occident en orient. Copernic comprit qu'une vîtesse, telle que la supposait dans cette hypothèse la rotation du ciel, était impossible.

Ibidem. Page 125.

Mon fils, je t'en conjure, il en est encor tems :
Sauve-toi de toi-même, et rends-moi mes sermens.

A tous ces motifs de conviction et de persuasion qu'il a mis en œuvre, Apollon joint les prières pressantes d'un père :

Pignora certa petis : do pignora certa timendo.

Quoi de plus touchant ? quoi de plus pathétique ? et quel mouvement oratoire que celui-ci !

. . . . *Aspice vultus*
Ecce meos.

Jamais la douleur a-t-elle pu avoir une expression plus vraie, plus persuasive?

III. Page 127.

Aux astres de la nuit, l'astre de Cythérée
A donné le signal dans la plaine Ethérée.
Les étoiles en fuite ont passé sous ses yeux.
Il en fait la revue, et quitte enfin les cieux.

C'est l'étoile de Vénus. Les anciens poètes la nomment *Lucifer* quand elle paraît à l'orient un peu avant l'aurore; et *Vesper*, lorsqu'elle paraît à l'occident un peu avant le coucher du soleil. Ces deux dénominations sont très-belles en latin; l'une signifie le matin, et l'autre le soir. Mais en français j'ai été obligé de substituer un équivalent au terme de *Lucifer*, employé par Ovide. En effet, ce mot, dans l'acception populaire, ne réveille que l'idée du chef des anges maudits. J'aurais eu beau dire qu'il signifie crépuscule, ou précurseur de l'aurore, mon explication étymologique eût pu être bonne; le terme n'en eût pas moins été renvoyé au diable.

Ibidem. Page 129.

Il est un autre cercle oblique dans son cours.

Sectus in obliquum est lato curvamine limes.

Sur ce passage d'Ovide, des critiques ont insinué qu'il avait confondu le mouvement annuel du soleil avec son mouvement diurne. En effet, Phaéton, en conduisant le char du Soleil pendant un seul jour, dut avoir à décrire

l'équateur, ou un cercle parallèle et non pas l'écliptique, cercle oblique par rapport à l'autre. Mais il n'est pas moins certain en astronomie que, pas un seul jour de l'année, le soleil ne décrit un cercle qui soit précisément dans le plan exact qu'on suppose à l'équateur. Son mouvement perpétuel autour de la terre est sans interruption une ligne légèrement spirale; ce qui suffit pour autoriser l'obliquité que le père de Phaéton lui prescrit dans sa course. Disons mieux : Ovide s'est attaché principalement aux embellissemens de la poésie; car d'ailleurs on voit assez, et par cette fable, et par son poëme des Fastes romains, qu'il n'était point étranger aux connaissances astronomiques de son siècle.

IV. *Ibidem.*

Phaéton sur le char s'élance plein de joie.

Despréaux, dans le traité du Sublime de Longin, a traduit un fragment du Phaéton d'Euripide, qui a beaucoup de rapport à cet endroit d'Ovide.

Phaéton, à ces mots, prend les rênes en main :
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils partent : le char vole, et plus prompt que l'éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le père cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste,
Lui montre encor sa route, et du plus haut des cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix et des yeux.
Va par-là, lui dit-il, reviens, détourne, arrête.

Ne diriez-vous pas, observe Longin, que l'imagination du poète monte sur le char de Phaéton, qu'elle partage tous ses périls, et qu'elle vole dans l'air avec les chevaux?

Ibidem. Page 133.

Pour la première fois l'Ourse au pôle du monde
Brûle et s'efforce en vain de se cacher dans l'onde.

Selon la mythologie, la grande Ourse est Calisto : d'où il suit qu'Ovide en cet endroit n'observe pas l'ordre mythologique des tems. Calisto n'avait point encore été changée en astre, puisque nous voyons dans la suite de ce livre, que Jupiter ne prit de l'amour pour elle que lorsqu'il vint réparer dans l'Arcadie les désordres que l'embrasement du monde y avait causés.

Ibidem. Page 135.

Quand Phaéton eut vu de la hauteur du monde
La terre disparaître au loin, au loin profonde.

J'ai hasardé de transporter dans notre langue la locution latine, *penitùs penitùsque jacentes*. J'ai cru que la prononçiation très-longue des deux monosyllabes, *au loin*, *au loin*, placés l'un près de l'autre, obligerait la voix de s'étendre, et de figurer, par une harmonie imitative, la distance immense de la terre au ciel. Tel est le privilége de l'art de traduire. Quelquefois il force une langue de se familiariser avec des locutions qui lui semblent étrangères.

Ibidem.

Il pâlit ; ses genoux tremblent ; et dans les cieux
Tout couvert de clartés, la nuit couvre ses yeux.

Phaéton est si troublé, qu'il perd l'usage de ses sens. La crainte l'aveugle au milieu d'un océan de lumière.

Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.

Bannier critique ce beau vers. Il appelle cela jouer sur les mots, et courir après les pointes. Bannier ignorait-il que l'antithèse bien ménagée et sans affectation, est un tour de pensée et d'expression aussi naturel, aussi noble, aussi sérieux qu'un autre, et convient à tous les sujets?

Ibidem.

Cent monstres qui des cieux gardent la vaste enceinte,
Cent animaux affreux le font frémir de crainte.

Voyez comme le poète transforme des détails astronomiques en images, auxquelles il donne le mouvement, l'action, et la vie. O pouvoir de la poésie!

V. Page 139.

Alors le sang brûlé de la race africaine
Noircit son teint luisant des couleurs de l'ébène.

On voit qu'Ovidè se livre aux caprices de son imagination, et qu'il s'amuse à expliquer, par la fable, des effets dont la cause est absolument physique. C'est ainsi que plus loin il donne une explication fabuleuse de la source du Nil, qui a été long-tems à-peu-près inconnue.

VI. Page 143.

La Terre cependant, cette mère féconde,
Au milieu de la mer, des fleuves, des étangs,
Qui pressés autour d'elle, ou cachés dans ses flancs,
Resserraient de leurs flots la ceinture liquide,
Sous le ciel enflammé lève sa tête aride.

Voilà une de ces fictions mythologiques qui doivent plaire dans tous les tems et dans tous les pays. Après les

grandes images que le poète vient de peindre, quel tableau que cette prosopopée de la Terre, qui se lève pâle, désolée, au milieu des flammes qui l'environnent, pour implorer le maître de l'univers! Quoi de plus animé que son discours? Dans la situation où elle se trouve, cette harangue devait être courte, et n'avoir qu'une trentaine de vers. L'exorde est *ab abrupto :* c'est la douleur, c'est l'indignation qui exhale sa plainte. La confirmation ou preuve se tire de trois motifs.

Premier motif. Elle expose de quelle ingratitude sa bienfaisance est récompensée. Ses productions ne cessent de fournir aux besoins des hommes, des animaux, au culte des autels. En voilà le prix! quel est son crime?

Second motif. Fût-elle coupable; Neptune l'est-il? Neptune qui n'est pas mieux traité qu'elle. Observez bien qu'elle ne dit pas : « Quel crime a fait Neptune »? mais « quel crime a fait ton frère »? C'est comme si elle disait : Si tu es indifférent pour moi, le seras-tu pour ton frère?

Le troisième motif est tiré de l'intérêt personnel de Jupiter. C'est de son propre danger qu'il s'agit. Ce motif est celui qui le touche de plus près : c'est aussi le dernier. Ainsi la force du raisonnement va toujours en croissant.

Elle conclut par implorer un prompt remède à la perte certaine du monde. Elle résume dans sa péroraison tous les motifs de sa plainte; et ce résumé vif et serré porte les derniers coups de l'éloquence la plus pressante et la plus décisive.

VII. Page 145.

Vois haleter Atlas sous le poids enflammé
Du céleste palais à demi consumé.

Je me suis permis ici une double aspiration très-forte, qui, dans une autre occasion, révolterait l'oreille, parce que j'ai cru qu'il en résultait une onomatopée assez heureuse. J'ai voulu peindre à l'oreille la fatigue d'Atlas, par la prononciation fatigante du premier hémistiche. J'espère que ceux qui desirent de voir notre poésie se perfectionner de plus en plus, ne blâmeront pas la hardiesse de ces sons imitatifs. Ce n'est pas que notre versification ne doive user qu'avec réserve de ces sons rudes, qui sont en poésie ce que les fausses dissonnances sont en musique. Quoique l'aristarque Clément admire comme expressif ce vers de la Fontaine :

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

je ne vois point là d'onomatopée; je n'y vois qu'une cacophonie.

VIII. Page 149.

Il est beau de tomber, quand on tombe du ciel.

Nous voilà arrivés à l'épitaphe de Phaéton. En songeant aux beautés en tout genre d'éloquence et de poésie qui s'entremêlent dans cette fable aux descriptions, aux images sans nombre qui l'embellissent, à la magie des couleurs qui y sont répandues avec profusion, je suis confondu d'admiration : et je me demande quel est le poète qui, dans un

cadre borné, a jamais su offrir une série aussi riche et aussi continue de conceptions brillantes, et, dans les développemens d'un sujet si difficile, promener avec facilité son lecteur de merveilles en merveilles.

IX. *Ibidem.*

Lorsqu'elle eut exhalé sa première douleur,
Et dit ce qu'on peut dire en un si grand malheur.

At Climene post quàm dixit quæcumque fuerunt
In tantis dicenda malis.

Ce qui est simple, facile, naturel, est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à traduire. C'est ce charmant je ne sais quoi, ce vrai beau qui ne se cherche pas, mais qui se rencontre. *Non tam poëticè quàm humanè locutus est.* On a tâché de conserver cette simplicité d'Ovide.

« Nous sommes étonnés, ravis, enchantés, dit Pascal, lorsque nous voyons un style naturel; c'est que nous nous attendions de trouver un auteur, et nous trouvons un homme ».

XI. Page 155.

Assez long-tems, dit-il, je remplis sans relâche,
Payé d'ingratitude, une pénible tâche.

Ce discours, comme la circonstance l'exige, est très-court, mais fort éloquent; c'est l'expression amère d'une douleur mêlée d'indignation. Le Soleil accuse Jupiter d'ingratitude. Il expose la difficulté de l'emploi qu'il exerce, difficulté si grande qu'aucun des dieux, et leur maître lui-même, ne pourrait prendre sa place; d'où il conclut que

Jupiter aurait dû pardonner à l'imprudence d'un jeune téméraire, et ne pas la punir avec une sévérité si barbare.

Orbatura patres aliquando fulmina ponat.

Dans ce beau vers, le pluriel mis à dessein pour le singulier, exagère le sujet de la plainte. Cette nuance délicate ne doit point échapper à l'oeil du goût.

XII. Page 159.

Jupiter s'applaudit d'un heureux stratagème;
Il sourit de se voir préférer à lui-même;
Et lui donne un baiser dont le crime dément
Le sexe de Diane, et trahit un amant.

Dans le compte qu'un académicien rendit dans le Mercure de France de la première édition de ce second livre, publié comme essai, il parut regretter que je n'eusse pas exprimé avec assez de précision le sens de cet hémistiche : *Nec se sine crimine prodit.* « C'est Jupiter, observait-il, c'est le père des dieux dont il est question ; et le mot *crimen*, appliqué par un poète latin à une action commise par le premier des dieux qu'adorait le peuple Romain, est une preuve marquée de l'esprit dans lequel le poëme est composé. Un dieu qui ne se trahit, qui ne se fait connaître qu'en achevant un crime, est une plaisanterie si piquante contre les superstitions populaires de Rome, qu'il ne fallait point la passer sous silence ». Voyez le Mercure de France du 29 décembre 1781. Quoique je n'adopte pas l'induction philosophique qu'il tire avec une finesse un peu subtile de l'hémistiche d'Ovide, j'ai profité de sa remarque.

XIII. Page 165.

Au défaut de la voix, dans sa douleur extrême,
Levant au ciel ses piés, autrefois ses deux mains,
Son cœur à Jupiter reproche ses destins.

On sait que l'ours se dresse sur les deux piés de derrière. C'est à quoi Ovide fait ici allusion. Quoique l'imagination ne se prête que difficilement à la fiction d'une métamorphose, on ne peut voir sans admiration les rapports ingénieux, et en quelque sorte naturels, qu'Ovide sait y trouver et peindre avec finesse. C'est ainsi que plus loin il fait une autre allusion à Lycaon, dont Calisto était fille, et qui avait été métamorphosé en loup par Jupiter.

XV. Page 167.

Pourquoi vous étonner si la reine des cieux
Paraît en suppliante? Apprenez ma disgrace.

Tout ce discours exprime par sa véhémence ce caractère orgueilleux, jaloux et vindicatif, que Virgile donne à Junon dans l'Enéïde.

XVI. Page 171.

Dans Larisse autrefois la jeune Coronis
Entre mille beautés eût remporté le prix.

Elle était fille de Phlégias, roi des Lapithes, et père d'Ixion. Il y eut une autre Coronis, fille de Coronée, qui fut aimée de Neptune, et métamorphosée en corneille, comme on le voit dans la fable suivante.

Ibidem.

Afin de tout redire, il cherche à tout connaître:
Soudain il prend l'essor pour avertir son maître.

La corneille le suit, et, pour l'interroger,
Accompagne en son vol le fâcheux messager.

Cette fable approche beaucoup du genre de l'apologue. C'est un dialogue entre deux oiseaux ; et le sens moral, voilé sous l'allégorie, est sensible. Minerve, déesse de la prudence, déteste dans la corneille un oiseau babillard, emblême de l'indiscrétion. Elle adopte le hibou, symbole de la clairvoyance. Le style même est celui de l'apologue. Il est simple, naturel, et presque familier. Je me suis conformé à la simplicité d'Ovide, selon le précepte du lord Roscomond, dans son Essai sur la manière de traduire les poètes : « Votre auteur, dit-il, doit être votre meilleur conseiller. Mesurez votre vol sur le sien. Suivez-le dans son essor ; mais ne rougissez pas de descendre avec lui ».

Le dirai-je? le défaut dominant de notre poésie héroïque, c'est sa grandeur soutenue. La muse d'Ovide a la souplesse de la taille des Graces. C'est le mélange du familier noble qui rend si amusante la lecture de son poëme.

Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal, et toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.

XVII. *Ibidem.*

Pour cacher Ericthon, cet enfant né sans mère,
Pallas dans un berceau le porte avec mystère
Aux filles de Cécrops.

Vulcain, pour prix des foudres forgées pour Jupiter, lorsqu'il eut à soutenir la guerre des géans, lui demanda

d'être époux de Minerve. Jupiter blâma ses desirs insensés; mais le Stix était garant de sa promesse. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'exhorter Pallas à refuser les vœux du dieu de Lemnos. Vulcain, irrité des mépris et des refus de la déesse, voulut user de violence. La terre fut souillée de la lubricité de ses efforts, et de là naquit Ericthon.

XX. Page 177.

Apollon se repent d'avoir suivi sa rage,
De s'être trop vengé d'une amante volage.

Senécé, dans son poëme *des Travaux d'Apollon*, raconte l'aventure de Coronis d'un ton de plaisanterie goguenarde, qui était à la mode au tems de la régence, mais qui répugne au goût des honnêtes gens, et qui dégrade le talent du poëte et son art. Je passe ce qui est d'un ton trop burlesque, et je ne cite le reste que comme un exemple, qui prouve qu'avec beaucoup d'originalité dans l'esprit, on ne peut jamais faire rien de bon dans un mauvais genre.

Mais l'indiscret corbeau, rustiquement fidelle,
Lui conta comme un sot la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,
Les oiseaux publiront vos infidélités.
Apollon rétrograde, aveugle de colère,
Quitte le Capricorne et rentre au Sagittaire,
D'où son courroux trop prompt et trop bien obéi,
Perce d'un coup mortel ce cœur qui l'a trahi :
Malheureux par l'affront dont il se déshonore !
Dans la punition plus malheureux encore !
Pour adoucir l'aigreur de son mortel ennui,
Il prend soin d'un enfant qu'il croyait être à lui;
A sa mère expirante il arrache ce gage,
L'emporte et le confie aux nymphes du bocage.

Par elles chez Chiron secrètement conduit,
Le Centaure fameux dans sa grotte l'instruit.
Croissez, jeune Esculape, et dans la solitude
Méditez ce grand art digne de votre étude,
Cet art si respecté, dont le puissant secours,
Commande à la douleur et prolonge les jours.

XXI. Page 181.

Choisi pour élever ce nourrisson illustre,
Chiron par cet honneur se croit assez payé.

Le centaure Chiron était fils de Philyre et de Saturne, qui s'était déguisé sous la forme d'un cheval pour tromper la jalousie de Rhée son épouse. Philyre était fille d'Apollon, dieu des talens, et Saturne était le dieu du tems; or, les sciences sont filles du tems et du génie. Voilà, je crois, le véritable sens de l'allégorie de Chiron, qui, selon la fable, savait la médecine, la botanique, la musique et l'astronomie.

Ibidem.

Mais tu redeviens dieu par un destin nouveau,
Et tu te vois deux fois racheté du tombeau.

C'est une prédiction : en voici le sens. Esculape reçut en quelque sorte une seconde vie à sa naissance, puisqu'il fut tiré du sein de sa mère expirante. Il ressuscita Hippolyte, fils de Thésée, que son père avait dévoué à la colère de Neptune. Ce prodige irrita Jupiter, qui le foudroya et en fit ensuite un dieu qui était adoré à Epidaure. C'est ainsi qu'il fut deux fois rendu à la vie.

Ibidem. Page 183.

Je vois ton pié blessé par les flèches d'Hercule,
Et le poison de l'hydre en tes veines circule.

On sera bien aise de voir comment Ovide a raconté la malheureuse aventure du Centaure, livre v de son *Poëme des Fastes.*

Couronné de sapins, le sombre Pélion
Fut long-tems habité par le sage Chiron.
Sous ses rochers se creuse une caverne antique,
Du vieillard autrefois domicile rustique.
A manier la lyre il instruisit les mains
Qu'un jour à vaincre Hector réservaient les destins.
Après de longs travaux, l'esclave d'Eurysthée,
Alcide, visita sa demeure écartée.
Ainsi par un hasard l'antre du Pélion
Rassemblait à-la-fois deux fléaux d'Ilion.
Tandis que le Centaure, hôte du fils d'Alcmène,
Demande, apprend de lui le sujet qui l'amène,
De sa lourde massue il admire le poids,
Et les longs crins du monstre, épouvante des bois.
Gloire à jamais, dit-il, aux armes immortelles,
Dignes d'Hercule seul, qui seul est digne d'elles!
Le jeune Achille aussi ne contient pas ses mains;
Du lion de Némée il touche les longs crins.
Tandis que le vieillard tient les flèches d'Alcide,
D'un trait que l'Hydre a teint de son venin livide,
Il blesse un de ses piés : tout son corps en frémit.
Hercule qui le plaint, comme Achille, en gémit.
Il exprime des sucs, baume de la nature,
Remède qu'il applique au mal de sa blessure.
Mais le venin rongeur rend vains tous les secours,
Et du sang qu'il allume empoisonne le cours.
Auprès de lui, debout, comme devant un père,
Achille pleure; il plaint son mal : sa main si chère
Presse une main malade; et ses tendres douleurs
Payent le prix des soins qui formèrent ses mœurs.

Comme un autre Pélée, il le soigne, il l'embrasse.
Mon père, disait-il, vivez, vivez de grace;
Ne m'abandonnez pas. Neuf jours sont écoulés;
Chiron a pris son rang dans les cieux étoilés.

Ibidem.

Je cours et je bondis, émule des chevaux.
Je leur ressemble plus que mon père.....

Ce passage était d'une grande difficulté. *Tota tamen quare?* Ovide fait allusion à la forme du Centaure, que la fable suppose moitié homme et moitié cheval; sans doute parce qu'il avait enseigné l'art de dompter les chevaux, ou, selon une explication plus recherchée, parce qu'il exerçait à-la-fois l'art vétérinaire et la médecine.

Ibidem.

Sa figure, sa voix, son nom même est changé.

Ocyroë fut appelée Evippe depuis sa métamorphose, nom tiré des mots grecs εὖ et ἵππος, c'est-à-dire, belle cavale.

XXII. Page 187.

Eh! quoi? c'est donc à moi que tu me livres, traître,
Dit le dieu qui sourit, et se fait reconnaître?

Risit Atlantiades; et Me mihi, perfide, prodis,
Me mihi prodis? ait.

C'est-à-dire, selon Bannier: « Mercure, après lui avoir dit: Ah! vous me trahissez donc, perfide, et vous voulez m'en imposer à moi-même, le changea en pierre, qu'on nomme pierre-de-touche ».

On voit que le traducteur a fait ses efforts pour rendre *me mihi prodis :* mais il ne paraît pas y avoir réussi ; et même ces paroles : « vous voulez m'en imposer à moi-même », sont un contre-sens ; puisque Battus, loin d'en imposer à Mercure, lui accusait vrai. Mercure dit : « Perfide que tu es, tu me trahis et me décèles à moi-même. C'est moi qui ai fait le vol, et c'est à moi-même que tu le découvres ».

XXIII. Page 189.

Tel le plomb qu'a lancé la fronde d'un Numide,
Vole, siffle, s'embrase en sa course rapide,
Et trouve sous la nue un feu qu'il n'avait pas.

Quoique la physique d'Ovide, qui était celle de son tems, ne soit pas bien exacte, sa comparaison ne manque pas de la vraisemblance poétique. Un plomb ou un caillou lancé avec force sur une surface unie, s'échauffe par les frottemens successifs qu'il éprouve en l'effleurant. Or la résistance de l'air, jointe à la rapidité du jet, peut donner lieu à quelqu'effet semblable ; et c'est à quoi Ovide a voulu faire allusion.

Ibidem. Page 191.

Soyez tante des fils que je veux avoir d'elle.

Ce vers est traduit avec exactitude, et du même ton que dans l'original :

Nec fingam causas. Tu tantùm fida sorori
Esse velis, prolisque meæ matertera dici.

En m'applaudissant d'une version aussi scrupuleusement

fidelle, je craignais que cette simplicité antique ne blessât la délicatesse moderne du goût français. Heureusement que les meilleurs juges l'ont approuvée. « Ce vers suffirait tout seul, a dit un académicien dans un article du Mercure de France, du 29 novembre 1781 ; ce vers suffirait tout seul pour prouver que M. de Saint-Ange est appelé par la nature à traduire le poëme charmant des Métamorphoses d'Ovide.

XXIV. Page 193.

Sous la voûte d'un roc, aride, sans verdure,
Sombre, noir d'épouvante, humide de froidure.

Les poëtes anciens ont des hardiesses que notre langue n'admet qu'avec réserve. Par exemple, ils disent : *Frigus opacum*, une fraîcheur sombre : *Caligantem nigrâ formidine lucum*, une forêt obscurcie d'une noire épouvante. C'est le privilége et le mérite de l'interprète, d'imiter quelquefois ces hardiesses ; mais on ne doit se les permettre qu'avec l'économie et la circonspection d'un goût délicat. C'est le mélange du simple et du figuré qui fait le charme de la poésie de style : une suite continuelle de métaphores hasardées rendrait la diction tendue et fatigante.

Ibidem.

Sur son front pâle et sombre habite le chagrin :
Une affreuse maigreur a desséché son sein

La mythologie anime tout ; elle donne un corps sensible aux passions ; elle les personnifie. Cette description de

l'Envie est d'une beauté achevée. Voltaire, dans la Henriade, a esquissé en passant quelques traits de ce vice dans ces vers :

Là, gît la sombre Envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre éteincelans,
Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Cette esquisse est de main de maître. La marche de sa narration ne lui a pas permis de peindre plus en détail. Mais la nature du poëme des Métamorphoses, où chaque sujet forme un poëme à part, exigeait qu'Ovide ne fît pas une simple esquisse, mais un tableau entier, riche de tous les développemens de l'amplification poétique.

XXVI. Page 201.

Ses cornes sur son front se courbent avec grâce ;
Son regard est paisible, et n'a rien qui menace.

Ovide peint la nature dans ses moindres détails, et toujours avec des couleurs gracieuses. Le talent du poète est de peindre à l'esprit et à l'oreille, comme celui du peintre est de parler aux yeux. Le pinceau d'Oudri, célèbre par ses tableaux d'animaux, n'aurait pu qu'égaler la peinture du taureau dans le vers d'Ovide.

Ibidem. Page 203.

Assise sur le dos de ce taureau divin,
Elle attache une main à sa corne puissante ;
L'autre dispute aux vents sa robe voltigeante.

Et dextrâ cornu tenet ; altera dorso
Imposita est : tremulæ sinuantur flamine vestes.

Il était essentiel de renfermer l'ensemble de ce tableau dans une seule phrase, qui lui servît, pour ainsi dire, de cadre. Voilà pourquoi je ne m'en suis pas tenu à ma première manière. La voici :

Au croissant de son front elle attache sa main :
Et comme on voit s'enfler la voile d'un navire,
Sa robe à plis légers flotte au gré du zéphyre.

La fable de l'enlèvement d'Europe est célèbre. On la retrouve sur des médailles antiques. Bouchardon l'a dessinée, et Lemoine l'a peinte. Ovide l'a chantée deux fois. Voyez le livre v des Fastes. M. Chaussard, très-versé dans la littérature grecque, a mis en vers l'Idylle que Moschus a composée sur la même matière. Mais l'Idylle de Moschus est bien inférieure à la fable d'Ovide. Elle est longue, diffuse, et chargée de détails accessoires, rians et fleuris, mais qui nuisent à l'effet de l'ensemble. Comme dans ces remarques je ne cherche que l'instruction ou l'agrément des lecteurs d'un goût délicat, je n'en citerai que la fin, parce que là le poète est dans son sujet, et que d'ailleurs elle a un rapport marqué avec la description d'Ovide.

Europe cependant, en triomphe portée,
Sur le divin taureau s'appuie épouvantée ;
Et tandis que le flot, timide et murmurant,
Vient jouer à ses piés, qu'il baise en expirant,
Elle tient d'une main la corne menaçante,
De l'autre ressaisit sa robe éblouissante,
Dont la pourpre mobile, en ses plis inconstans,
Semble une voile heureuse abandonnée aux vents.

Comme ces remarques sont une espèce de poétique à

l'usage des amateurs, je dois relever ici quelques taches, qui ne se trouvent pas dans la description de Moschus. L'image *en triomphe portée*, forme une disparate avec *épouvantée*. *Qu'il baise en expirant*; ces deux termes figurés, si bizarrement rapprochés, se repoussent l'un l'autre. *Menaçante*, épithète à contre-sens. *Nullæ in fronte minæ*, a si bien dit Ovide. *Eblouissante*, autre épithète, qui, si elle n'est pas à contre-sens, n'est pas ici à sa place. *Dont*, tour qui se traîne, et rend la phrase languissante : et le vers entier est de trop. Tant la réunion du talent et du goût est rare ! tant la poésie est une langue particulière, qui a peu de possesseurs et peu de juges !

FIN DES REMARQUES DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIBER III.

I. *Apollinis oraculum Cadmus consulit.*

JAMQUE Deus, positâ fallacis imagine tauri,
Se confessus erat; Dictæaque rura tenebat [1].
Cùm pater ignarus Cadmo perquirere raptam
Imperat : et pœnam, si non invenerit, addit
Exsilium, facto pius et sceleratus eodem.
Orbe pererrato, (quis enim deprendere possit
Furta Jovis?) profugus, patriamque iramque parentis
Vitat Agenorides; Phœbique oracula supplex
Consulit, et, quæ sit tellus habitanda, requirit.
Bos tibi, Phœbus ait, solis occurret in arvis,
Nullum passa jugum, curvique immunis aratri.
Hac duce, carpe vias : et, quâ requieverit herbâ,
Mœnia fac condas, Bœotiaque illa vocato.
  Vix bene Castalio Cadmus descenderat antro :
Incustoditam lentè videt ire juvencam,
Nullum servitii signum cervice gerentem.
Subsequitur, pressoque legit vestigia gressu,
Auctoremque viæ Phœbum taciturnus adorat.
Jam vada Cephisi, Panopesque evaserat arva,

[1] L'île de Crète, domaine de Jupiter, est désignée ici par une de ses contrées, figure de style très-usitée en poésie.



Monnet inv. *Binet sc.*

Agenor ordonne à Cadmus d'aller cher-
-cher sa Sœur Europe, enlevée par Jupiter.

LIVRE III.

I. *Cadmus consulte l'Oracle d'Apollon.*

Tandis qu'aux bords Crétois le ravisseur d'Europe
D'un taureau mensonger dépouille l'enveloppe;
Agénor à-la-fois père injuste et pieux,
Veut que son fils Cadmus la recherche en tous lieux.
C'est peu de la chercher, il faut qu'il la ramène.
S'il ne la trouve pas, l'exil sera sa peine.
De climats en climats, las de courir en vain,
(Car qui pourrait d'un dieu découvrir le larcin?)
Il fuit et sa patrie et le courroux d'un père.
Dans les champs d'Aonie exilé volontaire,
Sur son nouveau séjour il consulte Apollon.
Sors, lui répond l'Oracle; un fertile vallon
T'offrira d'un taureau la compagne sauvage,
Du joug de la charrue ignorant l'esclavage.
Suis ses pas; le Destin t'ordonne d'habiter
Les lieux où tu verras sa marche s'arrêter.
Là, bâtis une ville, et nomme Béotie
La fertile contrée où tu l'auras bâtie.
  Cadmus, de ses destins par l'Oracle averti,
De l'antre d'Apollon à peine était sorti,
Dans un pré solitaire il voit une génisse,
Libre du joug, errante au gré de son caprice.

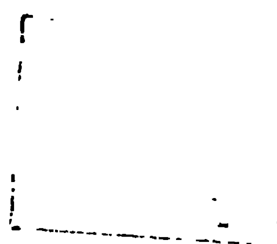
Urna dedit [1] sonitum, longum caput extulit antro
Cæruleus serpens, horrendaque sibila misit.
Effluxêre urnæ manibus, sanguisque relinquit
Corpus, et attonitos subitus tremor occupat artus.
Ille volubilibus squamosos nexibus orbes
Torquet, et immensos saltu sinuatur in arcus;
Ac mediâ plus parte leves erectus in auras
Despicit omne nemus : tantoque est corpore, quanto,
Si totum spectes, geminas qui separat Arctos [2].
Nec mora : Phœnicas, sive illi tela parabant,
Sive fugam; sive ipse timor prohibebat utrumque,
Occupat, hos morsu, longis complexibus illos :
Hos necat afflatos funesti tabe veneni.

II. *Sacrum Marti Draconem Cadmus interficit.*

Fecerat exiguas jam Sol altissimus umbras;
Quæ mora sit sociis, miratur Agenore natus,

[1] Le nombre expressif de cet hémistiche réveille l'idée d'un vase creux qui résonne. Mais qu'on ne s'imagine pas que le talent de peindre à l'oreille soit l'ouvrage seul de l'étude et de l'art. Il est le fruit de l'instinct poétique, et de l'enthousiasme qui s'anime en composant, et qui naturellement choisit les termes rudes ou doux, les sons sourds ou aigus, qui conviennent à ce qu'on exprime. Le nombre est aux vers ce que sont aux paroles le ton de la voix et le geste, qui obéissent sans réflexion aux mouvemens de l'ame.

[2] Entre les deux Ourses est la constellation qu'on appelle le Dragon. Les poètes ont feint que Junon avait placé parmi les astres le Dragon du jardin des Hespérides, tué par Hercule.





Monnet del. *Née sc.*

Cadmus tue le Dragon qui avoit dévoré ſes Compagnons près de la Fontaine.

A peine l'urne creuse a retenti dans l'onde;
Le dragon élancé de sa grotte profonde,
S'alonge, et de ses yeux dardant de longs éclairs;
D'un sifflement terrible épouvante les airs.
A son horrible aspect les Tyriens pâlissent:
Ils laissent échapper les urnes qu'ils remplissent.
Le serpent se replie en cercles redoublés;
Par un élan soudain ses anneaux déroulés
Forment un arc immense, et s'alongent sur l'herbe.
Tout-à-coup dans les airs il dresse un col superbe,
Sur la forêt au loin domine, et semble égal
Au dragon étoilé du pôle boréal.
La cohorte de Tyr, que l'horreur a saisie,
Veut ou prendre la fuite, ou défendre sa vie;
Mais en vain, le reptile en sifflant élancé
S'enivre de leur sang que la crainte a glacé:
L'un meurt dans ses replis, l'autre de sa morsure,
Et l'autre du venin de son haleine impure.

II. *Cadmus tue le Dragon de Mars.*

L'OMBRE est plus resserrée, et sur le char du jour
Le Soleil a fourni la moitié de son tour.
Le héros pour les siens, craignant quelque disgrace,
Se plaint de leur retard, et marche sur leur trace.
D'un lion qui tomba sous ses vaillantes mains,
Son dos a revêtu la dépouille aux longs crins:

Vestigatque viros. Tegimen derepta leoni [1]
Pellis erat : telum splendenti lancea ferro,
Et jaculum : teloque animus [2] præstantior omni.
Ut nemus intravit, letataque corpora vidit,
Victoremque supra, spatiosi corporis, hostem,
Tristia sanguineâ lambentem vulnera linguâ;
Aut ultor vestræ, fidissima corpora, mortis,
Aut comes, inquit, ero. Dixit : dextrâque molarem
Sustulit, et magnum magno conamine misit [3].
Illius impulsu cum turribus ardua celsis
Mœnia mota forent : serpens sine vulnere mansit;
Loricæque modo, squamis defensus, et atræ
Duritiâ pellis, validos cute repulit ictus.
At non duritiâ jaculum quoque vincit eâdem,
Quod medio lentæ fixum curvamine spinæ

[1] On ne doit pas s'étonner que les poètes représentent presque tous les héros revêtus de la peau d'un lion. C'est l'emblême hiéroglyphique du courage.

[2] Cette pensée est très-belle : Coriolan disait que sans les armes du cœur, toutes les autres sont inutiles. *Coriolanus quippè externa neglexit arma, nisi adessent interna*. Plutarque.

[3] Les expressions d'Ovide ont ici une énergie tellement inhérente à l'idiôme et à la prosodie de la langue latine, qu'elle est désespérante pour un interprète. Les *m* redoublées et rapprochées, marquent la pesanteur de la pierre, et l'effort du bras qui la lance. On a tâché de rendre *magnum magno* par une répétition équivalente. C'est dans ce cas qu'une beauté poétique se compose par une autre.

Son bras armé d'un dard porte encore une lance;
Mais plus que tous les traits ce bras est sa défense.
Il suit dans la forêt les traces de leurs pas;
Il arrive, il les voit victimes du trépas;
Il voit le monstre affreux, redoublant ses morsures,
Sucer avidement leurs sanglantes blessures.
« Compagnons, c'est pour moi que vous périssez tous;
Mais je veux vous venger, ou périr avec vous ».
Il dit, et soulevant une roche pesante,
De ses bras raffermis l'impulsion puissante
La lance comme un trait qui rassemble à-la-fois
La force du héros et la force du poids.
Ce choc eût fait crouler la plus forte muraille:
Le serpent, sur son dos ceint d'une triple écaille,
Reçoit l'énorme poids, et n'est pas terrassé.
D'un airain écailleux tout son corps cuirassé
Du roc qui rebondit repousse la blessure.
Mais malgré l'épaisseur de sa vivante armure,
Bientôt d'un trait plus sûr il se sentit percé.
Par la main du héros le javelot lancé
Vole au monstre, lui porte une atteinte invincible,
Et le fer pénétrant son épine flexible,
Perce l'os qui résiste, et descend dans son flanc.
L'ennemi tortueux qui voit couler son sang,
De douleur, en sifflant, sur son dos se replie,
S'élance sur le dard, le mord avec furie,

Constitit, et toto descendit in ilia ferro.
  Ille, dolore ferox, caput in sua terga retorsit;
Vulneraque aspexit, fixumque hastile momordit.
Idque, ubi vi multâ partem labefecit in omnem,
Vix tergo eripuit : ferrum tamen ossibus hæret.
Tum verò, post quàm solitas accessit ad iras
Plaga recens, plenis tumuerunt guttura venis,
Spumaque pestiferos circumfluit albida rictus;
Terraque rasa sonat squamis : quique halitus exit
Ore niger stygio, vitiatas inficit auras.
Ipse modò immensum spiris facientibus orbem
Cingitur; interdum longâ trabe rectior exit :
Impete nunc vasto, ceu concitus imbribus amnis,
Fertur, et obstantes proturbat pectore silvas.
Cedit Agenorides paulum, spolioque leonis
Sustinet incursus; instantiaque ora retardat
Cuspide prætentâ. Furit ille, et inania duro
Vulnera dat ferro, frangitque in acumine dentes.
Jamque venenifero sanguis manare palato
Cœperat, et virides aspergine tinxerat herbas :
Sed leve vulnus erat; quia se retrahebat ab ictu,
Læsaque colla dabat retro; plagamque sedere [1]
Cedendo arcebat, nec longiùs ire sinebat.

[1] Remarquez cette expression, par laquelle le poète applique à la plaie ce qui ne convient qu'au fer, qui ne pouvait s'appuyer et s'asseoir en quelque sorte que dans le gosier du monstre.

Le brise entre ses dents, aigrit encor ses maux :
Mais le fer meurtrier s'enracine en ses os.
Sa blessure l'irrite : une rage écumeuse
Gonfle et remplit de fiel sa gueule venimeuse.
Son écaille d'acier, qui se dresse et frémit,
Rase en se hérissant la terre qui gémit.
De son vaste gosier la profonde caverne
Exhale en noirs poisons les vapeurs de l'Averne.
Tantôt il se recourbe en longs cercles divers;
Tantôt tel qu'un long mât, redressé dans les airs,
Sur les arbres qu'il brise il se roule, il s'élance :
Un torrent dans sa chûte a moins de violence.
Le héros qui l'esquive, et ne l'évite pas,
Pour mesurer ses coups, recule quelques pas,
Sous sa peau de lion se cache, et lui présente
De son fer alongé la pointe menaçante.
Le dragon furieux se jette sur l'acier;
Il le mord, il le ronge; et ses dents, son gosier
Sur le fer qui le blesse émoussent leur morsure :
Des gouttes de son sang ont rougi la verdure.
Mais l'atteinte est légère; et son col souple et fier
Trompe, en se repliant, le redoutable fer.
Le héros sur le monstre avec fureur s'élance.
Au moment qu'il recule, il le suit, il s'avance,
Le presse, et le serrant contre un chêne noueux,
S'alonge, et de sa lance il les perce tous deux.

Sic, ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultum;
Cætera paulatim; placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

Territus hoste novo Cadmus capere arma parabat;
Ne cape, de populo, quem terra creaverat, unus
Exclamat : nec te civilibus insere bellis.
Atque ita, terrigenis rigido de fratribus unum
Cominus ense ferit : jaculo cadit eminus ipse.
Hic quoque, qui leto dederat, non longius illo
Vivit, et expirat, modò quas acceperat, auras.
Exemploque pari furit omnis turba : suoque
Marte cadunt subiti [1] per mutua vulnera fratres.
Jamque brevis spatium vitæ sortita juventus
Sanguineam trepido plangebant pectore matrem,
Quinque superstitibus : quorum fuit unus Echion [2].
Is sua jecit humi, monitu Tritonidis, arma;
Fraternæque fidem pacis petiitque deditque [3].
Hos operis comites habuit Sidonius [4] hospes;
Cùm posuit jussam Phœbêis sortibus urbem.

[1] *Subiti*, pour dire, *subitò è terrâ nati.*

[2] Échion, né des dents du Dragon de Mars, épousa Agavé, fille de Cadmus et d'Hermione, et fut le père de Penthée.

[3] Quelle concision! quelle vivacité de style! En deux mots, la paix est demandée et accordée.

[4] Agenor, père de Cadmus et d'Europe, régnait à Tyr, surnommée Sidon.

Ainsi lorsqu'au théâtre un tapis se déroule,
Des figures qu'il peint aux regards de la foule,
Le visage, les bras, et le buste, et les piés,
S'élèvent par degrés tour-à-tour déployés.

Contre tant d'ennemis, nés soudain de la terre,
Cadmus, le fer en main, se prépare à la guerre.
Cesse, lui dit l'un d'eux; c'est assez de nos coups:
La discorde, sans toi, te vengera de nous.
Il dit: déjà sa main dans le sang est trempée:
Dans le flanc du plus proche il plonge son épée.
D'un trait lancé de loin, lui-même il perd le jour;
Et celui qui le perce est atteint à son tour.
Une égale fureur à l'envi les anime;
Le meurtrier de l'un, de l'autre est la victime.
Ils ont tous leurs vengeurs comme leurs assassins.
L'instant qui les vit naître a fini leurs destins.
Tous sanglans, renversés, percés des coups d'un frère,
Expirent palpitans sur le sein de leur mère.
Cinq restaient seuls encore : à la voix de Pallas,
Echion le premier a désarmé son bras:
Tous se jurent la paix; et par eux fut bâtie
La ville de Cadmus, aux champs de Béotie.

IV. *Actæon in Cervum mutatur.*

JAM stabant Thebæ : poteras jam, Cadme, videri
Exsilio felix : soceri tibi Marsque Venusque
Contigerant : huc adde genus de conjuge tantâ,
Tot natos natasque, et, pignora [1] cara, nepotes;
Hos quoque jam juvenes. Sed, scilicet, ultima semper
Exspectanda dies homini : dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.
Prima nepos inter tot res tibi, Cadme, secundas
Causa fuit luctûs, alienaque cornua fronti
Addita, vosque, canes, satiatæ sanguine herili.
At bene si quæras, Fortunæ crimen in illo,
Non scelus invenies : quod enim scelus error habebat?
Mons erat, infectus variarum cæde ferarum;
Jamque dies rerum medias contraxerat umbras,
Et Sol ex æquo metâ distabat utrâque;
Cùm juvenis placido per devia lustra vagantes
Participes operum compellat Hyantius ore.
Lina madent, comites, ferrumque cruore ferarum;
Fortunamque dies habuit satis : altera lucem
Cùm croceis evecta rotis Aurora reducet,

[1] L'apposition, qui a beaucoup de rapport avec l'épithète, emploie des substantifs à l'usage qui appartient à l'adjectif. Ce tour abrège la phrase dont il retranche les liaisons. Ces espèces d'incises, très-fréquentes dans les vers latins, y jettent beaucoup d'agrément et d'intérêt; comme on le voit dans cet exemple.

51A. 528



Diane au bain, métamorphose Actéon en Cerf.

IV. *Actéon changé en Cerf.*

Heureux par ton exil, dans tes nouveaux remparts,
Tu te voyais l'époux de la fille de Mars,
O Cadmus ! et l'hymen de tes fils, de tes filles,
T'offrait dans leurs enfans de nouvelles familles.
Mais nul homme, certain d'un bonheur sans retour,
Ne peut se dire heureux avant son dernier jour.
Tu l'éprouvas. Comblé de gloire et de richesse,
Ce fut un de tes fils, appuis de ta vieillesse,
Héritier en espoir de tes prospérités,
Qui commença le cours de tes calamités.
En un cerf au long bois les dieux le transformèrent,
Et ses limiers chéris de son sang s'abreuvèrent.
Encor fut-il puni pour une simple erreur.
Quel crime était le sien? le crime du malheur.

Ce chasseur, sur un mont, théâtre de sa gloire,
Avait, par son butin, signalé sa victoire.
A l'heure où le soleil, au milieu de son cours,
Des ombres dans les champs retrécit les contours,
Dans les détours du bois, Actéon hors d'haleine,
Invite au doux repos la jeunesse Thébaine.

Compagnons, aujourd'hui les hôtes des forêts
Ont teint d'assez de sang nos dards et nos filets.
Demain, lorsque le jour, ramené par l'Aurore,
Luira sur ces coteaux, ils nous verront encore.

Propositum repetamus opus : nunc Phœbus utrâque
Distat idem terrâ, finditque vaporibus arva :
Sistite opus præsens, nodosaque tollite lina.
Jussa viri faciunt, intermittuntque laborem.

Vallis erat piceis et acutâ densa cupressu,
Nomine Gargaphie, succinctæ sacra Dianæ :
Cujus in extremo est antrum nemorale recessu,
Arte laboratum nullâ : simulaverat artem
Ingenio natura suo : nam, pumice vivo,
Et levibus tophis, nativum duxerat arcum.
Fons sonat à dextra, tenui perlucidus undâ,
Margine gramineo patulos incinctus hiatus [1].
Hîc Dea silvarum, venatu fessa, solebat
Virgineos artus liquido perfundere rore.
Quò post quàm subiit; Nympharum tradidit uni
Armigeræ jaculum, pharetramque, arcusque retentos.
Altera depositæ subjecit brachia pallæ.
Vincla duæ pedibus demunt : nam doctior illis
Ismenis Crocale, sparsos per colla capillos
Colligit in nodum; quamvis erat ipsa solutis [2].
Excipiunt laticem Nepheleque, Hyaleque, Rhanisque,
Et Psecas, et Phiale; funduntque capacibus urnis.

[1] Ce mot peint la chose même, c'est-à-dire, la bouche rocailleuse d'une source.

[2] Cette réflexion, jetée avec négligence à la fin du vers, est d'autant plus piquante, qu'on ne s'y attend pas. Elle est vraie. Les Graces qui habillent Vénus sont nues.

Par un même intervalle éloigné des deux mers,
Le char du Jour embrasse et les champs et les airs;
Suspendons nos travaux. Les travaux se suspendent,
Et les filets noueux à sa voix se détendent.

Un vallon couronné de pins et de cyprès,
Est chéri de Diane, hôtesse des forêts.
L'ombre du bois recèle une grotte sacrée.
La nature, qui seule en façonna l'entrée,
Dans le tuf qu'elle-même a taillé de ses mains,
Imita librement l'art savant des humains;
Et de la roche humide et ceinte de verdure,
Jaillit, dans un canal, une onde vive et pure.
C'est là que fatiguée, en des flots toujours frais
Diane aime à baigner ses modestes attraits.
Elle vient sous la grotte : une nymphe empressée
A déjà détaché sa robe retroussée.
Une autre prend son dard, son arc et son carquois.
De ses piés délicats deux autres à-la-fois
Délacent la chaussure; et cependant Ismène,
De ses cheveux épars tresse la molle ébène.
Ismène aux doigts légers est habile en cet art,
Et les siens négligés voltigent au hasard.

Tandis que, l'urne en main, Niphé, Psécas, Hyale,
Et la brune Rhanis, et la blonde Phyale,
Epanchent à flots purs le liquide cristal;
Actéon égaré non loin de ce canal,

Dumque ibi perluitur solitâ Titania lymphâ,
Ecce nepos Cadmi, dilatâ parte laborum,
Per nemus ignotum, non certis passibus errans,
Pervenit in lucum : sic illum fata ferebant.
Qui simul intravit rorantia fontibus antra;
Sicut erant, viso, nudæ sua pectora Nymphæ
Percussêre, viro : subitisque ululatibus omne [1]
Implevêre nemus : circumfusæque Dianam
Corporibus texêre suis : tamen altior illis
Ipsa Dea est, colloque tenus supereminet omnes.
Qui color infectis adversi solis ab ictu
Nubibus esse solet, aut pupureæ Auroræ;
Is fuit in vultu visæ sine veste Dianæ.
Quæ quamquam comitum turbâ stipata suarum,
In latus obliquum tamen astitit : oraque retro
Flexit : et, ut vellet promptas habuisse sagittas;
Quas habuit, sic hausit aquas : vultumque virilem
Perfudit : spargensque comas ultricibus undis,
Addidit hæc cladis prænuncia verba futuræ :
Nunc tibi me posito visam velamine narres,
Si poteris narrare, licet. Nec plura minata,
Dat sparso capiti vivacis cornua cervi;

[1] Des mots ont été inventés par imitation des sons, comme *murmur, ululatus.* L'usage de l'onomatopée consiste à combiner ces sons imitatifs, de manière à peindre à l'oreille, comme l'image peint à l'esprit.

Les vers sont en effet la musique de l'ame.

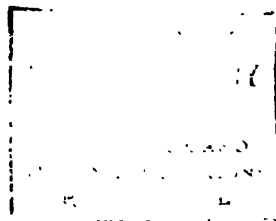
Arrive sur ces bords où son malheur le guide.
A peine est-il entré sous cette grotte humide,
Son aspect fait frémir les nymphes, et leur voix
Frappé d'un cri soudain les rochers et les bois.
La déesse, au milieu de ses nymphes fidelles,
Majestueuse encor, s'élève au-dessus d'elles.
Tel qu'on voit sur le soir un nuage vermeil
Se peindre d'un feu rouge aux rayons du soleil,
Ou briller au matin la pourpre de l'Aurore:
Tel a rougi son teint que la pudeur colore.
Ses compagnes en cercle ont voilé sa beauté;
Mais elle semble encor sentir sa nudité,
Cache son sein pudique, et retourne la tête.
Que n'a-t-elle son arc? Mais sa vengeance est prête.
Elle s'arme de l'eau qui coule sous ses yeux,
Et la jetant au front du chasseur odieux :
Fuis, et si tu le peux, lui dit-elle, profane,
Vante-toi d'avoir vu les appas de Diane.
Son front d'un bois rameux à l'instant s'est armé;
En un large poitrail son sein s'est transformé.
Sa tête dresse en pointe une oreille velue,
Et d'un poil fauve et dur sa peau s'est revêtue.
Il voit changer ses bras en jarrets éfilés,
Et plus prompts que les vents, ses piés semblent ailés.
C'est peu : d'un cerf encore il prend l'ame craintive;
Le héros est frappé d'une peur fugitive,

Dat spatium collo : summasque cacuminat aures;
Cum pedibusque manus, cum longis brachia mutat
Cruribus : et velat maculoso vellere corpus.
Additus et pavor est : fugit Autoneïus heros,
Et se tam celerem cursu miratur in ipso.
Ut verò solitis sua cornua vidit in undis,
Me miserum ! dicturus erat : vox nulla secuta est.
Ingemuit, vox illa fuit : lacrymæque per ora
Non sua [1] fluxerunt : mens tantùm pristina mansit.

V. *Devoratur à canibus suis Actæon.*

Quid faciat? repetatne domum, regalia tecta?
An lateat silvis? timor hoc, pudor impedit illud.
Dum dubitat, vidêre canes : primusque Melampus,
Ichnobatesque sagax latratu signa dedêre;
Gnossius Ichnobates, Spartanâ gente Melampus.
Inde ruunt alii rapidâ velociùs aurâ,
Pamphagus, et Dorceus, et Oribasus; Arcades omnes;
Nebrophonosque valens, et trux cum Lælape Theron,
Et pedibus Pterelas, et naribus utilis Agre,
Hylæusque fero nuper percussus ab apro,
Deque lupo concepta Nape, pecudesque secuta
Pœmenis, et natis comitata Harpyïa duobus,
Et substricta gerens Sicynius ilia Ladon;

[1] *Non sua,* expression touchante, qui veut dire, *non humana ut anteà.*





Eisen inv. et del. *Leveau sc.*

Actéon déchiré par ſes Chiens.

Et s'étonne en fuyant, de sa légèreté.
Mais à peine des eaux le miroir argenté
Eut offert à ses yeux sa nouvelle figure,
Ses longs bois, ses longs piés, et sa longue encolure;
Il s'arrête, il voudrait et se plaindre et parler:
Il brâme un son plaintif sans rien articuler,
Et laisse sur sa joue, hélas! jadis humaine,
Ruisseler de longs pleurs, indices de sa peine.

V. *Actéon dévoré par ses Chiens.*

Que fera-t-il? doit-il fuir au fond des forêts,
Ou chercher un refuge en son propre palais?
Tandis qu'il délibère, ô malheur! ô disgrace!
Ses chiens dans le taillis ont découvert sa trace.
Mélampe le premier, par ses rauques abois,
A donné le signal dans l'épaisseur du bois.
Hylé, Labros, Agré, tous trois chiens d'Arcadie,
Icnobate de Sparte, Aëllo de Lydie,
Et l'agile Oribaze, et l'ardent Lyciscas,
Ont répété ses cris, et bondi sur ses pas.
Canace court ensuite, et soudain après elle
Pœménis, des troupeaux jadis garde fidelle,
Napé qu'un loup fit naître, Alcé hardi limier,
Harpale depuis peu blessé d'un sanglier,
Théron le furieux, Tigre à la gueule énorme,
Nébrophon aux longs poils, à la tête difforme,

Et Dromas, et Canace, Sticteque, et Tigris, et Alce,
Et niveis Leucon, et villis Asbolus atris,
Prævalidusque Lacon, et cursu fortis Aëllo,
Et Thous, et Cyprio velox cum fratre Lycisce;
Et nigram medio frontem distinctus ab albo
Harpalos et Melaneus, hirsutaque corpora Lachne;
Et patre Dictæo, sed matre Laconide nati,
Labros, et Agriodos, et acutæ vocis Hylactor;
Quosque referre mora est. Ea turba cupidine prædæ
Per rupes, scopulosque, adituque carentia saxa,
Quà via difficilis, quâque est via nulla, feruntur.
Ille fugit, per quæ fuerat loca sæpe secutus.
Heu! famulos fugit ipse suos! clamare libebat;
Actæon ego sum: dominum cognoscite vestrum.
Verba animo desunt: resonat latratibus æther.
Prima Melanchætes in tergo vulnera fecit;
Proxima Theridamas; Oresitrophus hæsit in armo:
Tardiùs exierant; sed per compendia montis [1]
Anticipata via est. Dominum retinentibus illis,
Cætera turba coït, confertque in corpore dentes.
Jam loca vulneribus desunt: gemit ille, sonumque,
Etsi non hominis, quem non tamen edere possit
Cervus, habet: mœstisque replet juga nota querelis;
Et genibus supplex pronis, similisque roganti,

[1] Cette circonstance fortuite a un air de vérité qui plaît dans une narration fabuleuse.

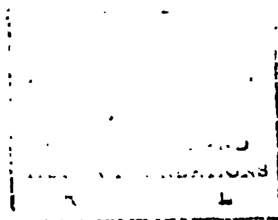
Et le noir Aglaode, et le blanc Hylactor,
Harpie et ses enfans, et vingt autres encor,
A travers les rochers escarpés et sans voie,
S'élancent emportés par l'ardeur de la proie.
Actéon poursuivi fuit dans ces mêmes bois
Où lui-même a jadis poursuivi tant de fois.
Il fuit les siens ! les siens ne peuvent le connaître.
Hé ! je suis Actéon ; vous voyez votre maître,
Voudrait-il s'écrier : mais il n'a plus de voix.
Il entend près de lui d'innombrables abois.
Lacon lui fait au flanc la première blessure ;
Lélape le second l'atteint de sa morsure.
Tous deux à sa poursuite élancés les derniers,
Avaient trompé ses pas par de secrets sentiers.
Tandis que leurs efforts le retiennent à peine,
La meute impitoyable arrive hors d'haleine.
Déjà tous à-la-fois, altérés de son sang,
L'un sur l'autre pressés s'attachent à son flanc.
Il pousse un son plaintif ; mais cette plainte vaine
N'est le cri ni d'un cerf, ni d'une voix humaine..
Son sang teint ces vallons pour lui jadis si doux :
Et, tel qu'un suppliant, tombé sur ses genoux,
Ses lèvres, ses regards semblent demander grace :
Mais en vain. Les chasseurs, accourus sur sa trace,
Excitent les limiers, qui, toujours plus ardens,
D'une plus large plaie ensanglantent leurs dents.

Circumfert tacitos, tamquam sua brachia, vultus.
At comites rapidum solitis hortatibus agmen
Ignari instigant, oculisque Actæona quærunt,
Et velut absentem certatim Actæona clamant.
Ad nomen caput ille refert : ut abesse queruntur,
Nec capere oblatæ segnem spectacula prædæ.
Vellet abesse quidem, sed adest : velletque videre,
Non etiam sentire, canum fera facta suorum.
Undique circumstant : mersisque in corpore rostris
Dilacerant falsi dominum sub imagine cervi.
Nec, nisi finitâ per plurima vulnera vitâ,
Ira pharetratæ fertur satiata Dianæ.

VI. *Dilecta Jovi Semele.*

RUMOR in ambiguo est : aliis violentior æquo
Visa Dea est : alii laudant, dignamquè severâ
Virginitate vocant : pars invenit utraque causas.
Sola Jovis conjux non tam culpetne probetne [1]
Eloquitur, quàm clade domûs ab Agenore ductæ
Gaudet : et à Tyriâ collectum pellice transfert
In generis socios odium. Subit ecce priori
Causa recens ; gravidamque dolet de semine magni
Esse Jovis Semelem : tum linguam ad jurgia solvit.
Profeci quid enim toties per jurgia? dixit.

[1] Observez avec quel art le poète, en exposant les sentimens particuliers à Junon, se ménage une transition à la fable de Sémélé.



Borlen 173



Jupiter descend dans le Palais de Sémelé.

Ils cherchent Actéon, comme absent ils l'appellent:
De moment en moment leurs cris se renouvellent.
A ce nom d'Actéon, redit de toutes parts,
Sur eux d'un air plaintif il tourne ses regards.
Il n'est que trop présent; il voudrait ne pas l'être.
Hélas! ses propres chiens sont bourreaux de leur maître.
Sans doute que Diane, excitant leurs efforts,
Voulait, pour se venger, qu'il souffrît mille morts.

VI. *Sémélé aimée de Jupiter.*

On apprend dans les cieux le courroux de Diane:
Chacun diversement l'approuve ou la condamne.
L'un dit: C'est trop punir un crime si léger;
Elle est vierge, dit l'autre; elle a dû se venger.
Mais la seule Junon n'approuve ni ne blâme:
Une maligne joie a chatouillé son ame;
Et les ressentimens qu'elle nourrit encor,
Triomphent du malheur des enfans d'Agénor.
Dans les fils de Cadmus sa vengeance fatale
Poursuit le sang d'Europe, autrefois sa rivale.
Une injure récente aigrit encor son fiel.
Sémélé, qu'à son tour aime le roi du ciel,
Est sa rivale encore, et va devenir mère.

Ah! cessons une plainte aussi vaine qu'amère;
Assez dans mes affronts je me borne à rougir:
Perdons celle qu'il aime; osons enfin agir.

Ipsa petenda mihi est : ipsam, si maxima Juno
Rite vocor, perdam [1] : si me gemmantia dextrâ
Sceptra tenere decet ; si sum regina, Jovisque
Et soror et conjux. Certe soror. At, puto, furto est
Contenta : et thalami brevis est injuria nostri.
Concipit : id deerat : manifestaque crimina pleno
Fert utero : et mater, quod vix mihi contigit uni [2],
De Jove vult fieri : tanta est fiducia formæ !
Fallat eam, faxo : nec sim Saturnia, si non
Ab Jove mersa suo Stygias penetrârit in undas.
Surgit ab his solio : fulvâque recondita nube
Limen adit Semeles : nec nubes ante removit,
Quàm simulavit anum, posuitque ad tempora canos,
Sulcavitque cutem rugis et curva trementi
Membra tulit passu : vocem quoque fecit anilem :
Ipsaque fit Beroë, Semeles Epidauria nutrix.
Ergo ubi, captato sermone, diuque loquendo,
Ad nomen venêre Jovis ; suspirat : et, Optem
Juppiter ut sit, ait : metuo tamen omnia : multi
Nomine divorum thalamos subiêre pudicos.
Nec tamen esse Jovis satis est : det pignus amoris,
Si modò verus is est : quantusque et qualis ab altâ

[1] Junon ne nomme point sa rivale : elle n'en a pas besoin : sa haine en est trop occupée. La répétition, *ipsa*, *ipsam*, l'indique assez.

[2] Junon n'avait eu qu'un fils de Jupiter ; et encore quel fils ! le boiteux Vulcain.

Oui, je me vengerai de son indigne flamme,
Si je suis en effet et sa sœur et sa femme.
Sa femme ! qu'ai-je dit ? je suis sa sœur au moins.
Peut-être mon affront n'a point eu de témoins ?
Peut-être de l'honneur le vain dehors me reste ?
Non, non : elle a conçu ; son crime est manifeste.
A peine je fus mère une fois.... et ce nom,
Elle veut l'obtenir de l'époux de Junon !
Ah ! tombe de mon front, tombe ce diadême,
Si mon ingrat époux ne me venge lui-même !

La déesse à ces mots de son trône d'azur
S'élance, et fend les airs sur un nuage obscur.
Au palais de Cadmus en secret descendue,
Sous les traits d'une vieille elle sort de la nue,
Autour d'un front ridé sème des cheveux blancs,
Prend une voix cassée, et marche à pas tremblans.
Enfin c'est Béroë que l'on retrouve en elle ;
Et Sémélé croit voir sa nourrice fidelle.
Après qu'avec adresse, et par de longs détours,
Elle eut sur Jupiter amené le discours :
Je souhaite pour vous que celui qui vous aime,
Dit-elle en soupirant, soit Jupiter lui-même.
Mais enfin je crains tout : l'amour est bien trompeur ;
Et plus d'un triste exemple autorise ma peur.
Il se dit Jupiter, et vous dit vrai peut-être.
Mais ce n'est pas assez : qu'il se fasse connaître ;

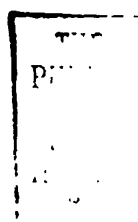
Junone excipitur, tantus talisque rogato
Det tibi complexus : suaque ante insignia sumat.
Talibus ignaram Juno Cadmeïda dictis
Formârat : rogat illa Jovem sine nomine munus.
Cui Deus, Elige, ait : nullam patiere repulsam.
Quòque magis credas, Stygii quoque conscia sunto
Numina torrentis : Timor et Deus ille Deorum.

VII. *Fulmine amburitur Semele. Bacchus nascitur.*

LÆTA malo [1], nimiumque potens, perituraque amantis
Obsequio Semele; Qualem Saturnia, dixit,
Te solet amplecti, Veneris cùm fœdus initis,
Da mihi te talem. Voluit Deus ora loquentis
Opprimere, exierat jam vox properata sub auras.
Ingemuit : neque enim non hæc optasse, neque ille
Non jurasse potest. Ergo mœstissimus altum
Æthera [2] conscendit; nutuque sequentia traxit

[1] *Læta malo*, l'alliance de ces deux mots, qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre, rend la pensée plus saillante. L'antithèse dans ce cas produit le même effet en poésie, que l'opposition des jours et des ombres dans le tableau d'un peintre habile.

[2] *Æther* s'emploie indistinctement pour *cœlum* en vers et en prose. Mais il signifie proprement la sphère de feu. Ce terme a donc ici une propriété particulière, puisque Jupiter remonte dans les hautes régions du ciel, arsenaux de la foudre.





Boucher inv. *Leveau sc.*

Naissance de Bacchus.

Qu'il descende en vos bras tel qu'aux cieux on le voit,
Enfin tel que Junon dans les siens le reçoit,
Avec tout l'appareil, tout l'éclat de sa gloire.
  Séduite par Junon, et trop prompte à la croire,
La fille de Cadmus, sans expliquer ses vœux,
Demande à Jupiter un gage de ses feux.
Choisissez, dit le Dieu; la faveur la plus grande,
Croyez-en mon amour, attend votre demande.
J'en atteste du Styx le marais odieux;
Nul ne l'atteste en vain : c'est la terreur des dieux.

VII. *Sémélé brûlée par la foudre. Naissance de Bacchus.*

SÉMÉLÉ qu'en ses vœux nul obstacle n'arrête,
Se réjouit du mal qu'elle-même s'apprête,
S'applaudit d'un serment funeste, et ne sait pas
Qu'elle va demander l'arrêt de son trépas.
Vous-même dans mes bras descendez, lui dit-elle,
Tel que vous paraissez à la reine immortelle,
Quand sous des traits divins, aux mortels inconnus,
Vous goûtez, comme époux, les plaisirs de Vénus.
Le dieu veut sur sa bouche étouffer sa parole;
Mais plus prompte elle part, elle échappe, elle vole.
Il soupire, il gémit : ni ton vœu, Sémélé,
Ni son serment, hélas! ne peut être annulé.

Nubila : quîs nimbos, immixtaque fulgura ventis
Addidit, et tonitrus, et inevitabile fulmen.
Quà tamen usque potest, vires sibi demere tentat :
Nec, quo centimanum dejecerat igne Typhœa,
Nunc armatur eo : nimium feritatis in illo.
Est aliud levius fulmen ; cui dextra Cyclopum
Sævitiæ, flammæque minus, minus addidit iræ :
Tela secunda [1] vocant Superi : capit illa ; domumque
Intrat Agenoream. Corpus mortale tumultus
Non tulit æthereos, donisque jugalibus arsit.

Imperfectus adhuc infans genitricis ab alvo
Eripitur, patrioque tener, si credere dignum,
Insuitur femori, maternaque tempora complet [2].
Furtim illum primis Ino matertera cunis
Educat : inde datum Nymphæ Niseïdes antris
Occuluêre suis, lactisque alimenta dedêre.

[1] Cet hémistiche est absolument intraduisible. On ne peut même l'expliquer dans une note qu'en se servant d'une idée moderne. « C'est ce que les dieux appellent son artillerie légère ». Au surplus, on peut voir au huitième livre de l'Énéïde, une description poétique des matières employées par les Cyclopes dans la composition de la foudre.

[2] Cette double naissance de Bacchus est une imagination si bizarre, elle répugne si fort à nos conceptions modernes, qu'il n'y avait rien de si difficile à rendre en vers français avec noblesse et précision. En pareille rencontre, joindre la fidélité à l'élégance, c'est le *nec plus ultrà* de l'art de traduire.

Le dieu remonte au ciel, accablé de tristesse,
Enveloppe son front dans une nue épaisse,
S'entoure des vapeurs, des vents, et des éclairs,
Des nuages errans dans le vague des airs,
Ne prend que malgré lui sa foudre inévitable,
Et même, autant qu'il peut, la rend moins redoutable.
Ce ne sont point ces traits grondans avec fracas,
Ces traits jadis vainqueurs des Géans aux cent bras.
Ils ont trop de furie et trop de violence.
Des traits moins redoutés annoncent sa puissance.
La main qui les forgea d'un bitume plûs doux,
Y mêla moins de feu, de force et de courroux.
Il les prend; et suivi de lueurs passagères,
Des éclairs de la foudre étincelles légères,
Tempérant son éclat trop redoutable encor,
Il descend au palais des enfans d'Agénor.
L'immortelle splendeur accable une mortelle;
Et le lit de l'amour fut le bûcher pour elle.

L'enfant à peine encore en ses flancs ébauché,
Par les soins paternels à la flamme arraché,
Du tems marqué pour naître attend le dernier terme,
Dans la cuisse féconde où le dieu le renferme.
Sœur de sa mère, Ino le reçoit en naissant;
Et veillant après elle au berceau de l'enfant,
Les nymphes de Nysa, sous leur grotte écartée,
Cachent le dieu nourri par une autre Amalthée.

VIII. *Tiresiæ sententia.*

Dùmque ea per terras fatali lege geruntur,
Tutaque bis geniti sunt incunabula Bacchi;
Forte Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuâque agitasse remissos [1]
Cum Junone jocos : et, Major vestra profecto est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti,
Quærere, Tiresiæ. Venus huic erat utraque nota [2].
Nam duo magnorum viridi coëuntia silvâ
Corpora serpentùm baculi violaverat ictu :
Deque viro factus, mirabile! fœmina, septem
Egerat autumnos. Octavo rursus eosdem
Vidit : et, Est vestræ si tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctoris sortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam : percussis anguibus îsdem,
Forma prior rediit, genitivaque rursus imago.
Arbiter hic igitur sumtus de lite jocosâ,
Dicta Jovis firmat : graviùs Saturnia justo,

[1] Le ton jovial de cette fable est assorti au fond du sujet.

> Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légère
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!

Ce précepte de la variété est trop méconnu des interprètes. Leur défaut est de n'avoir qu'un style.

[2] *Venus*, pour dire jouissance. La décence de cette métonymie en relève l'élégance.

VIII. *Jugement de Tirésias.*

Tandis que par la loi des destins absolus
Tant de coups ont frappé la race de Cadmus,
Et que de cet enfant, qui deux fois a dû naître,
On cache le berceau dans un antre champêtre;
On dit que Jupiter, loin des yeux de sa cour,
Égayant ses soucis de nectar et d'amour,
Et du sein de Junon pressant le doux albâtre,
Permit un libre cours à son humeur folâtre.
Avouez-le, dit-il, la femme en ses desirs
Plus ardente que l'homme, a de plus grands plaisirs.
Junon, de le nier : sur ce joyeux chapitre,
Par eux Tirésias est nommé pour arbitre.
Lui seul il connaissait l'une et l'autre Vénus.
Un jour que deux serpens, d'un doux instinct émus,
S'unissaient par les nœuds d'une amoureuse flamme,
Il les voit, il les frappe, et soudain devient femme.
Sept ans sont écoulés : le huitième printems
A ses regards encore offre ces deux serpens.
Si tels sont vos destins, dit-il, que d'aventure
Nul ne peut vous frapper sans changer de nature,
Osons le voir encore. Il l'essaie, et soudain
Reprend son premier sexe et son premier destin.
Choisi donc pour juger cet amoureux mystère,
A l'avis de Junon son avis fut contraire.

Nec pro materiâ, fertur doluisse : suique
Judicis æternâ damnavit lumina nocte.
At pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta Dei fecisse Deo [1], pro lumine ademto
Scire futura dedit : pœnamque levavit honore.

Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehensa dabat populo responsa petenti.
Prima fide vocisque ratæ tentamina sumsit
Cærula Liriope : quam quondam flumine curvo
Implicuit, clausæque suis Cephisos in undis
Vim tulit : enixa est utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jam nunc qui posset amari :
Narcissumque vocat. De quo consultus, an esset
Tempora maturæ visurus longa senectæ,
Fatidicus vates, Si se non noverit, inquit [2].
Vana diu visa est vox auguris : exitus illam,
Resque probat, letique genus, novitasque furoris.

[1] Cette pensée frappante par la netteté, la précision, l'élégance, se trouve défigurée dans le bon La Fontaine par tous les vices opposés à ces vertus du style. Je m'abstiens de citer ces mauvais vers par égard pour le lecteur et pour ce poète. Voyez la Fable des Filles de Minée. Vous jugerez que sans l'élocution la pensée n'est plus rien. « Homère, Virgile, Horace, selon la Bruyère, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et leurs images ».

[2] Cette réponse de Tirésias a l'ambiguité d'un oracle, sans en avoir l'obscurité rebutante.

La déesse piquée, et prompte à se venger,
S'offensant gravement sur un sujet léger,
A ne plus voir le jour a condamné son juge.
Aveugle désormais, où sera son refuge?
Ce qu'un dieu fait, un dieu ne sauroit le changer.
Du jour qu'il ne voit plus, pour le dédommager,
Le dieu veut qu'à ses yeux l'avenir se découvre,
Et le console ainsi de la nuit qui les couvre.

Ce devin renommé dans les remparts Thébains,
Chaque jour y rendait des oracles certains.
Sur le bruit de son nom, la blonde Lyriope
Veut de son fils chéri connaître l'horoscope.
C'est elle dont jadis le Céphise amoureux,
Embarrassant les pas dans ses flots tortueux,
Sur un lit de roseaux soumit l'orgueil rebelle.
Mère bientôt après, cette nymphe si belle
Eut un plus bel enfant : à peine il vit le jour,
Narcisse sembla né pour inspirer l'amour.
Lyriope au devin, crédule par tendresse,
Demande si son fils atteindra la vieillesse.
Il l'atteindra, dit-il, s'il ne se connaît pas.
Cet oracle long-tems parut vain : mais, hélas !
Et ta mort, ô Narcisse ! et ton fatal délire,
Ont trop bien expliqué ce qu'il sut te prédire.

IX. *Mutata in vocem Echo.*

Jamque ter ad quinos unum Cephisius annum
Addiderat : poteratque puer, juvenisque videri.
Multi illum juvenes, multæ cupière puellæ :
Sed fuit in tenerâ tam dira superbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigêre puellæ.
Aspicit hunc, trepidos agitantem in retia cervos,
Vocalis Nymphe ; quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipsa loqui didicit, resonabilis Echo.
Corpus [1] adhuc Echo, non vox erat : et tamen usum
Garrula non alium, quàm nunc habet, oris habebat;
Reddere de multis ut verba novissima posset.
Fecerat hoc Juno : quia, cùm deprendere posset
Sub Jove sæpe suo Nymphas in monte jacentes,
Illa Deam longo prudens sermone tenebat,
Dum fugerent Nymphæ. Post quàm Saturnia sensit;
Hujus, ait, linguæ, quâ sum delusa, potestas
Parva tibi dabitur, vocisque brevissimus usus.
Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat [2].

[1] *Corpus.* Ce que ce mot donne à entendre avait besoin d'être développé dans la version. La lettre seule n'en eût pas rendu l'esprit.

[2] Ovide exprime avec facilité tout ce qu'il veut dire. Sa langue s'y prête. Mais combien n'était-il pas difficile de rendre en français ce vers sur Echo, et tous ceux qui ont rapport à la même idée !

IX. *Écho changée en Voix.*

CHAQUE jour sa beauté croissait avec ses ans,
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printems,
Avaient développé la fleur de sa jeunesse.
Des Nymphes à l'envi disputaient sa tendresse.
Mais si ses traits si doux avaient tant de beauté,
Son cœur farouche avait encor plus de fierté.
La Nymphe qui jamais ne parle la première,
Et répète toujours la parole dernière,
Écho voit le chasseur errer au fond des bois.
La Nymphe était alors plus qu'une simple voix.
Dans l'âge de l'amour, elle avait un cœur tendre;
Mais d'avoir trop parlé n'ayant pu se défendre,
Sa voix, comme aujourd'hui, déjà ne rendait plus
Que les derniers des mots qu'elle avait entendus.
Ainsi le veut Junon : Junon souvent sans elle
Eût surpris dans les bois son époux infidèle.
Écho, par ses discours, habile à la tromper,
Ménageait aux amans le tems de s'échapper.
La déesse le sut. Va, pour prix de tes ruses,
Tu parleras si peu, que jamais tu n'abuses.
L'effet suit la menace. Écho, depuis ce jour,
Ne peut plus qu'écouter, et rendre tour-à-tour
De la voix qui la frappe une image frivole,
Qui répète le son, et double la parole.

Ergo ubi Narcissum, per devia lustra vagantem,
Vidit, et incaluit : sequitur vestigia furtim.
Quoque magis sequitur, flammâ propiore calescit.
Non aliter, quàm cùm summis circumlita tædis
Admotam rapiunt vivacia sulfura flammam.
O! quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces! Natura repugnat,
Nec sinit incipiat : sed, quod sinit, illa parata est
Exspectare sonos, ad quos sua verba remittat.
Fortè puer, comitum seductus ab agmine fido,
Dixerat, Ecquis adest? et, Adest, responderat Echo [1].
Hic stupet : utque aciem partes divisit in omnes,
Voce, Veni, clamat magnâ : vocat illa vocantem.
Respicit : et, nullo rursus veniente, Quid, inquit,
Me fugis? et totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat : et alternæ deceptus imagine vocis;
Huc coëamus, ait : nullique libentius umquam
Responsura sono, Coëamus, retulit Echo;
Et verbis favet ipsa suis : egressaque silvis
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit : fugiensque, Manus complexibus aufer;
Ante, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Retulit illa nihil, nisi, Sit tibi copia nostri.

[1] Lecteur, vous êtes charmé de cette répétition de l'Echo! mais si la traduction n'était pas sous vos yeux, la croiriez-vous possible? Virgile n'offre point de difficultés de ce genre.

A l'aspect de Narcisse, Écho de ses attraits
S'étonne, et pas à pas le suit dans les forêts :
Elle approche, elle cède au penchant de son ame;
Et plus elle s'approche, et plus elle s'enflamme.
Tel voisin de la flamme un soufre préparé
L'attire en même tems qu'il en est attiré.
Combien elle eût voulu lui parler la première,
Joindre au plus tendre aveu la plus tendre prière!
Mais contraire à ses vœux, son destin le défend.
Ce qu'il permet au moins, elle écoute, elle attend,
Toute prête, s'il parle, à reparler ensuite.
Narcisse dans les bois se perd loin de sa suite.
Il s'arrête, il s'écric : Amis, qui vient à moi?
A peine achève-t-il, Écho répète, *moi.*
Mais où donc te trouver? viens, je t'attends, approche.
Tandis qu'il cherche au loin, il entend dire, *proche.*
Pourquoi donc te cacher, si tu sais où je suis?
Est-ce que tu me fuis? On répond, *tu me fuis.*
Surpris d'être appelé lorsque lui seul appelle :
Joignons-nous, reprend-il; *joignons-nous*, redit-elle.
A ces mots, du taillis ardente à s'élancer,
Elle avance, les bras tendus pour l'embrasser.
Fuis, lui dit-il, je veux me détester moi-même,
Si quelque jour je t'aime.... Echo redit, *je t'aime.*

La Nymphe au fond des bois, la rougeur sur le front,
S'enfonce, et va cacher sa honte et son affront.

Spreta latet silvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit : et solis ex illo vivit in antris.
Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ,
Adducitque cutem macies; et in aëra succus
Corporis omnis abit : vox tantùm atque ossa supersunt.
Vox manet : ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Inde latet silvis, nulloque in monte videtur;
Omnibus audîtur : sonus est, qui vivit in illâ.
Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,
Læserat hic Nymphas : sic cœtus ante viriles.
Inde manus aliquis despectus ad æthera tollens,
Sic amet iste, licet, sic non potiatur amato,
Dixerat : assensit precibus Rhamnusia justis.

X. *Narcissus amore sui corripitur.*

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis [1],
Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circa, quod proximus humor alebat;
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.

[1] Ces vers clairs, précis, faciles et harmonieux, coulent avec la pureté de la source qu'ils décrivent. On a omis *fera* dans la version. Cette idée peu agréable, était moins essentielle que l'élégance de la précision.



Echo, cherchant á amuser Junon
est changée en voix.

Elle habite le creux des antres solitaires.
Là, son amour s'aigrit de ses peines amères :
Son cœur est consumé par ses chagrins secrets.
Une affreuse maigreur dessèche ses attraits ;
Tout son corps dépérit, tout son sang s'évapore.
Ce qu'elle fut n'est plus, et sa voix vit encore.
En pierre les destins transformèrent ses os :
Son ame dans les bois erre encor sans repos.
Sa voix répond encore à la voix qui l'appelle,
Mais ce n'est plus qu'un son qui vit encore en elle.
Comme elle, de Narcisse essuyant les dédains,
Mille Nymphes des eaux, des bois et des jardins,
De l'aimer sans retour connurent le supplice.
Mais une enfin des dieux implora la justice :
Ciel ! fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais !
Elle dit : Rhamnusie exauça ses souhaits.

X. *Narcisse amoureux de lui-même.*

Un vallon frais recèle une source argentée,
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.
L'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux,
Jamais n'ont altéré le miroir de ses eaux ;
Et sur ses bords charmans, plantés d'arbres sans nombre,
Son cours nourrit les fleurs, et la verdure, et l'ombre.
Narcisse fatigué vint en ce beau séjour
Chercher le frais de l'ombre, et fuir les feux du jour ;

Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui : tecumque venitque manetque :
Tecum discedet, si tu discedere possis.
Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere inde potest : sed opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam [1],
Perque oculos perit ipse suos : paulumque levatus,
Ad circumstantes tendens sua brachia silvas ;

Ecquis, ïo silvæ, crudeliùs, inquit, amavit?
Scitis enim, et multis latebra opportuna fuistis.
Ecquem, cùm vestræ tot agantur secula vitæ [2],
Qui sic tabuerit, longo meministis in ævo?
Et placet, et video : sed quod videoque placetque,
Non tamen invenio : tantus tenet error amantem !
Quòque magis doleam ; nec nos mare separat ingens,
Nec via, nec montes, nec clausis mœnia portis :
Exiguâ prohibemur aquâ : cupit ipse teneri.
Nam quoties liquidis porreximus oscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
Posse putes tangi : minimum est, quod amantibus obstat.
Quisquis es, huc exi : quid me, puer unice, fallis [3]?

[1] *Inexpleto.* Cette épithète nombreuse exprime la passion avec beaucoup d'énergie.

[2] Que ne peut point la poésie ? elle anime les arbres : ils ont des siècles de vie.

[3] *Unice*, c'est-à-dire, *quem unicè amo.*

Prête à se retirer avec toi de ces lieux,
Si tu peux toutefois en retirer tes yeux.
Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste :
Il dépérit, il meurt; et cependant il reste.
Étendu sur la mousse, il contemple ses traits,
Les yeux pleins du poison qu'il savoure à longs traits.
Il soulève sa tête, et d'une voix éteinte
Aux forêts d'alentour il adresse sa plainte.
Bois antiques, dit-il, asyles ténébreux,
Parlez, fut-il jamais amant plus malheureux?
Des soupirs des bergers secrets dépositaires,
Oui, j'en prends à témoins vos ombres solitaires :
Des siècles, sans vieillir, vous avez vu le cours;
Avez-vous jamais vu de si cruels amours?
Je vois ce qui me plaît; mais, hélas! trop à plaindre,
Je l'aime, je le vois, et je ne puis l'atteindre.
Ce qui met un obstacle à mes desirs trompés,
Ce ne sont ni des mers, ni des monts escarpés,
Ni les verroux d'airain d'une porte barbare :
Étrange destinée! un peu d'eau nous sépare.
Que dis-je? à mon amour loin de se refuser,
Sur l'onde chaque fois que j'imprime un baiser,
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche.
Combien s'en faut-il peu qu'enfin je ne le touche!
Que peu de chose nuit au bonheur des amans!
O toi! qui que tu sois, n'abuse plus mes sens!

Quòve petitus abis? certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias; et amârunt me quoque Nymphæ.
Spem mihi nescio quam vultu promittis amico;
Cùmque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultro;
Cùm risi, arrides: lacrymas quoque sæpe notavi,
Me lacrymante, tuas: nutu quoque signa remittis;
Et, quantum motu formosi suspicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia nostras.

In te ego sum, sensi: nec me mea fallit imago.
Uror amore mei: flammas moveoque feroque.
Quid faciam? roger, anne rogem? quid deinde rogabo[1]?
Quod cupio mecum est: inopem me copia fecit.
O! utinam nostro secedere corpore possem!
Votum in amante novum: vellem, quod amamus, abesset.
Jamque dolor vires adimit: nec tempora vitæ
Longa meæ superant, primoque exstinguor in ævo.
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior esset;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.

[1] Que d'esprit, que d'ame à-la-fois dans ces interrogations? elles expriment au vif la passion délirante de Narcisse. Pourquoi Bannier et autres les ont-ils omises? est-ce dédain? est-ce impuissance? d'où viendrait-elle? un poète dont on a retenu plusieurs vers, n'a-t-il pas eu raison de dire:

Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse:
Mais en prose du moins on est sot à son aise.

Paraîs, sors de cette onde ingrate et mensongère.
Ma figure, mon âge ont-ils de quoi déplaire?
Des nymphes ont aimé l'objet de tes dédains.
Que dis-je? c'est à tort que de toi je me plains.
Tu t'avances vers moi du fond de ta demeure;
Tu me ris, si je ris; tu pleures, si je pleure.
Quand je te tends les bras, tu me les tends aussi;
Et si j'en juge bien, quand je te parle ici,
A voir les mouvemens de ta bouche vermeille,
Tu me réponds des mots perdus pour mon oreille.
  Où vais-je m'égarer? Ah! trop tard je le voi,
Je suis, je suis celui que je retrouve en toi.
Je suis, pour mon supplice, amoureux de moi-même.
Quel doit être le vœu de mon délire extrême?
Qui suis-je? que ferai-je? et que dois-je espérer?
Si j'implore, est-ce moi que je dois implorer?
Que demander? je suis le bien que je demande:
Pauvre de trop avoir, ma peine en est plus grande.
Dure fatalité qui me tient sous sa loi!
Je ne puis être heureux qu'en cessant d'être moi!
Quel vœu pour un amant! faut-il que ce que j'aime
Ne se puisse à mon gré séparer de moi-même?
La douleur a séché la fleur de mes beaux ans:
Adieu, beaux jours! adieu! je meurs dans mon printems:
Mon mal est sans remède, et la mort m'en délivre:
Celui que je chéris ne peut-il me survivre?

Dixit, et ad faciem rediit malè sanus eamdem;
Et lacrymis turbavit aquas : obscuraque moto
Reddita forma lacu est. Quam cùm vidisset abire;
Quo fugis? ô! remane; nec me, crudelis, amantem
Desere, clamavit : liceat, quod tangere non est,
Aspicere : et misero præbere alimenta furori.

XI. *Mutatur in florem.*

Dumque dolet, summâ vestem deduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem.
Non aliter quàm poma solent, quæ candida parte,
Parte rubent : aut ut variis solet uva racemis
Ducere purpureum, nondum matura, colorem.
Quæ simul aspexit liquefactâ rursus in undâ,
Non tulit ulterius : sed, ut intabescere flavæ [1]
Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole tepente solent, sic attenuatus amore
Liquitur; et cæco paulatim carpitur igni.
Et neque jam color est mixto candore rubori;
Nec vigor, et vires, et quæ modò visa placebant,
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo [2].

[1] L'harmonie lente de ces mots, pour ainsi dire, languissans ajoute beaucoup à leur expression.

[2] Cette réflexion, jetée sans art à la fin du vers, amène, sans qu'on s'en apperçoive, les regrets d'Echo.

Mais il vit en moi seul, et je le fais mourir.
Il dit, et dans l'erreur qu'il se plaît à nourrir,
Il revient à l'objet que l'onde lui retrace :
Il pleure, l'eau se trouble, et l'image s'efface.
Où fuis-tu, dit Narcisse? ah ! demeure un moment :
Demeure; prends pitié d'un malheureux amant.
Hélas ! de t'embrasser si je n'ai pas la joie,
Du moins, cruel, du moins permets que je te voie.

XI. *Narcisse en fleur.*

A ces mots, de sa robe il déchire les plis,
Et de son sein qu'il frappe il empourpre les lys.
Telle aux feux du soleil, à demi colorée,
Rougit, en mûrissant, la grappe diaprée :
Tel encor de l'api le tissu délicat
A l'émail le plus blanc mélange l'incarnat.
Aussi-tôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,
Il n'en put soutenir la douloureuse image.
Comme se fond la cire à l'aspect d'un brasier,
Ou comme aux premiers feux d'un soleil printanier,
S'exhale des frimas la vapeur matinale,
Ce fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint.
Il a vu se faner les roses de son teint :
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.

Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit : quotiesque puer miserabilis, Eheu !
Dixerat; hæc resonis iterabat vocibus, Eheu !
Cùmque suos manibus percusserat ille lacertos,
Hæc quoque reddebat sonitum plangoris eumdem.
Ultima vox solitam fuit hæc spectantis in undam,
Heu ! frustra dilecte puer ! totidemque remisit
Verba lacus : dictoque Vale, Vale inquit et Echo.
Ille caput viridi fessum submisit in herbâ :
Lumina nox claudit, domini mirantia formam.
Tum quoque se, post quàm est infernâ sede receptus,
In Stygiâ spectabat aquâ. Planxêre sorores [1]
Naïdes, et sectos fratri posuêre capillos.
Planxêre et Dryades : plangentibus adsonat Echo.
Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque parabant;
Nusquam corpus erat : croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.

XII. *Cultum Bacchi Pentheus improbat.*

Cognita res meritam vati per Achaïdas urbes
Attulerat famam : nomenque erat auguris ingens.

[1] Les Naïades, sœurs de Narcisse, fils du fleuve Céphise. Selon l'usage religieux des Anciens, les parens des morts se coupaient les cheveux en signe de deuil, et les déposaient sur leur tombe comme un présent funéraire.

Témoin de sa douleur, la nymphe en eut pitié;
Et malgré son refus, qui n'est pas oublié,
Répétant chaque fois sa plainte entrecoupée,
Chaque fois qu'il se frappe, elle en gémit frappée.
Vers son image encore il tourne un œil mourant.
En vain je t'ai chéri, dit-il en soupirant;
En vain je t'ai chéri, répète son amante.
L'herbe molle a reçu sa tête languissante.
Adieu, dit-il. Écho lui rendit ses adieux.
Il succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.
Sa passion le suit sur le sombre rivage,
Et dans le Styx encore il cherche son image,
Sur ses restes chéris, les Naïades ses sœurs
Déposent leurs cheveux arrosés de leurs pleurs.
Comme elles dans les bois les Dryades gémirent,
Et par la voix d'Écho les antres le plaignirent.
On prépare un bûcher, des urnes, des flambeaux;
On ne voit plus Narcisse : on cherche, et près des eaux
On trouve une fleur d'or, à la tige inclinée,
Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.

XII. *Penthée s'oppose au Culte de Bacchus.*

Le destin de Narcisse, hélas! trop bien prédit,
Du devin dans la Grèce illustra le crédit.
Seul, au mépris des dieux, l'audacieux Penthée
Se rit de sa science en tous lieux si vantée :

Spernit Echionides [1] tamen hunc, ex omnibus unus
Contemtor Superûm, Pentheus : præsagaque ridet
Verba senis; tenebrasque et cladem lucis ademtæ
Objicit. Ille movens albentia tempora canis;
Quàm felix esses, si tu quoque luminis hujus
Orbus, ait, fieres; ne Bacchia sacra videres!
Jamque dies aderit, jamque haud procul auguror esse,
Quâ novus huc veniat, proles Semeleïa, Liber.
Quem nisi templorum fueris dignatus honore,
Mille lacer spargêre locis : et sanguine silvas
Fœdabis, matremque tuam, matrisque sorores.
Evenient : neque enim dignabere numen honore;
Meque sub his tenebris nimiùm vidisse querêris.
Talia dicentem proturbat Echione natus.
Dicta fides sequitur, responsaque vatis aguntur.
Liber adest, festisque fremunt ululatibus agri.
Turba [2] ruunt : mixtæque viris matresque, nurusque,
Vulgusque, proceresque, ignota ad sacra feruntur.

Quis furor, anguigenæ, proles Mavortia, vestras [3]
Attonuit mentes? Pentheus ait ; ærane tantum

[1] *Echionides* ou *Echione natus*, comme on va le lire treize vers plus bas. Penthée, fils d'Echion, un des premiers fondateurs de Thèbes.

[2] Après un nom collectif le verbe se met avec élégance au pluriel. Dans ce cas, on a plus d'égard au rapport de l'idée qu'aux règles de la grammaire.

[3] *Anguigenæ*, les Thébains nés des dents du Serpent de Mars, comme on l'a vu, fable II de ce livre.

Il le raille, il insulte aux maux qui pour toujours
En ténébreuses nuits ont changé ses vieux jours.
Le vieil Augure, ému d'un chagrin prophétique,
S'écrie : Ah ! que je plains ton erreur frénétique.
Plût au ciel que, privé des yeux que je n'ai plus,
Tu ne visses jamais les fêtes de Bacchus !
Un jour, un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être,
Où Bacchus, nouveau dieu, dans ces murs doit paraître.
Il attend les honneurs qu'on rend aux immortels :
Si ton encens ne fume à ses nouveaux autels,
Malheur à toi ! ta mère et les sœurs de ta mère,
De Bacchus dans ton sang vengeront le mystère.
Tu verras en lambeaux tes membres déchirés.
Tu te ris des malheurs qui te sont préparés :
Tu sauras par ta mort, que j'ai su te prédire,
Qu'au livre des destins un aveugle peut lire.
Il dit : sans écouter sa menace et ses cris,
Le Thébain loin de lui le chasse avec mépris.
De ses prédictions les effets s'accomplissent.
De hurlemens sacrés tous les monts retentissent.
Bacchus, Bacchus arrive; et le peuple et les grands,
Les vierges, les époux, les mères, les enfans,
Tous accourent en foule à la fête nouvelle.

Thébains, peuple de Mars, quel est donc ce faux zèle?
Dit Penthée; et d'où vient ce vertige soudain?
Le vain bruit de l'airain frappé contre l'airain,

Ære repulsa valent? et adunco tibia cornu?
Et magicæ fraudes? ut quos non belliger ensis,
Non tuba terruerint, non strictis agmina telis;
Fœmineæ voces, et mota insania vino,
Obscenique greges, et inania tympana vincant?
Vosne, senes, mirer? qui longa per æquora vecti
Hac Tyron [1], hac profugos posuistis sede Penates;
Nunc sinitis sine Marte capi? Vosne, acrior ætas,
O! juvenes, propiorque meæ; quos arma tenere,
Non thyrsos; galeâque tegi, non fronde, decebat?
Este, precor, memores, quâ sitis stirpe creati;
Illiusque animos, qui multos perdidit unus,
Sumite serpentis. Pro fontibus ille lacuque
Interiit : at vos pro famâ vincite vestrâ.
Ille dedit leto fortes, vos pellite molles [2],
Et patrium revocate decus. Si fata vetabant
Stare diu Thebas, utinam tormenta virique
Mœnia diruerent; ferrumque ignisque sonarent!

[1] Cadmus et les compagnons de son exil, originaires de Tyr, avaient fondé dans Thèbes une Tyr nouvelle. Les Pénates étaient à-la-fois les dieux tutélaires d'une maison et d'un pays. Enée, au liv. III de l'Enéide, outre ses dieux domestiques, emporte les Pénates de Troie.

[2] L'antithèse donne ici beaucoup de relief à la pensée. Elle marque vivement un rapport d'opposition. Rien de moins recherché et de moins frivole que cette figure, quand elle porte sur un fond vrai et solide, et qu'elle ne roule pas sur un jeu de mots vides de sens.

La flûte lydienne, et le pampre mystique,
Ont-ils troublé vos sens d'une terreur magique?
Quoi ! vous que la trompette et les clairons guerriers,
Les glaives teints de sang, le choc des boucliers,
Ne purent émouvoir ! vous cédez à des femmes !
O honte ! un vil ramas de débauchés infâmes,
Échauffé par le vin qui trouble leurs esprits,
Pourra donc, sans combats, vous vaincre par des cris?
Vieux exilés de Tyr, dont l'errante fortune
Fut si long-tems en butte aux fureurs de Neptune,
Établis dans ces murs, après tant de dangers,
Voulez-vous les livrer à de vils étrangers?
Et vous, ainsi que moi, dans le printems de l'âge,
Vous dont un sang plus jeune échauffe le courage,
L'airain sied à vos fronts, non le lierre; et vos mains
Doivent s'armer de fer, et non de pampres vains.
O jeunesse trop lâche ! imitez mieux l'audace
Du dragon belliqueux, auteur de votre race.
Seul, il a défendu la fontaine de Mars :
Et vous, n'oserez-vous défendre vos remparts?
Seul, attaqué de tous, il a vaincu des braves;
Et vous avez à vaincre un vil troupeau d'esclaves !
Ah ! si telle est la loi de l'aveugle destin,
Que Thèbe en son berceau penche vers son déclin;
Qu'elle croule au-dehors par le bélier frappée !
Qu'au-dedans étincelle et la flamme et l'épée !

Essemus miseri sine crimine : sorsque querenda,
Non celanda foret; lacrymæque pudore carerent.
At nunc a puero Thebæ capientur inermi;
Quem neque bella juvant, nec tela, nec usus equorum;
Sed madidus myrrhâ crinis, mollesque coronæ [1],
Purpuraque, et pictis intextum vestibus aurum.
Quem quidem ego actutum, modò vos absistite, cogam
Assumtumque [2] patrem, commentaque sacra fateri.
An satis Acrisio est animi, contemnere vanum
Numen, et Argolicas venienti claudere portas;
Penthea terrebit cum totis advena Thebis?
Ite citi, famulis hoc imperat, ite, ducemque
Attrahite huc vinctum : jussis mora segnis abesto.
Hunc avus, hunc Athamas [3], hunc cætera turba suorum
Corripiunt dictis : frustraque inhibere laborant.
Acrior admonitu est, irritaturque retenta,
Et crescit, rabies : remoraminaque ipsa nocebant.
Sic ego torrentem, quâ nil obstabat eunti,
Leniùs et modico strepitu, decurrere vidi.

[1] Quand on veut développer une pensée, la faire mieux comprendre et la faire entrer avec plus de force et de clarté dans les esprits, on accumule les expressions différentes entre elles, mais semblables pour le sens; comme le fait ici Penthée. Cette figure peint son objet par différens traits rassemblés avec force et vivacité sous un seul point de vue.

[2] *Assumtum*, c'est-à-dire, *ementitum*.

[3] Athamas, époux d'Ino, et gendre de Cadmus, désigné par *avus* dans le même vers.

Sous ses débris fumans, mourons s'il faut mourir;
De nos malheurs au moins n'ayons point à rougir,
Et forçons nos vainqueurs à nous donner des larmes.
Mais nous voir subjugués par un enfant sans armes,
Par un efféminé qui ne connut jamais
L'usage des coursiers, du casque, ni des traits,
Le pourrions-nous souffrir, nous formés pour la guerre?
Parfumer ses cheveux, les couronner de lierre,
D'une molle parure étaler les atours,
Voilà tous ses exploits! Restez, et seul je cours
Le forcer d'avouer qu'un mortel est son père,
Et de son culte faux démentir le mystère.
Acrise aura donc pu, ferme autant qu'éclairé,
Confondre hautement cet imposteur sacré,
L'aura chassé d'Argos! et Thèbe épouvantée,
Devant cet étranger, verrait trembler Penthée!
Allez, dit-il aux siens, saisissez ce pervers;
Qu'on me l'amène ici les bras chargés de fers.

Athamas et Cadmus, et sa famille entière,
Condamnent vainement son imprudence altière.
Son courroux, qui s'accroît plus on veut l'arrêter,
Du frein de leurs avis ne fait que s'irriter.
Tel j'ai vu, dans des champs ouverts à son passage,
Un torrent se répandre avec moins de ravage:
Mais qu'un rempart de pieux, que des rocs entassés,
Opposent une digue à ses flots courroucés;

At, quàcumque trabes obstructaque saxa tenebant,
Spumeus, et fervens, et ab objice sævior ibat.

XIII. *Bacchus nomen Acœtæ mentitus.*

Ecce cruentati redeunt : et, Bacchus ubi esset,
Quærenti domino, Bacchum vidisse negârunt.
Hunc, dixêre, tamen comitem, famulumque sacrorum
Cepimus : et tradunt, manibus post terga ligatis,
Sacra Dei quondam Tyrrhenâ gente secutum.

Aspicit hunc oculis Pentheus, quos ira tremendos
Fecerat : et, quamquam pœnæ vix tempora differt,
O ! periture, tuâque aliis documenta dature
Morte, ait, ede tuum nomen, nomenque parentum,
Et patriam, morisque novi cur sacra frequentes.

Ille metu vacuus, Nomen mihi, dixit, Acœtes :
Patria Mæonia est : humili de plebe parentes.
Non mihi, quæ duri colerent, pater, arva juvenci,
Lanigerosve greges, non ulla armenta reliquit.
Pauper et ipse fuit : linoque solebat et hamo
Decipere, et calamo salientes ducere pisces [1].
Ars illi sua census erat. Cùm traderet artem ;
Accipe, quas habeo, studii successor et heres,
Dixit, opes : moriensque mihi nihil ille reliquit,
Præter aquas : unum hoc possum appellare paternum.

[1] *Calamo*, c'est-à-dire, *arundine piscatoriâ quâ pisces è mare educuntur.*

Il bouillonne, il mugit : sa violence extrême,
Plus furieuse encor, croît de l'obstacle même.

XIII. *Bacchus sous le nom d'Acétès.*

Cependant revenaient sanglans, demi-vaincus,
Les soldats que Penthée envoya vers Bacchus.
Il s'avance, il s'écrie : A-t-on saisi le traître?
Nul de nous, dit l'un d'eux, n'a pu le reconnaître :
Mais voici dans les fers un de ces inspirés,
De ce fourbe pieux satellites sacrés;
La vérité du moins peut sortir de sa bouche.

Penthée à ce captif lance un regard farouche :
Vil imposteur, dit-il, qui ne peux m'échapper,
Toi que je dois punir de vouloir me tromper;
Avant que ton supplice instruise tes semblables,
Je t'écoute, fais-moi le récit de tes fables.
Dis-nous quel est ton nom, ton pays, et pourquoi
De ce culte insensé tu peux suivre la loi?

Le captif lui répond sans trembler pour sa vie.
Mon nom est Acétès; mon pays, la Lydie;
Pauvre, et devant sa vie à ses seuls hameçons,
Mon père qui n'avait ni vergers, ni moissons,
Me laissa son métier pour unique héritage.
Las de vivre attaché sur le même rivage,
J'appris à gouverner le mobile timon,
A lire dans les cieux, à marquer par leur nom

Mox ego, ne scopulis hærerem semper in îsdem,
Addidici regimen, dextrâ moderante, carinæ
Flectere : et Oleniæ sidus pluviale Capellæ [1],
Taygetenque, Hyadasque oculis Arctonque notavi,
Ventorumque domos, et portus puppibus aptos.
Forte petens Delon, Diæ telluris ad oras
Applicor, et dextris adducor litora remis;
Doque leves saltus, udæque immitor arenæ.
Nox ubi consumta est; Aurora rubescere primùm
Cœperat : exsurgo, laticesque inferre recentes
Admoneo; monstroque viam, quæ ducat ad undas.
Ipse, quid aura mihi tumulo promittat ab alto,
Prospicio : comitesque voco, repetoque carinam.
Adsumus en, inquit, sociorum primus Opheltes;
Utque putat, prædam deserto nactus in agro,
Virgineâ puerum ducit per litora formâ.
Ille, mero somnoque gravis, titubare videtur;
Vixque sequi : specto cultum, faciemque, gradumque;
Nil ibi, quod posset credi mortale, videbam.
Et sensi, et dixi sociis, Quod numen in isto
Corpore sit, dubito : sed corpore numen in isto est.
Quisquis es, ô ! faveas, nostrisque laboribus adsis;
His quoque des veniam. Pro nobis mitte precari,
Dictys ait : quo non alius conscendere summas

[1] La chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, et placée dans le ciel parmi les constellations.

Hélice, Cynosure, et le chœur des Pléyades,
La Chèvre pluvieuse, et l'urne des Hyades.
J'appris à me tracer un chemin sur les flots,
Et je connus les ports, amis des matelots.
Un soir je côtoyais ces îles renommées
Que Délos voit en cercle autour d'elle semées.
Aux sables de Chio l'orage me conduit.
L'aube succède à peine aux ombres de la nuit,
Je m'éveille, et tandis qu'élancés sur la rive
Les nochers vont au loin puiser une onde vive,
Sur le sommet d'un roc j'interroge le tems,
Et prompt à recueillir la promesse des vents,
A sillonner les flots j'exhorte l'équipage.
Ophelte le premier se présente au rivage :
Il amène un enfant, qui d'un pas incertain
Chancèle appesanti de sommeil et de vin.
Plus j'observe ses traits, sa bouche purpurine,
Et plus j'y reconnais une empreinte divine.
Ce n'est point un mortel, c'est un dieu que je vois,
M'écriai-je soudain : O toi, qui que tu sois,
Protège-nous, hélas ! nous t'avouons pour maître ;
Pardonne à des mortels, s'ils t'ont pu méconnaître.
Tu peux l'implorer seul ; pourquoi parler pour nous,
Reprend Lybis, Lybis le plus léger de tous,
Pour monter à l'antenne, ou pour en redescendre.
Alcimédon l'approuve, et Dictys, et Mélandre,

Ocior antennas, prensoque rudente relabi.
Hoc Lybis, hoc flavus, proræ tutela, Melanthus,
Hoc probat Alcimedon : et, qui requiemque modumque
Voce dabat remis, animorum hortator Epopeus;
Hoc omnes alii : prædæ tam cæca cupido est!
Non tamen hanc sacro violari pondere pinum
Perpetiar, dixi : pars hîc mihi maxima juris;
Inque aditu obsisto. Furit audacissimus omni
De numero Lycabas; qui Thuscâ pulsus ab urbe
Exsilium, dirâ pœnam pro cæde, luebat.
Is mihi, dum resto, juvenili guttura pugno
Rupit : et excussum misisset in æquora; si non
Hæsissem, quamvis amens, in fune retentus.
Impia turba probant factum. Tum denique Bacchus,
Bacchus enim fuerat; veluti clamore solutus[1]
Sit sopor, à que mero redeant in pectora sensus,
Quid facitis? quis clamor, ait? quâ, dicite, nautæ,
Huc ope perveni? quò me deferre paratis?
Pone metum, Proteus, et quos contingere portus,
Ede, velis, dixit : terrâ sistêre petitâ.

[1] Il m'était échappé ici de mettre quatre rimes masculines de suite : cette faute d'inadvertance n'a pu être corrigée qu'aux dépens de la concision. Dans une traduction en rimes croisées, elle se réparerait plus aisément ; mais cette sorte de versification se prête trop aux tournures traînantes et prosaïques : elle ne convient pas à un long poëme ; et si les rimes régulières ont plus de difficulté, elles nécessitent à travailler davantage les vers, et à leur donner plus de précision et de nombre.

Lui qui veille à la proue; et toi dont les clameurs
A se mouvoir ensemble exhortent les rameurs,
Épopée! à ta voix en tumulte ils s'assemblent:
Tant des cœurs corrompus les penchans se ressemblent!
Nochers, leur dis-je alors, vous prétendez en vain
Profaner mon vaisseau d'un coupable butin:
Seul je m'oppose à tous; seul ici je commande.
A ces mots, Lycabas, le plus fier de leur bande,
Le plus lâche à-la-fois et le plus forcené,
Lycabas pour un meurtre à l'exil condamné,
D'un poing ferme et nerveux me frappe et me repousse.
De ce coup imprévu la soudaine secousse
Dans l'onde loin de lui m'aurait précipité,
Sans le secours d'un câble où je fus arrêté.
On loue, on applaudit sa violence extrême:
Mais à la fin Bacchus (c'était Bacchus lui-même),
Comme si la fureur de leurs cris menaçans
Eût des vapeurs du vin débarrassé ses sens,
Et que l'emportement de leur audace impie
Eût enfin réveillé sa raison assoupie:
Que faites-vous, dit-il? quel tumulte est ceci?
Et d'où vient, matelots, que je me trouve ici?
Quel est votre dessein? où m'allez-vous conduire?
Vous n'avez rien à craindre; on ne veut point vous nuire,
Disent-ils: ordonnez, les flots et les zéphirs
Vont vous pousser aux bords où tendent vos desirs.

Naxon, ait Liber, cursus advertite vestros.
Illa mihi domus est : vobis erit hospita tellus.
Per mare fallaces, perque omnia numina jurant
Sic fore : meque jubent pictæ dare vela carinæ.
Dextera Naxos erat : dextrâ mihi lintea danti,
Quid facis? ô demens! quis te furor, inquit, Acœte,
Pro se quisque, tenet? lævam pete. Maxima nutu
Pars mihi significat; pars, quid velit, aure susurrat.
Obstupui : Capiatque alius moderamina, dixi;
Meque ministerio scelerisque artisque removi [1].
Increpor a cunctis; totumque immurmurat agmen.
E quibus Æthalion, Te scilicet omnis in uno
Nostra salus posita est! ait : et subit ipse, meumque
Explet opus : Naxoque, petit diversa, relictâ.
Tum Deus illudens, tamquam modò deniq; fraudem
Senserit, e puppi pontum prospectat aduncâ.
Et flenti similis, Non hæc mihi litora, nautæ,
Promisistis, ait : non hæc mihi terra rogata est.
Quo merui pœnam facto? quæ gloria vestra est,
Si puerum juvenes, si multi fallitis unum?
Jamdudum flebam : lacrymas manus impia nostras
Ridet, et impellit properantibus æquora remis.

[1] Le poète se tire avec facilité de ces détails nautiques, si peu intéressans et si peu faits pour la poésie; sa phrase est nette, et l'interlocution des matelots n'y jette pas le moindre embarras; quelquefois même des expressions brillantes, telles que celle-ci, *ministerio sceleris*, rehaussent la simplicité du récit.

Abordez à Naxos, et cette île propice
Vous offrira, nochers, un agréable hospice.
Il dit, et par la mer et ses divinités
Tous jurent de remplir ses moindres volontés.
Les vents avaient enflé la voile frémissante;
Aux lois du gouvernail la proue obéissante
Commençait vers Naxos à diriger son cours :
Eh! quoi? ne vois-tu pas les écueils où tu cours?
Crie Ophelte : où vas-tu? Je sentis l'artifice.
Non, non, de vos desseins mon art n'est point complice :
Qu'un autre, nautonniers, gouverne le timon.
On murmure, on se plaint : alors, Ethalion,
Crois-tu que de ton art notre salut dépende?
Tu te trompes : soudain à ma place il commande;
Et la proue, en tournant, s'éloigne de Naxos.
Bacchus, qui feint toujours d'ignorer leurs complots,
Affectant quelques pleurs, d'un ton plaintif et tendre,
Ce n'est point là, dit-il, ce qu'on m'a fait entendre :
Naxos est ma patrie, et je vois vos efforts
Conjurés à l'envi pour éviter ses bords :
Eh! quoi? de vos sermens perdez-vous la mémoire?
Ou bien, est-ce pour vous une grande victoire,
Si ma faiblesse en vain contre vous se défend,
Et si tous contre un seul vous trompez un enfant?
On se rit de ses pleurs, et le souffle d'Eole
Emporte et leurs sermens, et sa plainte frivole.

XIV. *Nautæ in Delphines mutati.*

Per tibi nunc ipsum, nec enim præsentior illo[1]
Est Deus adjuro, tam me tibi vera referre,
Quàm veri majora fide. Stetit æquore puppis
Haud aliter, quàm si siccum navale teneret.
Illi admirantes remorum in verbere perstant;
Velaque deducunt, geminâque ope currere tentant.
Impediunt Hederæ remos, nexuque recurvo
Serpunt, et gravidis distringunt vela corymbis.
Ipse, racemiferis frontem circumdatus uvis,
Pampineis agitat velatam frondibus hastam;
Quem circa tigres, simulacraque inania lyncum,
Pictarumque jacent fera corpora pantherarum[2].
Exsiluêre viri : sive hoc insania fecit,
Sive timor : primusque Medon nigrescere pinnis,
Corpore depresso, et spinæ curvamina flecti,
Incipit. Huic Lycabas, In quæ miracula, dixit,
Verteris ? et lati rictus, et panda loquenti
Naris erat, squamamque cutis durata trahebat.
At Libys, obstantes dum vult obvertere remos,
In spatium resilire manus breve vidit; et illas

[1] Cette expression, si je ne me trompe, a dans cette occasion la grace d'un double sens, puisque le dieu est présent lui-même sous le nom d'Acétès.

[2] L'harmonie figurative de ce vers spondaïque ajoute à l'effet de cette image effrayante.

XIV. *Matelots changés en Dauphins.*

Écoutez maintenant : ce que je dis ici,
J'en atteste Bacchus, du mensonge ennemi,
Est aussi vrai, Thébains, qu'il est peu vraisemblable.
Le navire immobile, ainsi que sur le sable,
S'arrête, sur la mer, au milieu de son cours.
A la rame, à la voile, en vain on a recours.
Autour des avirons le lierre qui serpente,
Embarrasse et la rame, et la voile pesante,
Où ses grappes d'azur pendent en festons verts.
Le dieu lui-même alors se montre à ces pervers;
Son front à leurs regards de raisins se couronne;
Il tient un javelot que le pampre environne;
Simulacres affreux, des lynx, des léopards
Autour de lui couchés, roulent des yeux hagards.
Chacun des matelots, soit frayeur ou vertige,
Veut en vain dans la mer échapper au prodige.
Médon qui le premier s'élance dans les flots,
Sous une écaille épaisse a vu noircir son dos.
Quel prodige en poisson te transforme à ma vue?
Crie Ophelte, et déjà sa bouche plus fendue,
Sous de larges naseaux s'ouvre et s'écrie en vain.
Le hardi Lycabas veut du lierre divin
Débarrasser la rame en ses nœuds engagée :
Et sa main sacrilége en nageoire est changée.

Jam non esse manus, jam pinnas posse vocari.
Alter ad intortos cupiens dare brachia funes,
Brachia non habuit; truncoque repandus in undas [1]
Corpore desiluit : falcata novissima cauda est;
Qualia dividuæ sinuantur cornua Lunæ.
Undique dant saltus, multâque aspergine rorant;
Emerguntque iterum, redeuntque sub æquora rursus;
Inque chori ludunt speciem, lascivaque jactant
Corpora; et acceptum patulis mare naribus efflant.
De modò viginti, tot enim ratis illa ferebat,
Restabam solus : pavidum, gelidumque trementi
Corpore, vixque meum firmat Deus, excute, dicens,
Corde metum, Diamque tene. Delatus in illam,
Accensis aris, Baccheïa sacra frequento.

XV. *Pentheus à Mœnadibus discerptus.*

Præbuimus longis Pentheus ambagibus aures,
Inquit; ut ira morâ vires assumere posset.
Præcipitem famuli rapite hunc : cruciataque diris
Corpora tormentis Stygiæ demittite nocti.
Protinus abstractus solidis Tyrrhenus Acœtes
Clauditur in tectis : et dum crudelia jussæ
Instrumenta necis, ferrumque ignisque, parantur;
Sponte suâ patuisse fores, lapsasque lacertis

[1] *Repandus* signifie recourbé en queue de poisson.



Eisen inv. de Launay sc.

Penthée déchiré par sa Mere.

Lybis par la frayeur et le péril pressé,
Aux nœuds d'un long cordage à monter empressé,
N'a plus de bras; il tombe; et l'onde est sillonnée
Des replis de sa queue en croissant terminée.
Déjà ces matelots transformés en Dauphins,
Semblent s'accoutumer à leurs nouveaux destins.
On voit, en se jouant, leur troupe vagabonde
Se plonger, revenir, se replonger dans l'onde,
Et souffler en longs jets de leurs naseaux ouverts
Les flots en arc immense élancés dans les airs.
Je restai seul : Bacchus avec un doux sourire
Me rassure, et m'invite à guider le navire.
J'obéis, et j'arrive à ces bords desirés
Où j'embrassai du dieu les mystères sacrés.

XV. *Penthée déchiré par les Ménades.*

J'AI voulu, dit Penthée, écouter et me taire,
Et me donner le tems de juger sans colère.
De mensonges en vain tu veux t'envelopper;
Va, je sais mieux punir que tu ne sais tromper.
Otez-le de mes yeux; qu'au supplice on l'entraîne.
Sous des verroux d'airain on l'enferme, on l'enchaîne;
On dresse l'échafaud, on prépare le fer,
La flamme, le bûcher, et tout l'art de l'enfer.
Tandis qu'on apprêtait l'instrument de sa perte,
D'elle-même, dit-on, sa prison fut ouverte;

Sponte suâ, fama est, nullo solvente, catenas.
Perstat Echionides : nec jam jubet ire, sed ipse
Vadit, ubi, electus facienda ad sacra Cithæron
Cantibus et clarâ Bacchantum voce sonabat.
Ut fremit acer equus, cùm bellicus ære canoro
Signa dedit tibicen; pugnæque assumsit amorem;
Penthea sic ictus longis ululatibus æther
Movit : et audito clangore recanduit ira.

Monte ferè medio est, cingentibus ultima silvis,
Purus ab arboribus, spectabilis undique, campus.
Hîc oculis illum cernentem sacra profanis
Prima videt, prima est insano concita motu,
Prima suum misso violavit Penthea thyrso
Mater : Io, geminæ, clamavit, adeste sorores.
Ille aper, in nostris errat qui maximus agris [1],
Ille mihi feriendus aper. Ruit omnis in unum
Turba furens : cunctæ coëunt, cunctæque sequuntur,
Jam trepidum, jam verba minùs violenta loquentem,
Jam se damnantem, jam se peccasse fatentem.
Saucius ille tamen, Fer opem, matertera, dixit,
Autonoë : moveant animos Actæonis umbræ.
Illa quid Actæon nescit; dextramque precanti
Abstulit : Inôo lacerata est altera raptu.
Non habet infelix quæ matri brachia tendat;

[1] Agavé dans son délire bachique croit voir son fils sous la forme d'un sanglier.

Et d'eux-mêmes ses fers tombèrent de ses mains.
Pour le fils d'Échion ces prodiges sont vains.
Toujours plus obstiné dans son audace extrême,
Il ne donne plus d'ordre, il marche, il va lui-même
Aux lieux où préparant leurs mystères secrets,
Les Bacchantes en chœur hurlent dans les forêts.
Tel qu'un coursier fougueux au son de la trompette
Sent frémir tous ses sens d'une ardeur inquiète;
Tel s'irrite Penthée aux accens, aux concerts,
Aux cris dont la Ménade épouvante les airs.

Sur le mont Cythéron s'étend un libre espace
Qu'une épaisse forêt de tous côtés embrasse.
D'un regard indiscret profanant ce saint lieu,
Il vient examiner les mystères du dieu.
Agavé la première, à l'aspect de Penthée,
Court sans le reconnaître, et d'horreur transportée,
Le frappe de son thyrse, et s'écrie : Evoë.
A mon secours, Ino; venez, Autonoë;
Un sanglier farouche erre dans nos campagnes.
Exterminons le monstre, accourez, mes compagnes.
Les Bacchantes qu'emporte un aveugle courroux,
Toutes contre lui seul ont réuni leurs coups.
Il tremble, il se repent de son audace impie;
Il reconnaît trop tard son crime qu'il expie.
Autonoë, dit-il, par l'ombre d'Actéon,
Au fils de votre sœur faites grace.... A ce nom,

Trunca sed ostendens disjectis corpora membris;
Aspice, mater, ait. Visis ululavit Agave [1],
Collaque jactavit, movitque per aëra crinem;
Avulsumque caput digitis complexa cruentis,
Clamat, Io comites ! opus hæc victoria nostrum est.
Non citiùs frondes autumno frigore tactas,
Jamque malè hærentes altâ rapit arbore ventus;
Quàm sunt membra viri manibus direpta nefandis.
  Talibus exemplis monitæ nova sacra frequentant,
Turaque dant, sanctasque colunt Ismenides aras [2].

[1] L'harmonie hurlante de ce vers est pittoresque et du plus grand effet ; c'est une belle horreur.

[2] *Ismenides :* les Thébaines tiraient ce nom de l'Ismène, fleuve de la Béotie. C'est ainsi que dans nos vieilles chroniques, les habitans des bords de la Seine sont nommés Séquanais.

Terrible, Autonoë prend le bras qui l'implore,
Le déchire; il tend l'autre; Ino l'arrache encore.
Aux genoux de sa mère il tombe tout sanglant;
Il supplie : Agavé le regarde en hurlant,
S'approche, et d'une main au carnage échauffée,
Elle enlève sa tête, et la porte en trophée.
Son corps en un instant, par leurs mains lacéré,
Se disperse au hasard en pièces déchiré.
Un arbre, aux premiers froids, voit ses feuilles séchées
Avec moins de fureur par les vents arrachées.

Par cet exemple instruit, le peuple de Cadmus
Offre un encens timide aux autels de Bacchus;
Et de ce nouveau dieu, les vierges et les mères,
Célèbrent à l'envi le culte et les mystères.

qu'agrandir le héros. Rien n'est hyperbolique : tout est vraisemblable. Si vous voulez mieux sentir le bel ensemble de la composition d'Ovide, comparez cette fable avec le combat de Régulus contre le fameux serpent du Bagrada dans le sixième livre de Silius Italicus. Vous verrez que la description de Silius ne forme pas un seul tableau, que les images en sont quelquefois outrées, enfin que ce serpent du Bagrada est bien long, puisqu'il s'étend au-delà de deux cens vers.

III. Page 239.

Le héros obéit : il prend les dents horribles,
Jette dans un sillon ces semences terribles.

On a cru que Cadmus avait apporté de Phénicie en Grèce les lettres de l'alphabet. Erasme a conjecturé que les dents du serpent figuraient par allégorie ces caractères de l'alphabet, qui sont les armes avec lesquelles les lettrés se font la guerre. Cournand a profité de cette idée dans le poëme des Styles :

On vit alors ce qu'on a vu depuis,
Les écrivains l'un par l'autre détruits.
Tel de Cadmus l'*escadron* redoutable,
Issu des dents de cette hydre effroyable,
Dès sa naissance au carnage animé,
De pied en cap ne se sentit armé,
Que pour tourner ses fureurs meurtrières
Contre lui-même, en égorgeant ses frères.

Le dernier vers est très-heureux ; mais l'auteur a oublié qu'*escadron* ne se dit que d'un corps de cavalerie.

Ibidem.

Enfin une moisson d'innombrables guerriers.

Corneille qui semble avoir agrandi la poésie, en l'élevant à la hauteur de ses idées, et qui, dans ses beaux vers, est au-dessus de tout, exprime avec énergie la naissance des soldats produits par la semence des dents du serpent de Mars. Médée, dans les reproches qu'elle fait à Jason, après avoir parlé des taureaux de Vulcain, ajoute :

Eux domptés, on entrait dans de nouveaux hasards.
Il fallait labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensemencer la terre,
Dont la stérilité fertile pour la guerre,
Produisait à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avait semés.

Ibidem. Page 241.

Ainsi lorsqu'au théâtre un tapis se déroule.

Sic ubi tolluntur festis aulæa theatris.

Cette comparaison ingénieuse tire sur-tout son agrément de son extrême justesse : car, sur la scène antique, la toile des décorations se déroulait en s'élevant, et non pas en descendant, comme sur nos théâtres modernes.

IV. Page 243.

Heureux par ton exil, dans tes nouveaux remparts,
Tu te voyais l'époux de la fille de Mars,
O Cadmus !

Ce prince avait épousé Hermione, fille de Mars et de Vénus ; et les dieux avaient assisté à leurs noces.

Ibidem.

Mais nul homme, certain d'un bonheur sans retour,
Ne peut se dire heureux avant son dernier jour.

Crésus, roi de Lydie, célèbre par son luxe et son opulence, demanda à Solon s'il le croyait heureux. « Nul ne peut être jugé tel avant la fin de sa vie », lui répondit ce sage de la Grèce.

On demandait à Epaminondas lequel de ses amis il estimait le plus. Il dit qu'il fallait qu'ils fussent tous morts avant de pouvoir répondre à cette question.

L'axiôme de Solon est plus applicable encore à la célébrité contemporaine des gens de lettres. Souvent les plus loués pendant leur vie, une fois morts, sont à-peu-près oubliés, témoins Chapelain, Campistron et Lamotte : tandis que l'écrivain oublié ou méconnu long-temps, est lu avec admiration de la postérité la plus reculée, témoins Homère et Milton.

Ibidem. Page 245.

Un vallon couronné de pins et de cyprès
Est chéri de Diane, hôtesse des forêts.

Le latin désigne le cyprès par une seule épithète qui fait image, *acuta cupressus*, le cyprès pointu. En français, il faut avoir recours à une périphrase d'ornement, comme l'a fait un vieux poète dans une énumération de différens arbres, qui mérite d'autant mieux d'être citée, que ses poésies fades ne se lisent plus. C'est une perle trouvée dans un fumier.

Les cyprès élevés, pyramides des bois,
Les planes étendus, amateurs des rivages,
Les riches orangers, ennemis des ombrages,
Les palmiers jaunissans, les lauriers toujours verts,
Les myrtes amoureux qui craignent les hivers,
Les cèdres orgueilleux à la feuille odorante,
Et les humbles lilas à la fleur éclatante.

A cette énumération rapide, à ce trait unique et distinctif qui caractérise chaque arbre, à cette poésie brillante et facile, on croit lire des vers du poëme des Saisons ou des Jardins. Ces vers sont de Ménage.

Ibidem. Page 247.

Fuis, et si tu le péux, lui dit-elle, profane,
Vante-toi d'avoir vu les appas de Diane.

C'est une ironie, expression amère du dépit et de la colère. Diane semble permettre à Actéon ce qu'elle lui interdit en effet, puisqu'elle le change en cerf.

Ibidem.

Son front d'un bois rameux à l'instant s'est armé;
En un large poitrail son sein s'est transformé.

Croirait-on que cette métamorphose, décrite par Ovide avec une netteté si élégante dans ses moindres circonstances, est omise à dessein dans la version en prose attribuée à Malfilâtre? Si ces détails sont difficiles à exprimer en français,

Le traducteur, très-habile en ce point,
Les rend aisés, en ne les rendant point.

V. Page 249.

Mélampe le premier, par ses rauques abois,
A donné le signal dans l'épaisseur du bois.

Cette énumération des chiens d'Actéon est absolument dans le goût antique. Une meute nombreuse ne présente à l'esprit qu'une idée vague et collective. Mais le dénombrement, la revue d'une armée de limiers présente un tableau détaillé et plein de vie. Le traducteur, qui a pris le nom de Malfilâtre, efface d'un trait de plume cette peinture vivante. Si cette énumération était fatigante et ennuyeuse, comme il veut bien le dire, La Fontaine l'eût-il imitée dans son poëme d'Adonis? Le privilége de la poésie est de tout peindre; et sa magie consiste à embellir, à ennoblir, par le choix et l'élégance de l'expression, les objets rebutans et ingrats à décrire.

Ibidem. Page 253.

Il n'est que trop présent; il voudrait ne pas l'être.

Dans la version en prose attribuée à Malfilâtre, cette circonstance ingénieuse, et que le poète a su rendre touchante, est blâmée comme une redondance fastidieuse. « Rien de plus piquant, dit ce critique d'Ovide, que de » voir les compagnons d'Actéon se plaindre de sa prétendue » absence. Mais il fallait s'en tenir là, comme aurait fait » Virgile, et ne point ajouter inutilement : *Actéon voudrait* » *bien être absent en effet et voir les morsures que font* » *ses chiens, au lieu de les souffrir* ». Je ne sais pas ce qu'aurait fait Virgile; mais je sais bien que substituer une

nuance burlesque de plaisanterie à une nuance de sentiment, comme le fait le critique, c'est travestir en ridicule la pensée d'Ovide.

VI. Page 255.

> Mais enfin je crains tout : l'amour est bien trompeur ;
> Et plus d'un triste exemple autorise ma peur.

Ce discours de la fausse Béroé est d'un naturel exquis. On ne peut trop faire sentir aux jeunes gens le prix de ce beau simple et naturel. Plus on a le goût pur et sain, plus on aime le simple.

> Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il plaît toujours, même au peuple. C'est ce charme du vrai qui ramène sans cesse à la lecture des Anciens ; c'est là ce qui a fait dire à une femme qui avait appris à les lire dans leur langue naturelle, et qui avait par instinct le goût du vrai : « Voilà ce que je cherchais ».

VII. Page 257.

> Le dieu veut sur sa bouche étouffer sa parole.

Ce vers est une réponse suffisante à une remarque faite par le critique d'Ovide, dans sa version en prose attribuée à Malfilâtre.

« Apollon, dit-il, représente au moins à Phaéton le » danger qu'il veut courir, et le presse de se désister de sa » demande : mais le maître des dieux ne fait aucune repré- » sentation à sa maîtresse. Ovide dit :

> *Neque enim non hæc optasse, neque ille*
> *Non jurasse potest.*

» Cependant elle pouvait cesser de souhaiter une chose » qu'elle aurait su lui être fatale ». Mais le critique oublie que le Styx était garant de la parole de Jupiter, et que cette pensée d'Horace, *nescit vox missa reverti :*

Une fois échappé, le mot ne revient plus,

réfute absolument son objection.

Ibidem. Page 259.

Les nymphes de Nysa, sous leur grotte écartée,
Cachent le dieu nourri par une autre Amalthée.

C'est de-là que Bacchus a été surnommé *Dionysius*, c'est-à-dire, dieu de Nysa.

VIII. Page 261.

On dit que Jupiter, loin des yeux de sa cour,
Égayant ses soucis de nectar et d'amour,
Et du sein de Junon pressant le doux albâtre,
Permit un libre cours à son humeur folâtre.

Léibnitz pensait qu'Homère avait voulu travestir ses dieux en ridicule, et les livrer, en quelque sorte, à la risée du peuple. Un philosophe qui, comme Léibnitz, avait le goût de la poésie, et qui, comme lui, savait par cœur les bons poètes, a fait entendre, en rendant compte des premiers essais de cette traduction, qu'il pensait qu'Ovide s'était amusé des dieux du paganisme. Je ne puis admettre ni l'opinion de Léibnitz, ni celle du philosophe moderne. Homère et Ovide ont prêté à leurs dieux les passions des hommes : voilà tout. Au surplus, Ovide n'est dans cette fable qu'un conteur ingénieux et facile. Il accommode son

style au ton du sujet qu'il traite. J'ai tâché de varier, comme lui, le ton de la couleur poétique, selon la convenance. C'est en ne cherchant pas à s'élever, quand son original ne s'élève pas, que le traducteur prouve la souplesse de son imagination, et plaît aux vrais juges en ce genre.

IX. Page 265.

Chaque jour sa beauté croissait avec ses ans,
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printemps,
Avaient développé la fleur de sa jeunesse.

La fable de Tirésias, d'Echo et Narcisse, a fourni à Malfilâtre le fonds d'un poëme d'une simplicité antique. Nulle prétention philosophique dans les pensées, nulle recherche, nulle afféterie dans les expressions. C'est la nature, mais la nature dans sa fleur. A ne juger que par sa manière d'écrire du temps où il écrivait, on le croirait contemporain de Racine et de La Fontaine. Son style respire cette sensibilité douce et vraie, qui répand tant de charmes dans la prose de Fénélon et dans les vers de Virgile. Ce poète, enlevé par une mort prématurée, n'a pu voir le succès de son ouvrage. Les gens de lettres avec lesquels il fut lié ne sentirent qu'à demi son mérite, ou du moins ne s'empressèrent pas de lui rendre une justice bien éclatante. Il vécut presque ignoré, et mourut dans la misère. J'ai ouï dire au savant et vertueux Turgot, qu'il avait assisté à une lecture du poëme de Narcisse, chez son ami Watelet, de l'Académie française, et que cette lecture n'y avait fait qu'un plaisir médiocre. Gens de lettres, gens du monde, vous

prônez, vous ne louez point; vous faites les succès, mais non pas la réputation; ce ne sont pas les talens proprement dits que vous encensez, mais ceux que l'intrigue et la mode ont mis en vogue. L'homme né pour l'immortalité, qui ne vous cherche point, mais qui vous rencontre quelquefois, ne paraît dans vos cercles que pour vous observer. Il a le sentiment de ses forces; il connaît les motifs qui vont déterminer votre opinion sur son compte; il sait d'avance quelle sera la mesure de vos éloges : ce n'est pas lui qui est couru, fêté; mais c'est en sa faveur que s'élève la voix de ce public juste et éclairé, qui approuve ce qui est louable, et qui loue ce qu'il approuve, et dont les arrêts retentissent enfin jusque dans vos tribunaux de bel esprit, qui en deviennent, malgré vous, les échos.

Ibidem.

Echo, depuis ce jour,
Ne peut plus qu'écouter, et rendre tour-à-tour
De la voix qui la frappe une image frivole,
Qui répète le son, et double la parole.

Ingeminat voces, auditaque verba reportat.

On voit que je me suis imposé la gêne de rendre jusqu'aux expressions originales. Bannier, dans sa version en prose, s'est mis plus à l'aise. « Echo, depuis ce temps-là, « ne répète plus que les dernières paroles qu'elle entend ».

Ibidem. Page 269.

Ciel! fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais!
Elle dit : Rhamnusie exauça ses souhaits.

C'est Némésis, déesse de la vengeance, surnommée Rhamnusie, parce qu'elle était particulièrement révérée à Rhamnus, bourg de l'Attique. Pausanias, dans son voyage historique de la Grèce, nous a transmis une description de sa statue. Elle avait une couronne sur la tête, des ailes au dos, une pique dans une main, et dans l'autre une fiole, où étaient enfermées de petites figures d'hommes noirs. Elle était assise sur un cerf.

X. *Ibidem.*

Un vallon frais recèle une source argentée,
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.

La fable de Narcisse a été mise en vers par l'auteur du poëme de la Déclamation théatrale. C'est un des meilleurs morceaux sortis de sa plume, et c'est assez en faire l'éloge; mais sa copie brille d'un coloris trop moderne. Il n'est pas assez fidèle au costume de la poésie antique. La description de la fontaine, si fraîche, si agréable, si neuve encore dans Ovide, malgré tout ce qu'on a écrit depuis en ce genre, est médiocre et commune dans le poète moderne.

Dans ces lieux une source et transparente et pure
S'échappait sur un lit de fleurs et de verdure.
Là jamais les bergers ne menaient leurs troupeaux.
Rien n'altérait jamais la beauté de ses eaux.
D'une épaisse forêt l'obscurité sacrée
Aux rayons du soleil en défendait l'entrée.

Le premier défaut de ces vers, d'ailleurs bien tournés, c'est qu'on les a lus par-tout. De plus, *s'échappait sur un lit de fleurs*, présente une image qui manque de justesse.

C'est au bord d'un ruisseau, et non dans son lit, que les fleurs naissent. Le vers qui suit est un peu prosaïque. Ces remarques, que je pourrais étendre beaucoup plus loin, m'ont déterminé à retraduire cette fable. Ce n'est pas que dans quelques détails Dorat n'ait rencontré très-heureusement; j'ai même été forcé quelquefois d'avoir avec lui des ressemblances inévitables. Comment, par exemple, traduire ce vers de deux manières différentes?

Quid videat, nescit : sed quod videt, uritur illo.

Il ne sait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflamme.

J'ai donc adopté quelques hémistiches de ce poète agréable, parce que je me suis vu dans l'impossibilité de rendre mieux certains traits; et j'en fais un entier hommage à sa muse légère.

Ibidem. Page 271.

Sur ses propres regards son regard attaché
Contemple, dans l'azur mouvant sous sa paupière,
De deux astres vivans la touchante lumière.

Depuis que ces vers sont composés, la métaphore d'azur a été appliquée plus d'une fois au même objet; mais du moins l'application a ici une propriété particulière, puisque les yeux de Narcisse sont comparés à deux astres qui brillent dans l'azur du firmament.

Ibidem.

Insensé! quel fantôme ici te fait la loi?

Le poète se fait illusion à lui-même. Il oublie qu'il ra-

conte ; il voit Narcisse, il le plaint, il lui adresse une apostrophe de commisération. Ce tour, dicté par le sentiment, est un ornement de la narration, d'autant plus remarquable, que les règles n'enseignent rien en ce genre.

Ibidem. Page 275.

Que demander ? je suis le bien que je demande :
Pauvre de trop avoir, ma peine en est plus grande.

C'est cette sorte d'antithèse que les Grecs appellent oxymore ; figure par laquelle on semble affirmer et nier à la fois une même chose : de façon que ce qui semble une contradiction absurde, est en effet une pensée fine, délicate et ingénieuse. Cicéron en offre plus d'un exemple. Il s'exprime ainsi dans son Traité de l'amitié : *Amici et absentes adsunt, et egentes abundant, et imbecilles valent, et mortui vivunt.* « Les amis sont présens dans l'absence, » riches dans l'indigence, en santé dans la maladie, vivans » après le trépas ».

XI. Page 279.

Témoin de sa douleur, la nymphe en eut pitié.

Après avoir raconté la triste destinée d'Echo et sa métamorphose, il semblait que le poète l'avait oubliée, et qu'il ne devait plus s'occuper d'elle. Mais remarquez comme il la ramène sur la scène, pour être témoin de l'agonie de Narcisse, et combien cette circonstance est à la fois ingénieuse et touchante.

Ibidem.

Sa passion le suit sur le sombre rivage,
Et dans le Styx encore il cherche son image.

Les ames des morts, selon la théologie payenne, conservaient leurs premières passions et leurs premiers goûts au-delà du tombeau.

Curæ non ipsâ in morte relinquunt.

Voyez sous quelle image charmante cette idée s'est métamorphosée sous le pinceau d'Ovide.

XII. Page 281.

Le vain bruit de l'airain frappé contre l'airain.

C'est une règle presque sans exception, que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers; mais la transgression des règles devient quelquefois une heureuse licence. Dans ces deux vers de l'Art poétique :

Gardez qu'une *voyelle* à courir trop hâtée,
Ne soit d'une *voyelle* en son chemin heurtée.

la répétition du même son et du même mot exprime très-agréablement la rencontre désagréable que Despréaux condamne. Ce grand maître n'ignorait pas que la consonnance de l'hémistiche avec l'hémistiche est défectueuse. Mais cette consonnance, dans cette rencontre, n'est pas contre la règle; elle est au-dessus. On a remarqué plus d'une fois l'harmonie imitative des deux *h* aspirées, qui rendent si bien l'effet de l'hiatus; mais on n'avait pas fait la remarque qu'on

vient de lire. Plus on lit les grands poètes avec attention, plus on y trouve de beautés. Dans ce vers du poëme des Saisons :

Et c'est là que le cœur peut rencontrer un cœur.

c'est à dessein que la césure rime avec la fin du dernier hémistiche.

Ibidem. Page 287.

Il bouillonne, il mugit : sa violence extrême
Plus furieuse encor, croît de l'obstacle même.

Passerat, auteur très-pur et très-correct pour son temps, et qui, comme Régnier,

Dans son vieux style encore a des graces nouvelles,

a fait un bel emploi de la même comparaison. Tout ce morceau, plein de sens, de précision et de naïveté, est dans la manière de La Fontaine ; on pourrait s'y méprendre.

Mal est gardé ce que garde la crainte.
Quand le corps est au logis par contrainte,
L'esprit s'échappe au dehors, et prétend
Exécuter tout ce qu'on lui défend.
C'est la coutume : il se pique, il s'offense
Plus aigrement de plus aigre défense.
Ainsi voit-on les villageois troublés,
Contre un torrent qui vient gâter leurs blés,
Dresser remparts de fagots et d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile :
Cela ne sert, sinon que d'irriter
Ce fier torrent qui ne veut s'arrêter.
Il pousse avant son onde courroucée :
Puis quand il a mis à bas la chaussée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
Il va noyer l'espoir du laboureur.

Qui croirait que ces vers ont été composés par un poète contemporain de Charles IX et de Henri de Valois. Passerat avait enseigné les Belles-Lettres avec réputation dans l'Université de Paris. Il succéda à Ramus, comme professeur royal d'éloquence et de poésie. On voit que par la lecture assidue des Anciens, il avait acquis une facilité d'expression et une pureté de langage bien rare de son tems.

XIII. *Ibidem.*

Le captif lui répond sans trembler pour sa vie.
Mon nom est Acétès ; mon pays, la Lydie.

Cette fable religieuse de Bacchus, sous le nom d'Acétès, pouvait intéresser les Grecs et les Romains, pour qui la mythologie était une croyance reçue. Ce qui le donne à croire, c'est qu'Euripide, dans sa pièce des Bacchantes, qui n'est autre chose que l'histoire de Penthée, fait jouer à cet Acétès le même personnage qu'il joue dans la narration d'Ovide. Mais cette dispute des matelots, un peu longue et un peu familière, manque d'intérêt pour nous. Je le sens; mais je traduis.

Ibidem. Page 293.

Eh ! quoi ? ne vois-tu pas les écueils où tu cours ?
Crie Ophelte : où vas-tu ? je sentis l'artifice.

La langue latine a le privilége d'exprimer sans bassesse les moindres choses. C'est ce qui rend la poésie d'Ovide si amusante et si variée. Il entre ici dans des détails un peu mesquins. En voici la version à-peu-près littérale : « Naxos » était à droite, et je tourne la voile à droite. Que fais-tu, » s'écrie Ophelte, quelle folie t'égare ? prends à gauche. Je

» leur deviens suspect, et chacun s'agite. Les uns cherchent » à m'expliquer leur dessein par des signes; les autres, en » s'approchant, me parlent à l'oreille ». Je n'ai pas entrepris de rendre à la lettre toutes ces petites circonstances; et je doute qu'on puisse le faire dans des vers soutenus avec succès.

XIV. Page 295.

Simulacres affreux, des lynx, des léopards,
Autour de lui couchés, roulent des yeux hagards.

On croit que les tigres, les panthères, les lynx, attelés par les poètes au char de Bacchus, sont un emblême allégorique, pour exprimer les fantômes bizarres et effrayans qui troublent l'imagination des buveurs.

XV. Page 299.

Les Bacchantes qu'emporte un aveugle courroux,
Toutes contre lui seul ont réuni leurs coups.

Quelle touche énergique! Quel ton de couleurs terrible dans la peinture de la mort de Penthée! On peut comparer la narration d'Ovide avec le récit d'Euripide, dans sa tragédie des Bacchantes. Comme ce récit est excessivement long, je n'en citerai que la fin, qui en est la plus belle partie, et qui a le plus de rapport avec la narration d'Ovide. Cette comparaison fera juger qu'Ovide sait être court quand il le faut, et beaucoup plus court que des poètes qu'on n'accuse pas comme lui de surabondance.

« Penthée veut se dérober au sort qui l'attend. Il quitte » la mître qui lui couvre le front, pour tâcher de se faire » connaître à sa mère. Il a recours aux supplications : ô ma

» mère ! reconnaissez votre sang. Mon erreur me coûterait-» elle la vie, et la perdrais-je par vos mains ? L'écume coule » des lèvres d'Agavé ; ses yeux sanglans roulent d'une ma-» nière horrible. Remplie du dieu Bacchus, elle n'entend, » elle ne voit rien ; elle n'est plus mère. Agavé, loin de » sentir ses entrailles émues, abat Penthée ; et lui prenant » un bras, elle le détache et l'enlève presque sans aucun » effort : Bacchus lui inspirait une force secrète. Ino, de son » côté, déchire cet infortuné prince. Autonoë et toute la » troupe l'entourent, et s'élancent sur lui avec des cris épou-» vantables. Il a gémi tant qu'il a eu un reste de vie : mais » son supplice a peu duré. Mis en pièces dans un instant, à » peine son corps a-t-il suffi à la rage de ces furies. Ses » membres sont dispersés çà et là : Agavé porte la tête atta-» chée à son thyrse, gage affreux qui va bientôt lui coûter » des larmes ». Ce tableau est épouvantable de beauté et d'énergie. Euripide tire de sa pièce la même morale, qu'Ovide exprime ainsi :

Talibus exemplis monitæ nova sacra frequentant,
Turaque dant, sanctasque colunt Ismenides aras.

Mais on pourrait en tirer une leçon bien différente, et non moins importante : car si Penthée est un impie, la piété de sa mère est bien barbare et bien dénaturée ; et c'est ici le cas de s'écrier avec Lucrèce :

Tantùm relligio potuit suadere malorum !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

Des Fables contenues dans ce premier volume.

AVIS DES EDITEURS........................ Page vij
EPÎTRE DÉDICATOIRE........................ ix
PRÉFACE........................ xj
LETTRE A M. DESAINTANGE........................ lix
RÉPONSE DE M. DESAINTANGE........................ lxij

LIVRE PREMIER.

EXPOSITION........................ Page 3
FAB. I. Le Chaos........................ *ibid.*
II. Les Elémens........................ 5
III. Formation du Monde........................ 7
IV. Les Zônes........................ *ibid.*
V. Les Vents........................ 9
VI. Les Astres........................ 11
VII. L'Homme........................ *ibid.*
VIII. L'Age d'or........................ 13
IX. L'Age d'argent........................ 15
X. L'Age d'Airain et l'Age de Fer........................ 17
XI. Les Géans........................ 19
XII. Assemblée des Dieux........................ 21
XIII. Crime de Lycaon et son châtiment........................ 25
XIV. Jupiter veut foudroyer la terre........................ 29
XV. Description du Déluge........................ 31
XVI. Deucalion et Pyrrha sauvés du Déluge........................ 37

Fab. xvii. Ils réparent le genre humain.......... Page 41
xviii. Reproduction des Animaux. Le serpent Python. 47
xix. Daphné en Laurier........................ 51
xx. Io en Génisse.......................... 63
xxi. Io sous la garde d'Argus.................. 69
xxii. Syrinx changée en Roseaux................ 75
xxiii. Io déesse sous le nom d'Isis................ 79
xxiv. Querelle d'Epaphus et de Phaéton........... 81
Remarques sur le livre premier.................. 84

LIVRE II.

Fab. i. Description du Palais du Soleil. Phaéton demande à conduire son char................ Page 117
ii. Le Soleil représente à Phaéton la témérité de sa demande............................ 121
iii. Le Soleil confie son char à Phaéton, et lui donne des instructions inutiles..................... 127
iv. Phaéton conduit mal le char du Soleil; il abandonne les rênes............................ 131
v. Les Montagnes s'embrasent................. 137
vi. Les Fleuves se dessèchent; les Mers se tarissent. 139
vii. Plaintes de la Terre à Jupiter............... 143
viii. Jupiter foudroie Phaéton.................. 145
ix. Les Sœurs de Phaéton en Peupliers.......... 149
x. Cycnus en Cygne........................ 153
xi. Apollon refuse d'éclairer le Monde; mais à la prière des Dieux, il remonte sur son char........ 155
xii. Calisto aimée de Jupiter.................. 157
xiii. Sa Métamorphose en Ourse................ 163
xiv. Calisto et son fils Arcas changés en Astres..... 165
xv. Junon prie les Dieux de la mer de ne jamais laisser descendre ces nouveaux Astres dans leur empire............................... 167

Fab. xvi. L'Aventure du Corbeau............... Page 169
xvii. Ericthon.................................. 171
xviii. Coronis en Corneille........................ 173
xix. Nyctimène en Hibou........................ 175
xx. Apollon tue Coronis son amante.............. 177
xxi. Le Centaure Chiron, Ocyroë, Esculape....... 181
xxii. Battus changé en Pierre-de-touche........... 185
xxiii. Herse aimée de Mercure..................... 187
xxiv. Description de l'Envie et de son Antre........ 193
xxv. Aglaure tourmentée par l'Envie, et changée en statue.................................... 195
xxvi. Enlèvement d'Europe....................... 199
Remarques sur le livre ii........................ 204

LIVRE III.

Fab. i. Cadmus consulte l'Oracle d'Apollon..... Page 229
ii. Cadmus tue le Dragon de Mars............... 233
iii. Soldats nés des dents du Serpent de Mars...... 239
iv. Actéon changé en Cerf...................... 243
v. Actéon dévoré par ses Chiens............... 249
vi. Sémélé aimée de Jupiter.................... 253
vii. Sémélé brûlée par la foudre. Naissance de Bacchus. 257
viii. Jugement de Tirésias....................... 261
ix. Echo changée en Voix...................... 265
x. Narcisse amoureux de lui-même............. 269
xi. Narcisse en fleur.......................... 277
xii. Penthée s'oppose au Culte de Bacchus......... 279
xiii. Bacchus sous le nom d'Acétès................ 287
xiv. Matelots changés en Dauphins............... 295
xv. Penthée déchiré par les Ménades............. 297
Remarque sur le livre iii........................ 302

FIN DE LA TABLE.

JAN 23 1941



